

PV 3048

TOME LII
FASCICULE 4

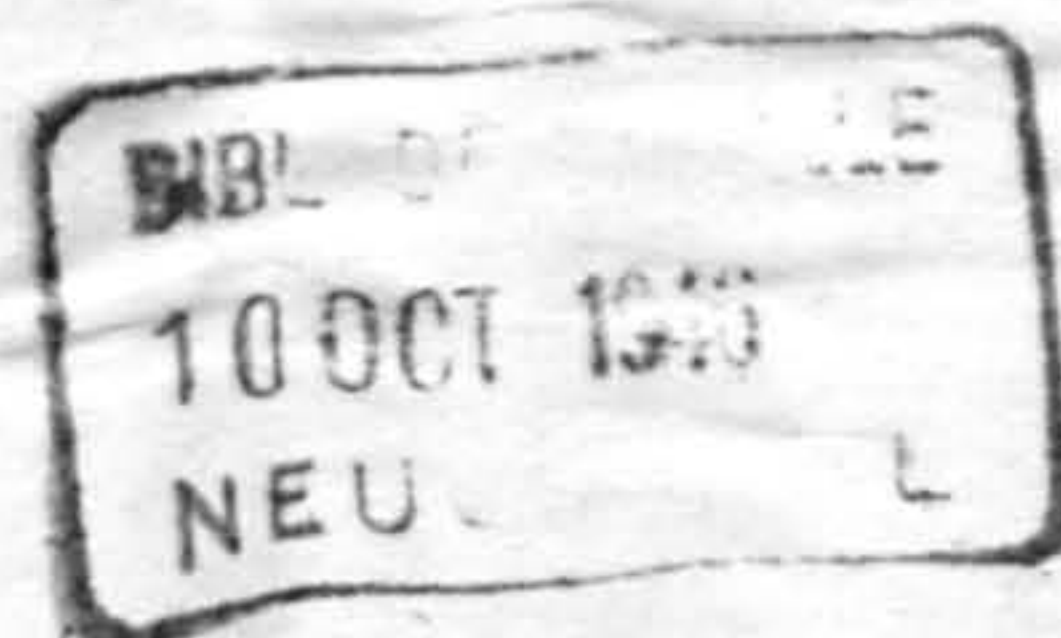
1946

NOUVELLE SÉRIE
N° 4

BULLETIN *Don 183*
DE LA
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE
DE
GÉOGRAPHIE



BARRAGES, IRRIGATIONS ET HOUILLE BLANCHE
EN ALGÉRIE



RÉDACTION

JEAN GABUS,

11, Petit Pontarlier, Neuchâtel.

JEAN LINIGER,

Chemin des Pavés 13, Neuchâtel.

1. Le *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie* paraît en tomes annuels par fascicules.
 2. Tous les articles publiés dans le *Bulletin* sont originaux.
 3. Les manuscrits doivent être dactylographiés.
 4. Les frais de corrections d'auteur dépassant le 5 % des frais de composition sont à la charge de l'auteur.
 5. La rédaction n'assume pas la responsabilité des opinions émises, sous leur signature, par les auteurs.
 6. Tous droits de traduction et de reproduction sont réservés.
 7. Les ouvrages pour compte rendu doivent être adressés, en deux exemplaires, à titre impersonnel, au siège de la Société.
 8. Toute la correspondance doit être adressée au siège de la Société : Bellevaux 25, Neuchâtel.
-

Imprimerie Paul Attinger S. A., Neuchâtel (Suisse)

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ NEUCHÂTELOISE DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE :

Barrages, irrigations et houille blanche en Algérie (p. 1-10). — Théorie de la continuité daco-roumaine, deuxième partie (p. 11-75). — Conditions forestières du canton de Neuchâtel (p. 77-98). — Un problème technique de géographie urbaine (p. 99-110). — Rapport du Musée d'Ethnographie (p. 111-115). — Le Musée de l'Homme (p. 116-121). — Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques (p. 122-124). — Les mémoires de la *Société Neuchâteloise de Géographie* (p. 125). — Bibliographie (p. 126).

BARRAGES

IRRIGATIONS ET HOUILLE BLANCHE

EN ALGÉRIE

PAR
F. ROESSINGER
INGÉNIEUR E. P. L.

PRÉAMBULE

Nous nous proposons dans la présente étude de donner une vue d'ensemble des grands travaux déjà exécutés ou projetés en Algérie, en précisant leur rôle dans le développement agricole et industriel du pays, tout en insistant plus particulièrement sur les différences qui existent entre l'Algérie et la Suisse dans les problèmes que ces réalisations soulèvent.

Dans notre pays, quand on parle de barrage, il s'agit toujours d'un aménagement de chute d'eau destiné à créer une nouvelle source d'énergie électrique. En Algérie, au contraire, cette face de la question a, du moins jusqu'à présent, été considérée plutôt comme secondaire, la question essentielle étant celle des irrigations que la création d'une retenue d'eau rendait possibles.

Nous débuterons par l'étude des cours d'eau algériens et des travaux de régularisation exécutés. Nous continuerons ensuite par des considérations sur la distribution des eaux d'irrigation et les possibilités d'avenir de la colonisation en Algérie, en terminant par l'étude de l'utilisation industrielle des chutes créées.

PREMIÈRE PARTIE

GRANDS TRAVAUX ET COLONISATION EN ALGÉRIE

1. *Régime des cours d'eau algériens.*

Une des caractéristiques essentielles de l'Algérie est le fait que ce pays est particulièrement pauvre en forêts et que son sol, très souvent argileux, ne retient guère l'eau de pluie ; aussi le ruissellement est-il intense. Les pluies elles-mêmes étant très violentes, le régime des cours d'eau algériens ne peut qu'être extrêmement irrégulier.

Citons quelques chiffres pour fixer les idées. En été, à l'étiage, le débit du Chélif est si faible, qu'on peut sans exagération parler d'un oued à sec. En hiver, le débit de crue dépasse souvent 100 m³ par seconde et parfois même 1000 m³ par seconde. Quant aux ouvrages de sécurité construits sur cet oued, ils ont été dimensionnés de manière à pouvoir évacuer un débit bien supérieur (évacuateur de crues du barrage du Ghrib, 2000 m³ par seconde). Le débit total annuel varie également dans des proportions considérables. Sur le Chélif déjà cité, l'oued le plus typiquement algérien, le rapport des volumes d'eau entre une année humide et une année sèche peut atteindre 25.

Une autre caractéristique des oueds algériens est l'importance de leur débit solide, due à la nature de leur lit particulièrement affouillable et à l'intensité de leurs débits de crue. Une conséquence de ce fait est que les retenues algériennes se remplissant, pour la presque totalité de leur volume, lors des crues des oueds qu'elles régularisent, tendent à s'envaser à une vitesse surprenante. Ainsi, il y a actuellement une trentaine de mètres d'épaisseur de vase dans le lac artificiel de Oued Fodda. La retenue des Cheurfas a vu sa capacité diminuer des deux tiers du fait de l'envasement. D'autres lacs de moindre importance, comme celui de Relizane sur la Mina ou celui du Kef sur l'oued Tafna, sont totalement envasés.

Pour résoudre le problème des irrigations en Algérie, compte tenu de la nature des oueds dispensateurs des eaux nécessaires, la seule solution logique consistait à construire des barrages réservoirs d'une capacité suffisante pour régulariser convenablement les cours d'eau sur lesquels ils étaient implantés et pour permettre la mise en valeur

des périmètres irrigables avant l'envasement des retenues créées. C'est bien la solution qui a été mise en application dès la fin de la première guerre mondiale par le Service des Irrigations du Gouvernement général de l'Algérie. Aussi commencerons-nous notre étude par quelques-uns des onze ouvrages de retenue principaux construits ou surélevés en Algérie. Notons tout de suite que les crédits n'ayant pas toujours été suffisants pour réaliser aussitôt les ouvrages de retenue à la dimension maximum souhaitable, certains proviennent de la surélévation de barrages anciens ou ont été surélevés, en cours de construction ; plusieurs autres le seront dans un proche avenir. Citons parmi les premiers le barrage du Hamiz, barrage ancien surélevé en 1933, et celui des Beni-Bahdel, surélevé par rapport au projet initial au cours de sa construction. Le programme des grands travaux à venir comprend en particulier la surélévation du barrage des Cheurfas et celle de l'évacuateur des crues de la digue de Bakhadda ainsi qu'une nouvelle surélévation du barrage du Hamiz.

2. Les ouvrages de retenue en Algérie.

Lors de l'exécution d'un grand barrage, le premier problème qui se pose — et l'un des plus importants — est celui de ses fondations. Là, surgit une première différence essentielle entre les barrages algériens et les barrages suisses. Tandis que la plupart de ces derniers sont fondés sur du rocher solide et peu fissuré, il est loin d'en être de même des ouvrages construits en Algérie. Cela provient du fait que les terrains sur lesquels ces barrages sont édifiés sont plus récents et moins consistants que le rocher, en général granitique, servant d'assise aux barrages des Alpes. Ce qu'on rencontre le plus souvent en Algérie, ce sont des marnes, des schistes, des grès plus ou moins hétérogènes ou sableux et des calcaires. Ces derniers sont souvent résistants mais toujours très fissurés. Aussi le problème des fondations de barrages se complique-t-il souvent de celui de l'étanchéisation des cuvettes de retenue.

Ce que nous avons dit du régime des oueds algériens fait toucher du doigt une seconde difficulté essentielle de la construction des barrages en Algérie : le fait que l'éventualité d'une crue énorme au cours des travaux n'est jamais exclue. Aussi faut-il dimensionner très largement tous les ouvrages de dérivation provisoires, comme évidemment ceux d'évacuation des crues du barrage terminé.

Ces préliminaires étant fixés, nous donnons à la page suivante un tableau récapitulatif des principaux barrages algériens tels qu'on les rencontre en allant d'Ouest en Est.

Barrage	Genre	Hauteur en m	Vol. de la retenue en 10 ⁶ m ³	Volume régula- risé en 10 ⁶ m ³
Beni-Bahdel	Voûtes multiples	54	73	50
Cheurfas	Poids, en maçonnerie de moellons ; renforcé par des tirants verticaux	27	6	6
Bou-Hanifia	Digue en enrochements	54	75	100
Oued Fergoug	Poids, en maçonnerie de moellons ; rupture en 1927. Renforcé par tirants			
Bakhadda	Digue en enrochements	45	37	50
Oued Fodda	Poids, en béton	90	225	100
Ghrib	Digue en enrochements	65	280	140
Hamiz	Poids, surélevé en béton	45	23	28
Oued Ksob	Voûtes multiples	32	12	30
Foum-el-Gueiss	Digue en enrochements	23	2,5	6
Zardezas	Poids, en béton	35	11,2	30

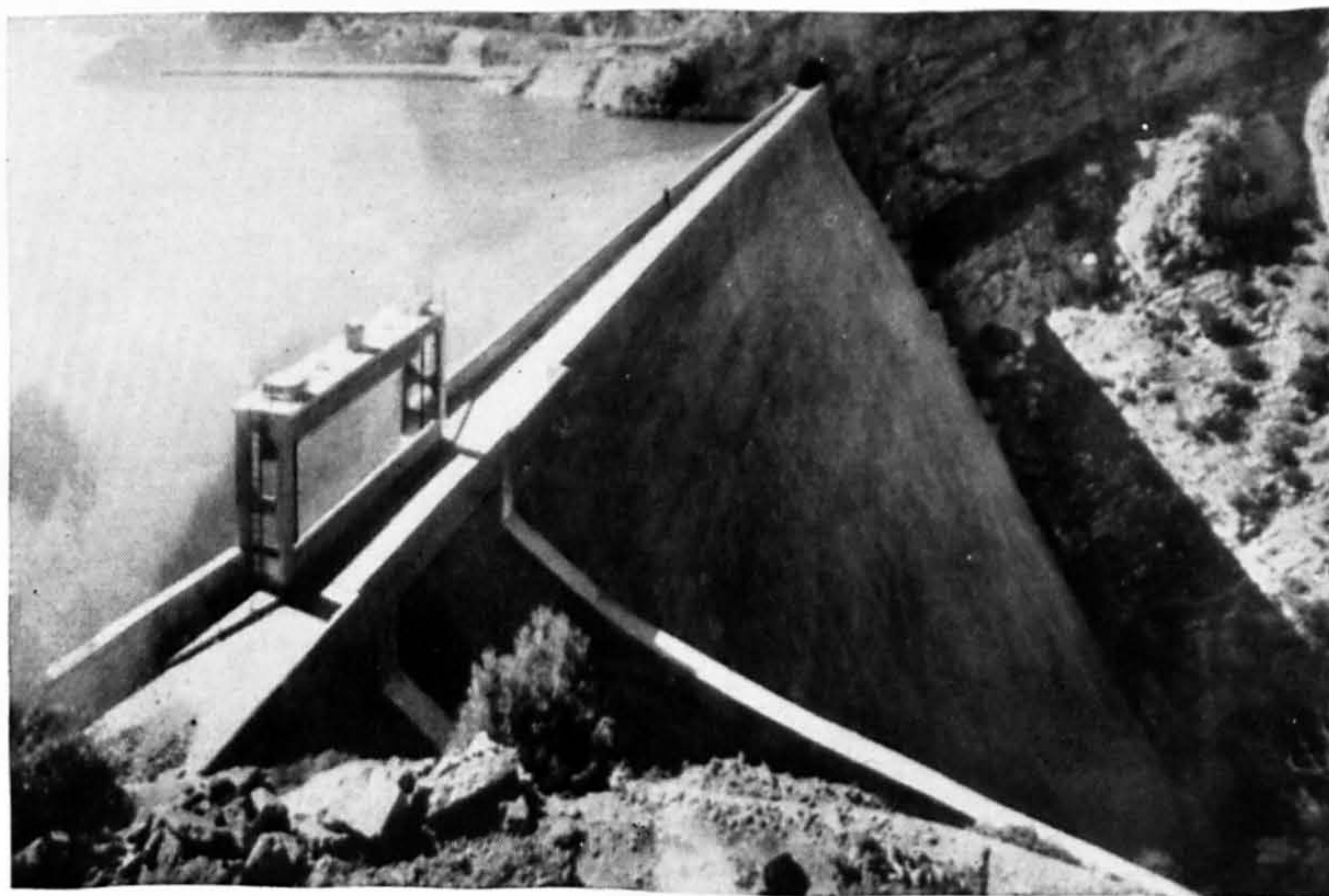
Remarquons qu'il y a quatre barrages-poids, quatre digues en enrochements et deux barrages à voûtes multiples. Quant au barrage de l'Oued Fergoug, qui avait 40 m. de hauteur et retenait 30 millions de m³ d'eau, il a été transformé en un ouvrage de dérivation, sa brèche ayant été partiellement obturée puis consolidée par des tirants. La retenue créée par la digue de Bou-Hanifia, 30 km. à l'amont, remplace celle du barrage détruit.

Nous ne donnerons pas une description systématique de tous ces ouvrages, description n'intéressant que les seuls spécialistes ; nous nous contenterons de décrire très sommairement un ouvrage caractéristique de chacun des trois groupes.

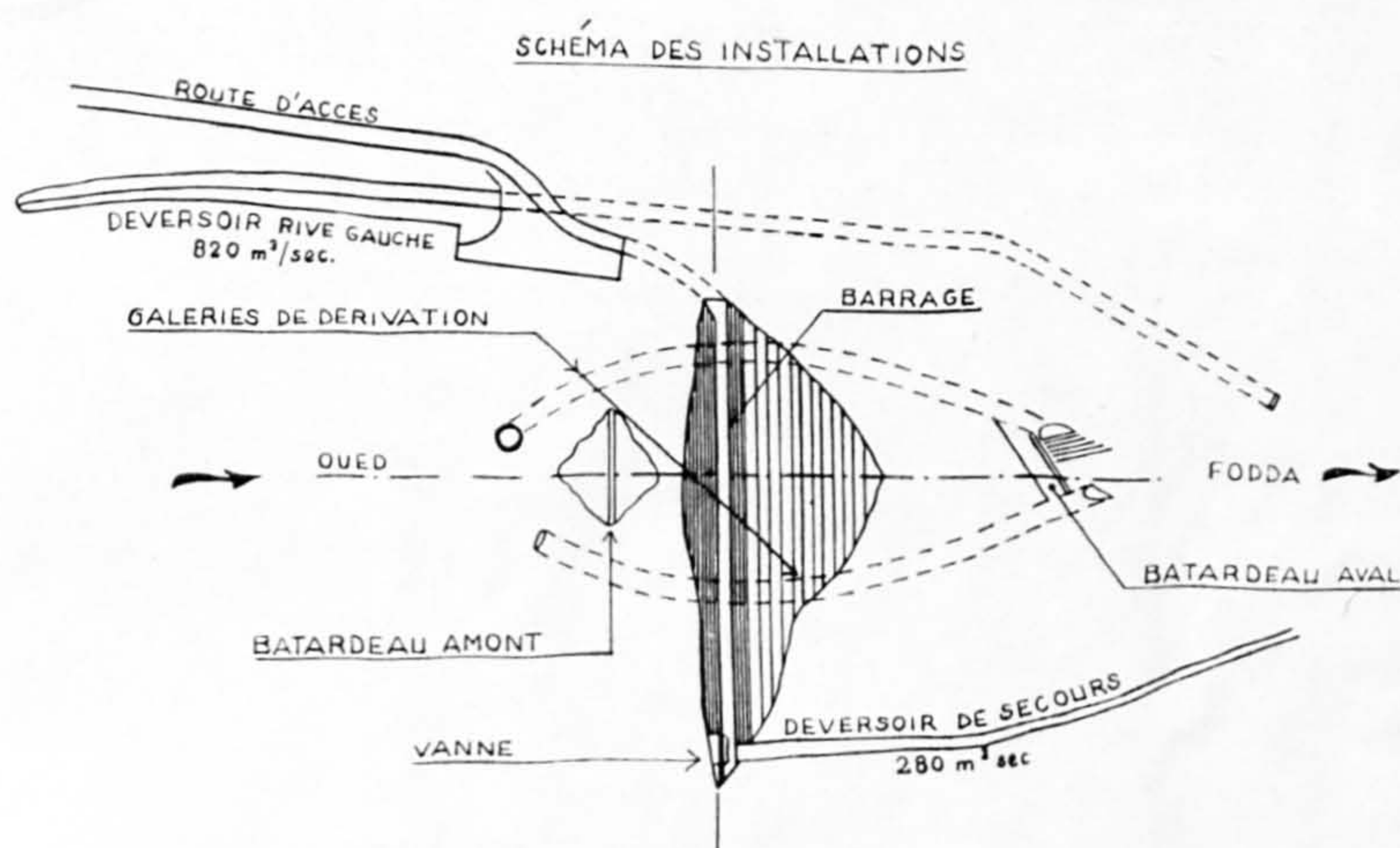
3. *Le barrage-poids de l'Oued Fodda.*

Ce barrage est situé dans le département d'Alger, en amont du village de Lamartine. Ainsi que son nom le laisse prévoir, ce barrage est un simple mur en béton, de section triangulaire, résistant à la poussée de l'eau uniquement par son poids. Il est fondé sur des calcaires très résistants mais d'une étanchéité assez discutable. Moyen-

BARRAGE-POIDS DE OUED FODDA



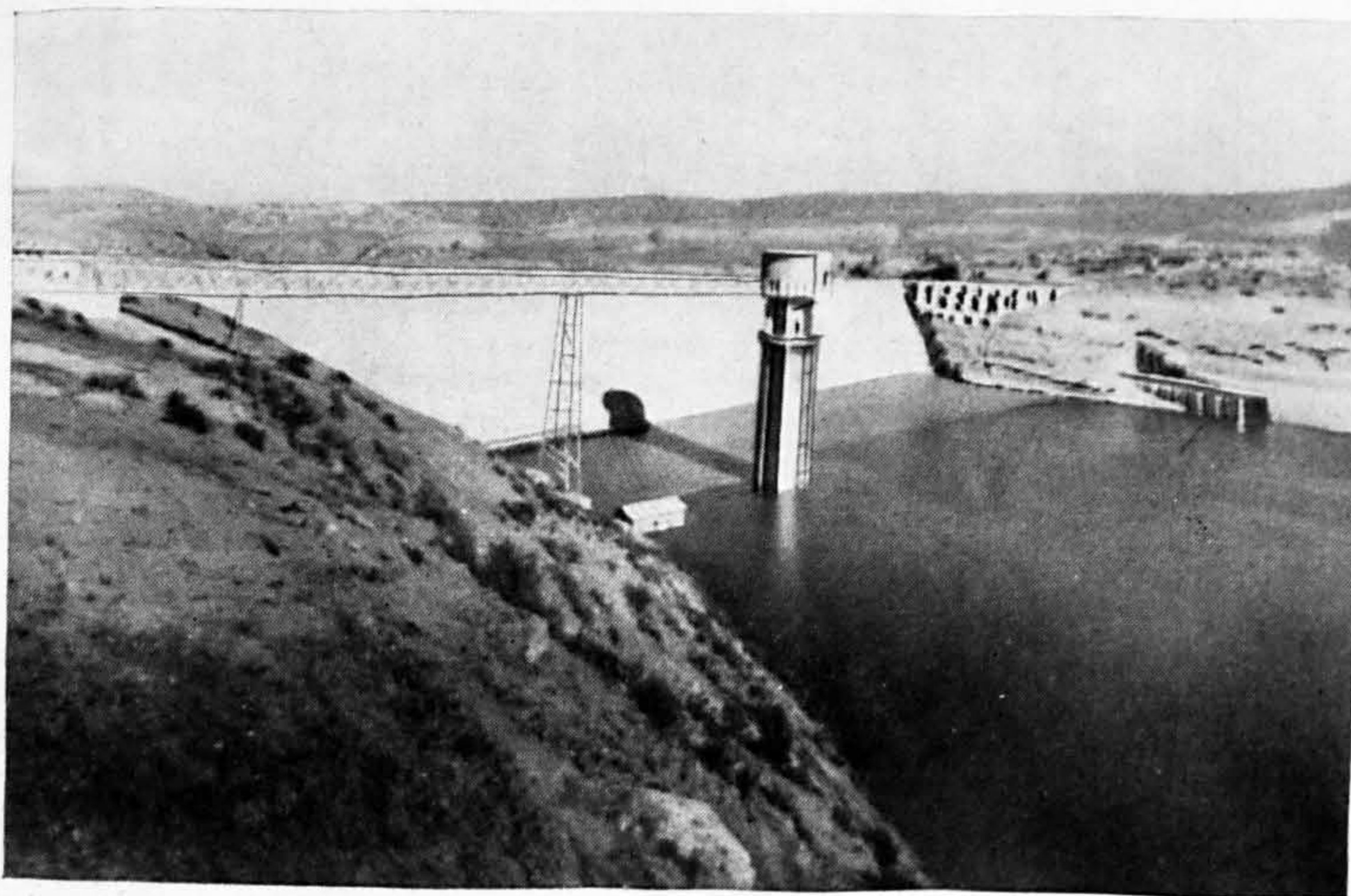
Vu de la rive droite



PL. II

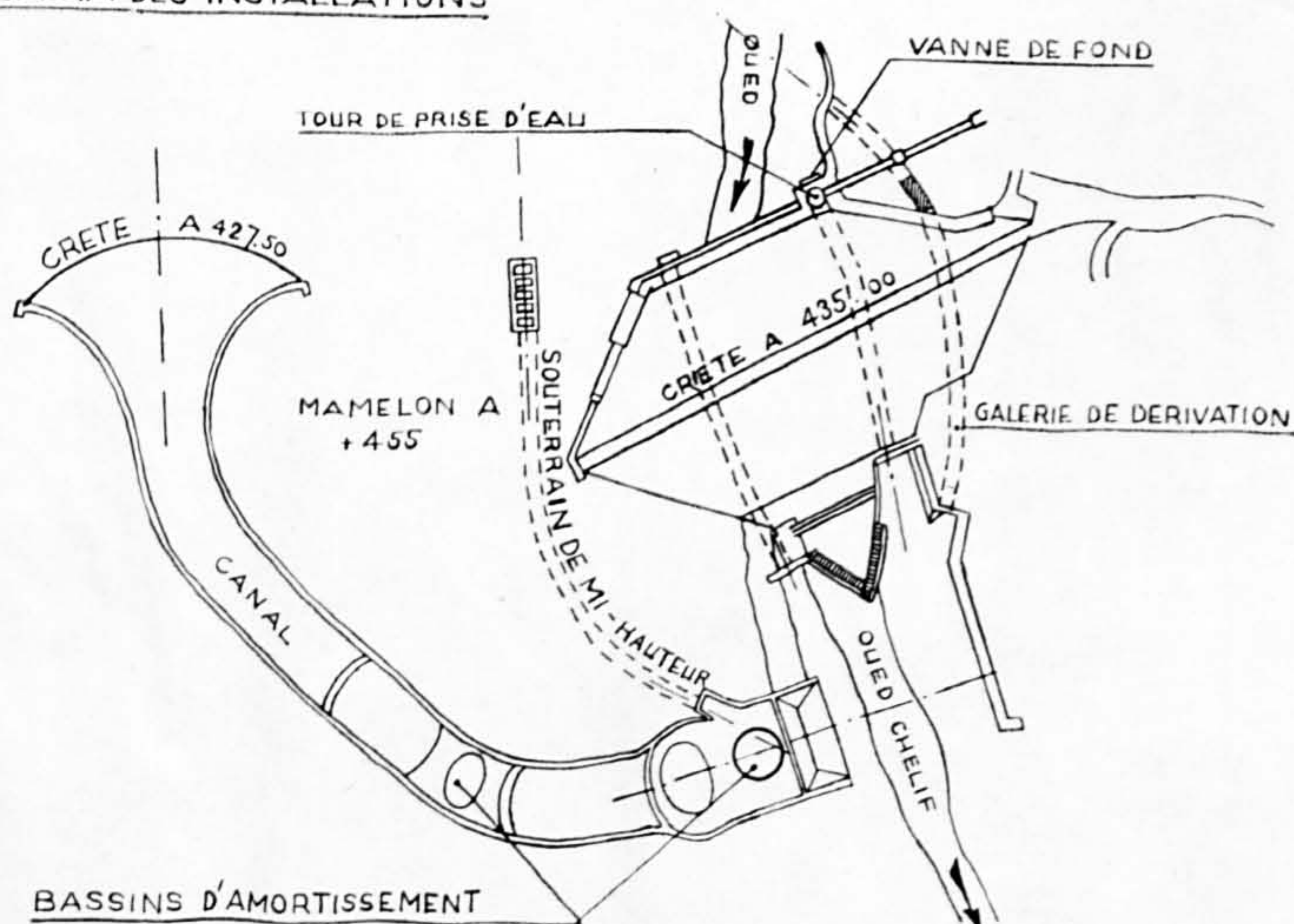
DIGUE EN ENROCHEMENTS DU GHRIB

Vue d'amont



(Au premier plan : la tour de prise d'eau)

SCHEMA DES INSTALLATIONS



nant l'injection de 6700 tonnes de ciment et de produits chimiques, l'étanchéité de la retenue a pu être rendue très satisfaisante. Le barrage, commencé en 1928 a été achevé en 1932. Sa hauteur totale, fondations comprises, est de 100 m., sa largeur à la base de 68 m. Le volume de béton mis en œuvre est de 300 000 m³ environ. L'exécution de l'ouvrage a été assez mouvementée. La première entreprise qui travaillait à sa construction eut ses installations détruites par un incendie en 1929. Après deux ans d'interruption, le travail put être repris et mené à bien. Les deux déversoirs-évacuateurs de crues peuvent débiter ensemble un volume de 1100 m³ par seconde. La



capacité de la retenue est de 225 millions de m³ pour un débit annuel moyen de 80 millions de m³.

4. Digue en enrochement du Ghrif.

Cette digue est la plus importante de l'Afrique du Nord. Elle a une hauteur de 65 m. au-dessus des fondations. Elle est construite sur le Chélif, en amont du village de Dollfusville. Son terrain de fondation est constitué par des bancs alternés de marne se délayant dans l'eau et d'un grès hétérogène, généralement tendre et friable. Le choix d'une digue a été rendu nécessaire par la compressibilité du terrain. La digue du Ghrif est donc constituée par un remblai rocheux, renforcé sur le parement amont d'un masque d'étanchéité suffisamment souple pour pouvoir suivre l'inégalité de tassement du remblai. Notons que ce remblai est formé de blocs de grosseur variable, pouvant aller jusqu'à 10 tonnes, mis en place à la grue de manière à obtenir une maçonnerie cyclopéenne. Le masque étanche a été fait en

béton bitumineux formé d'un mélange parfaitement gradué de pierre, de gravier, de sable et de poussière fine enrobé dans le bitume jouant le rôle de liant. Le gros avantage de ce masque en béton bitumineux est sa flexibilité permettant de suivre les déformations du parement amont sans apparition de fissure. Ce masque est formé de deux couches de 6 cm. d'épaisseur, appliquées sur une couche générale de béton poreux constituant un drain généralisé. Ce tapis est recouvert extérieurement d'une seconde couche de béton poreux destinée à protéger le masque bitumineux contre la chaleur.

La fondation de la digue du Ghrib a donné lieu à des travaux très importants ayant pour but d'éviter tout risque d'entraînement du terrain d'appui. A cet effet, on a prévu à l'amont du barrage un para-fouille dont la profondeur atteint jusqu'à 40 m., prolongé par un rideau d'injections descendant en certains points jusqu'à 100 m. de profondeur.

Notons enfin que l'ouvrage d'évacuation des crues est particulièrement important, puisqu'on peut évacuer un débit de 2000 m³ par seconde. Mais on pourrait théoriquement avoir au Ghrib des crues de l'ordre de 10 000 m³ par seconde. Le cours du Chélif a heureusement pu être régularisé à l'amont du Ghrib, plus exactement à Bougzoul, sur les Hauts Plateaux algériens, à l'aide d'un petit barrage en terre d'une dizaine de mètres de hauteur capable d'emmagasiner un volume de 1 milliard de m³.

La retenue du Ghrib est de 280 millions de m³, le débit régularisé annuellement distribuable étant de 140 millions de m³.

5. *Barrage à voûtes multiples des Beni-Bahdel.*

Cet ouvrage est formé de onze voûtes en plein cintre, inclinées à 45° environ, de 17 m. d'ouverture. Il est situé sur l'Oued Tafna, au Sud-Ouest de Tlemcen dans le département d'Oran. Le barrage est fondé sur des terrains schisto-gréseux, les grès prédominant sur la rive droite, les schistes sur la rive gauche. Le pendage des couches plonge vers l'aval plus rapidement que la pente de la rivière de sorte que les couches se terminent en sifflet vers l'amont. On a choisi le type du barrage à voûtes multiples étant donné la présence, sur la rive gauche, de schistes s'altérant rapidement au contact de l'air. On ne pouvait pas songer, en effet, à ouvrir une large fouille ainsi qu'on le fait pour les fondations d'un barrage-poids. Le barrage à voûtes multiples présente en outre l'avantage de provoquer des contraintes de compression moindres sur les terrains de fondation. Enfin, la sous-pression joue également un rôle moins important dans le cas d'un tel ouvrage.

La longueur totale du barrage est de 320 m. dont 220 m. de barrage à voûtes multiples, et 100 m. de barrage-poids sur les ailes. Les contreforts du barrage à voûtes multiples, sur lesquels reposent les voûtes inclinées, sont des murs verticaux au profil triangulaire, écartés de 20 m. d'axe en axe ; leur épaisseur varie de 3 m. au sommet à 5 m. à leur base et leur hauteur maximum est de 57 m. au-dessus du terrain de fondation. Ils sont en béton non armé. Leurs fondations sont reliées entre elles à l'amont par un mur parafouille de 6 m. d'épaisseur. Les bases des contreforts sont en outre reliées à l'aval par des semelles de fondation destinées à diminuer sur le terrain la compression due à la charge de l'eau. Les contreforts sont contreventés à différentes hauteurs par des poutres alternativement encastrées et articulées dans ceux-ci.

Les voûtes inclinées sont en béton armé, l'armature étant constituée par des profilés métalliques et des fers ronds de béton armé. L'épaisseur des voûtes varie de 70 cm. au sommet à 1 m. 30 à leur extrémité inférieure.

L'ouvrage qui devait être arasé à la cote 647, a été surélevé avant son achèvement de 7 m. 25. Afin de lui assurer une stabilité suffisante malgré le surcroît de poussée d'eau, on a construit à l'aval du pied de chaque contrefort un gros bloc de béton séparé de celui-ci par un joint dit actif dans lequel des vérins permettaient la création de butées très importantes se chiffrant par milliers de tonnes. Du fait de la déformabilité des terrains d'appui, ces butées artificielles tendaient à disparaître, aussi a-t-on été amené à les reconstituer plusieurs fois au cours des trois premières années de guerre. En 1943, on a bloqué définitivement les joints actifs qui dès lors sont devenus passifs.

La retenue des Beni-Bahdel présentant deux dépressions à une cote voisine de 640, on a obturé ces deux cols par des ouvrages à voûtes multiples également, de 5 m. 50 de portée, dont l'un a été constitué en évacuateur de crues d'un système très spécial dit en « becs de canard ». Pour évacuer 1200 m³ par seconde, en perdant une hauteur d'eau minimum tout en ayant un déversoir fixe, il fallait pouvoir disposer d'une longueur déversante considérable. On est parvenu à ce but en formant une vingtaine de chenaux suspendus de 30 m. de longueur, dont les bords étaient déversants.

La retenue des Beni-Bahdel est de 73 millions de m³, le volume régularisé étant de 50 millions. Les irrigations s'étendent surtout dans la région de Marnia. Mais le but premier de cette retenue est l'alimentation en eau de la ville d'Oran au moyen d'une conduite forcée actuellement en cours de construction.

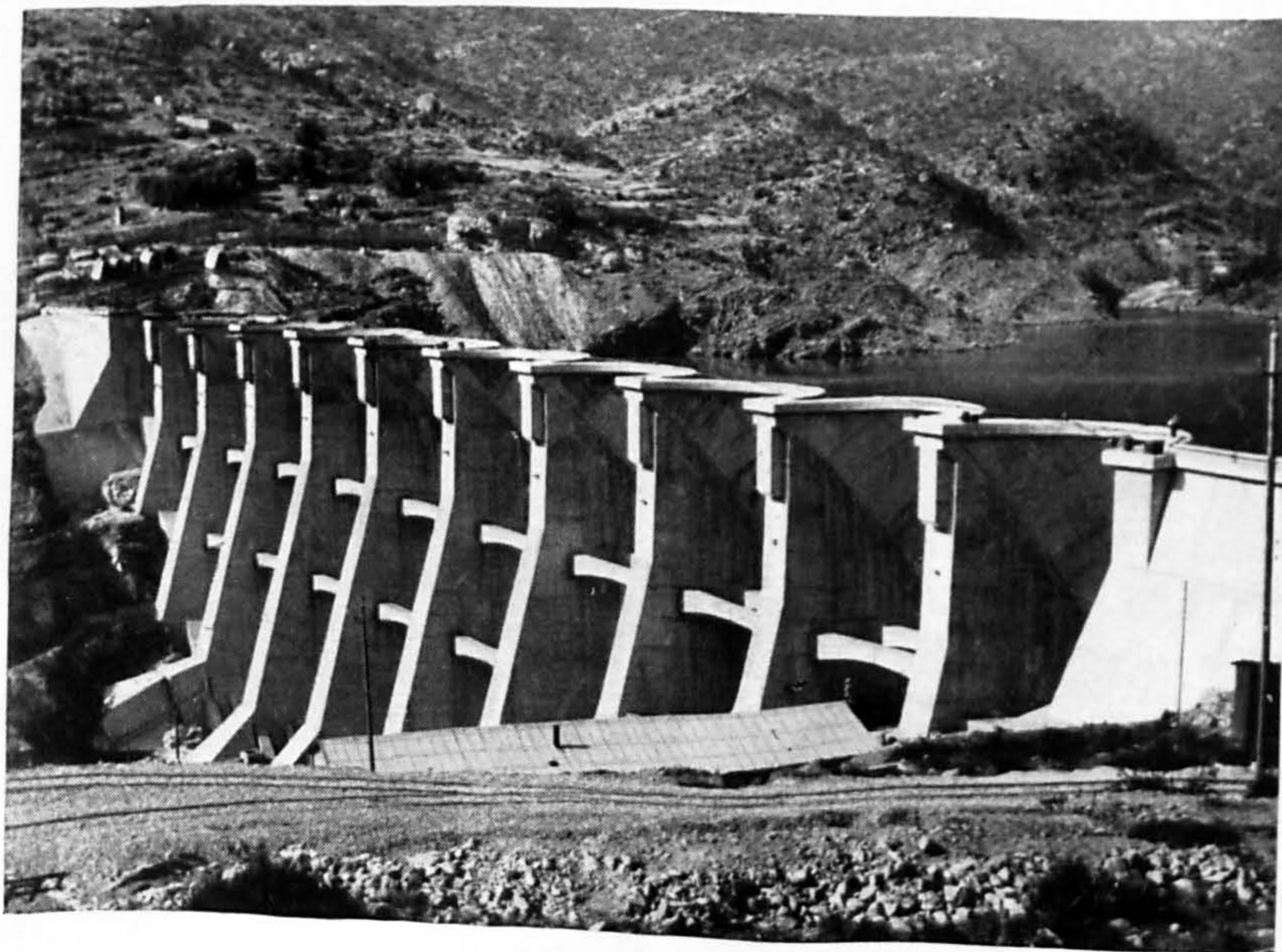
6. *La distribution de l'eau des retenues et la mise en valeur des terres irriguées.*

Deux cas se présentent suivant la distance à laquelle se trouve le barrage du périmètre qu'il permet d'irriguer. Quand l'ouvrage est à proximité des terres à irriguer, on peut y conduire l'eau directement, à partir de la retenue. Quand le périmètre irrigable est loin du barrage, on est obligé de restituer l'eau à la rivière et de l'y reprendre ensuite pour l'amener au niveau de distribution.

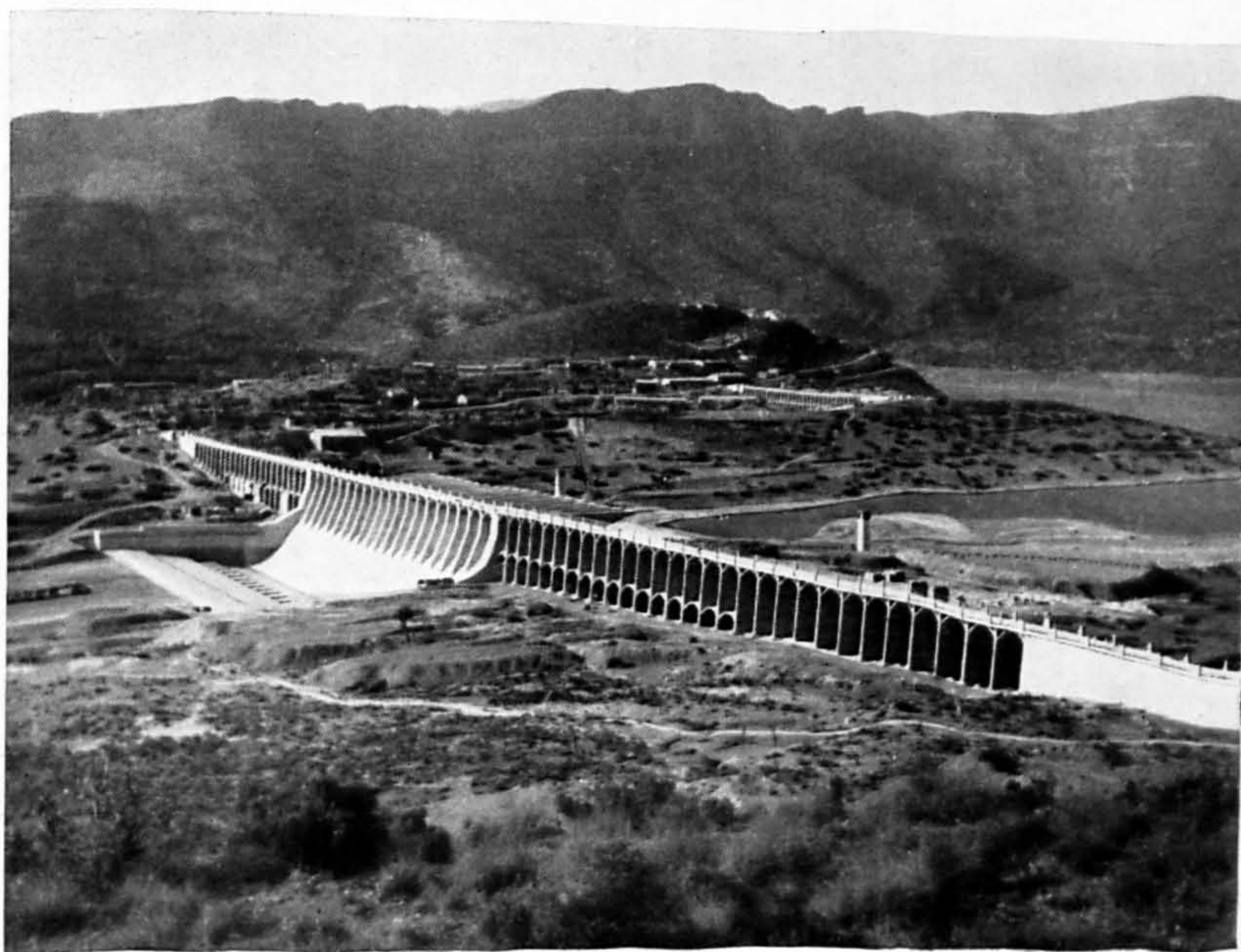
Lorsque la pente est suffisante, on peut concevoir un système de distribution par conduites forcées. C'est de beaucoup le plus simple sinon le plus économique. L'irrigant dispose d'un robinet-vanne qu'il peut ouvrir ou fermer à volonté. Quand la pente générale est trop faible pour qu'on puisse se permettre une solution par conduites forcées, il faut adopter celle du canal qui est plus compliquée étant donné qu'il faut, à partir d'un canal général, alimenter tout un réseau de canaux secondaires de plus en plus petits à l'aide d'ancrages hydrauliques assez compliqués, vannes automatiques et partiteurs.

A première vue, il semble que le fait d'amener régulièrement une certaine quantité d'eau dans chaque propriété d'une région, doive être une source de richesse immédiate pour les colons de cette région. Ce n'est pas le cas. En effet, l'irrigation d'une région pose une quantité de problèmes très complexes. Supposons, pour fixer les idées, un fermier possédant un vaste domaine de cultures de céréales, non irrigué. Ce terrain se trouve être dans le périmètre d'irrigation d'un grand barrage et, quelques années plus tard, il est effectivement irrigable. Mais les cultures d'un terrain non irrigué et celles d'un terrain irrigué doivent être essentiellement différentes, les dernières devant être des cultures riches si l'on veut que l'irrigation atteigne son but. Notre colon sera donc amené à transformer ses champs en vergers, orangeries, jardins maraîchers, etc... Or, une telle transformation exige de la part du colon propriétaire non seulement une mise de fonds considérable qu'il n'est à même de faire que progressivement, mais encore une augmentation notable de son personnel. Aussi n'est-ce que petit à petit, année après année, qu'une région rendue irrigable par la création d'un système de distribution d'eau en provenance d'une retenue artificielle atteint son plein développement. La conséquence inévitable de cette mise en valeur progressive est le morcellement des grands domaines, dont les propriétaires ne peuvent matériellement pas assurer assez rapidement la pleine valorisation, au profit de nouveaux colons plus modestes dont le but se réduit à fertiliser au maximum le lopin de terre sur lequel ils vivent.

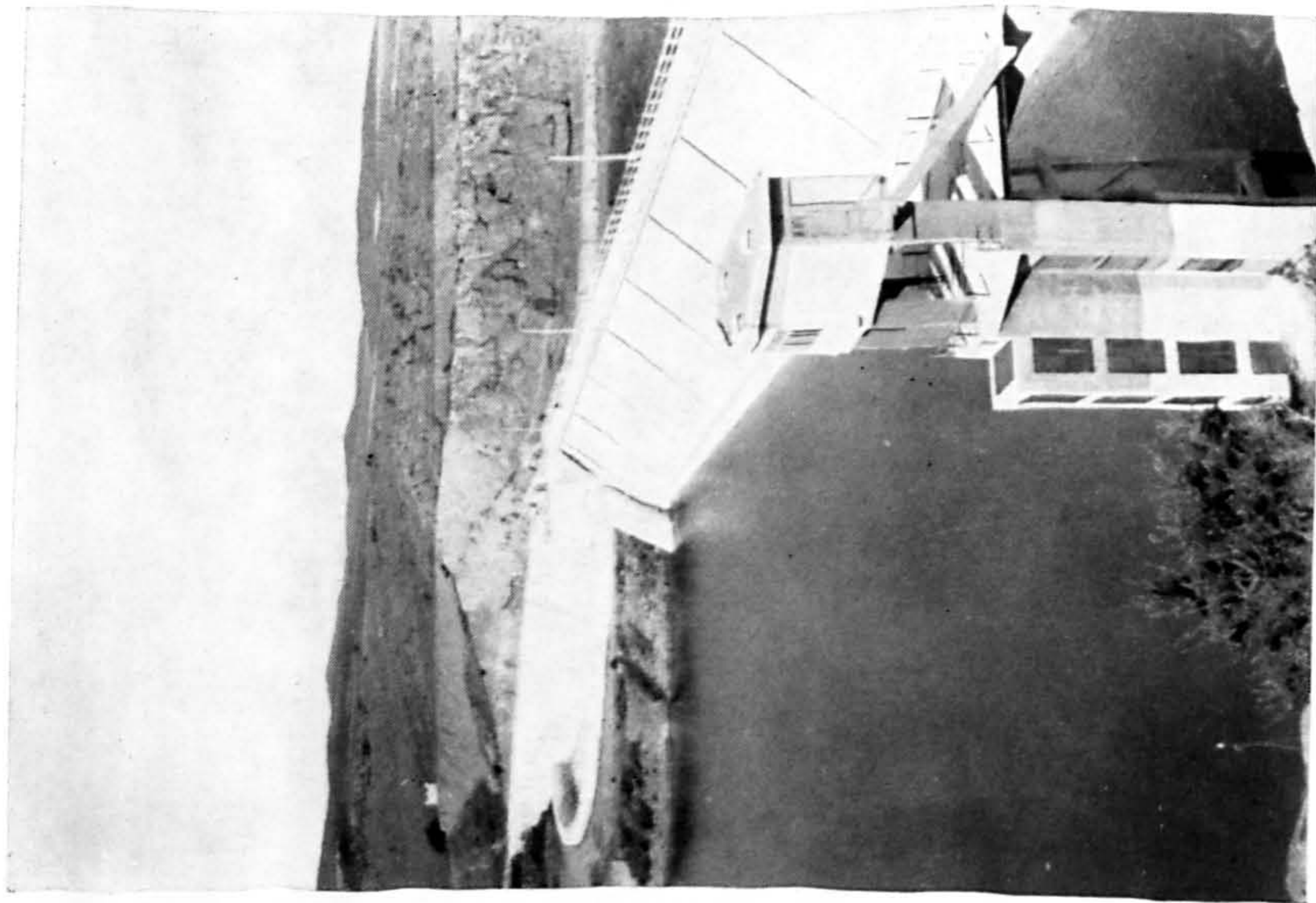
BARRAGE A VOUTES MULTIPLES DES BENI-BAHDEL



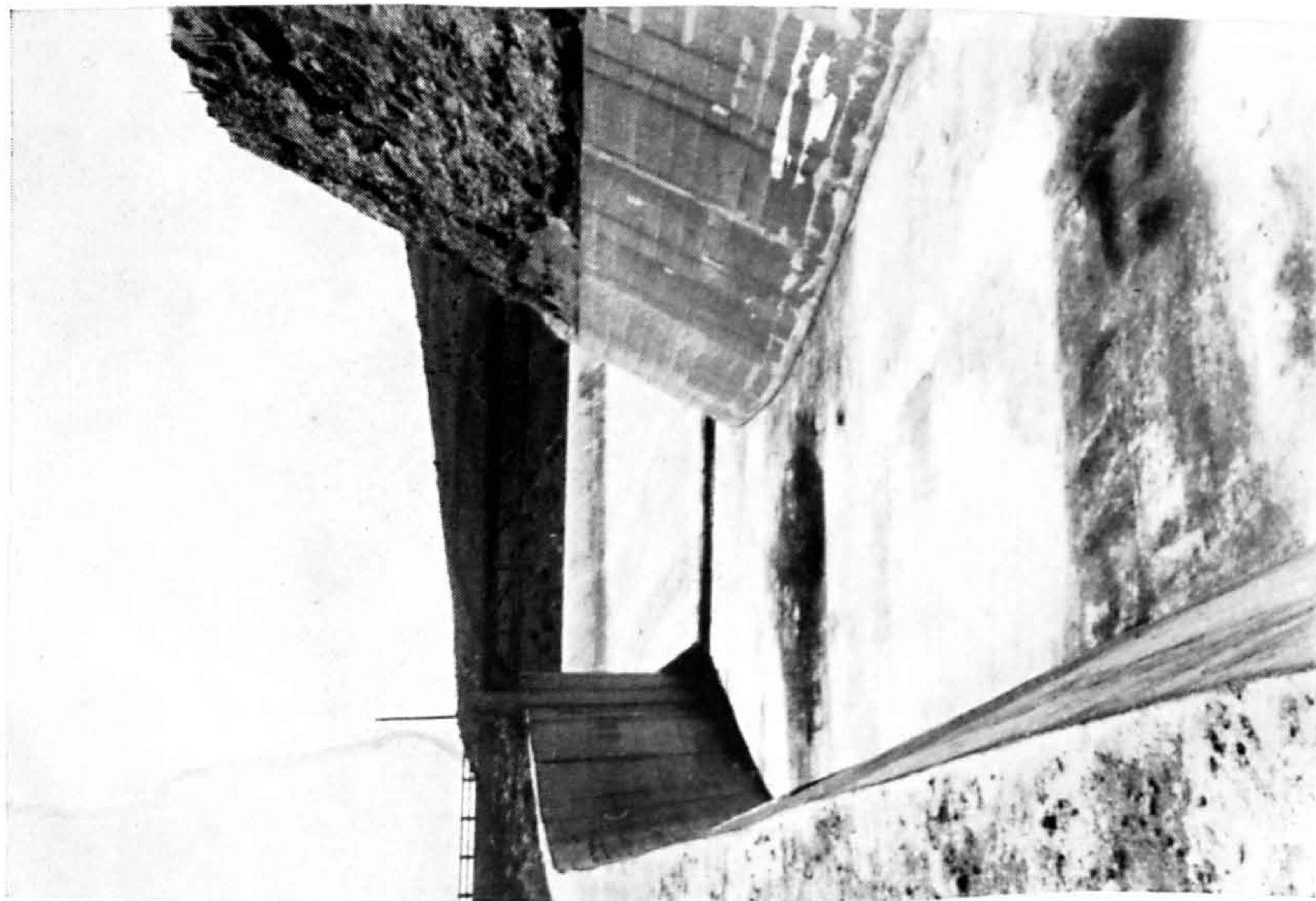
Le barrage



L'évacuateur des crues



Vue d'amont. Au premier plan : la tour de prise d'eau



Le canal-évacuateur des crues vu d'aval

Ces généralités étant dites, passons à l'étude succincte des cinq périmètres aménagés en 1940. La liste ci-dessous donne également, à titre indicatif, les périmètres non encore aménagés à cette date.

Périmètre irrigable	Barrage réservoir	Système d'irrigation	Surface classée ou à classer en ha	Surface actuellem. irrigable en ha	Surface réellem. irriguée en ha
Tafna	Beni-Bahdel	—	12000	—	—
Sig	Cheurfas	—	8000	—	—
Habra	Bou-Hanifia	{ Zone à l'amont de Dublin : canal dès le barrage de Bou-Hanifia. Pour Perregaux : canal dès le barrage de l'Oued Fergoug.	18000	région de Sahouria et Dublin eau seulement 951 763	
Mina	Bakhadda	{ Restitution à l'oued puis reprise par un barrage de dérivation à Relizane ; canaux.	17415 ¹	8609	6372
Bas-Chélif	Excédents d'eau des barrages de Fodda et du Ghrib	{ Prise d'eau sur le Chélif et six stations de pompage dont deux exécutées ; canaux.	27700	13070	6458
Fodda	Fodda	{ Restitution à l'oued puis reprise par un barrage à vannes aux Portes de fer ; conduite principale forcée et canaux secondaires.	18440	13000	6747
Haut-Chélif	Ghrib	—	37020	—	—
Hamiz	Hamiz	Canaux dès le barrage.	18400	5960	5338
M'Sila	Ksob	—	10000	—	—
Edgard Quinet	Foum-el-Gueiss	—	5000	—	—
Saf-Saf	Zardezas	—	5000	—	—
Après la construction du barrage sur l'Oued El-Abd.			176975	41590	25678

Nous constatons qu'en 1940, il restait encore à desservir les trois quarts des périmètres susceptibles d'être irrigués par les ouvrages de retenue existants. Il est intéressant de constater également que les 62 % des périmètres irrigables en 1940 l'étaient effectivement. Le pourcentage est d'ailleurs extrêmement variable suivant les régions puisqu'il passe de 90 au Hamiz à 49 seulement dans le Bas-Chélif.

Nous reprendrons ces questions plus en détail dans la deuxième partie de cette étude. Avant de terminer, donnons quelques précisions sur les cultures des terres irriguées en 1940.

Cultures	Surface en ha pour chaque périmètre					
	Habra	Mina	Bas-Chélif	Fodda	Hamiz	Totaux
Jachères et préparées				1670	516	2186
Prairies naturelles		1500	305			1805
Cultures naturelles	* 245	3030	4932	1924	84	10215
			91	200	116	407
			16	45	64	125
				5	45	50
Cultures fourragères permanentes (luzerne)	1	42	257 ¹	474		774
Cultures fruitières	49	310	446	27		832
		225	22	532	2619	3405
		71	14	644	211	955
		479	52	728	201	1685
Cultures maraîchères	221	699	348 ²	439	1591	3298
Totaux	763	6372	6517	6747	5338	25737

¹ dont 30 ha. en cultures intercalaires dans les vergers.

² dont 29 ha. en cultures intercalaires dans les vergers.

Total : 59 ha.

Remarquons que les cultures principales des terres irriguées sont les céréales, la vigne et les cultures maraîchères. Or, les céréales se concentrent dans la plaine du Chélif, entre Oued Fodda et Relizane ; elles correspondent au stade le moins évolué de l'irrigation, ce qui concorde avec les pourcentages des surfaces réellement irriguées par rapport à celles qui pouvaient l'être en 1940. Nous avons trouvé 49 % pour le périmètre du Bas-Chélif. Les vignobles et les cultures maraîchères correspondant à un stade très évolué de l'irrigation se concentrent, eux, dans le périmètre du Hamiz, ce qui n'est pas pour étonner, cette région étant la plus anciennement aménagée.

(A suivre.)

THÉORIE DE LA CONTINUITÉ DACO-ROUMAINE

PAR
ALDO DAMI
PRIVAT-DOCENT A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

DEUXIÈME PARTIE

L'HISTOIRE

On trouvera des renseignements anthropologiques sur le peuple roumain chez *Obedenare* (pour l'ancien royaume), *Weissbach* (pour la Transylvanie), *Bassanovitch* (pour les Roumains du Timok), *Eugène Pittard* (« Les peuples des Balkans » et un bref chapitre de l'ouvrage intitulé « Les races et l'histoire »).

Les Roumains sont de taille moyenne, mais plutôt petite, brachycéphales ou mésocéphales, de pigmentation foncée en très grande majorité, plutôt chamaeprosopes mais leptorhiniens, tous traits qui font songer au type alpin ou cévérol. Ils sont plus grands en Bukovine, plus petits en Transylvanie, et plus brachycéphales en Transylvanie et en général dans les montagnes. On retrouve là le phénomène si caractéristique de la brachycéphalie des populations montagnardes et surtout de celles qui habitent les terrains primaires (en France : Massif Central, Alpes, Bretagne). On sait qu'à la suite d'un premier peuplement dolichocéphale, c'est une seconde vague de population brachycéphale qui a submergé l'Europe et qui est partie à la conquête des massifs montagneux (voir *Marguerite Lobsiger-Dellenbach* : « La conquête du Massif alpin par les populations préhistoriques »). Les Roumains seraient donc en prépondérance du type *homo alpinus*, comme les habitants des Alpes et des Cévennes.

I. LA DACIE

a) Avant et pendant la domination romaine.

Le linguiste italien *Bartoli* divise la Romania en quatre grandes provinces : *Iberia, Gallia, Italia, Dacia*. Mais il précise que par *Dacia*, il n'entend pas seulement la Dacie trajane (au Nord du Danube), mais aussi la Dacie aurélienne, c'est-à-dire la *Dacia secunda* ou *ripensis*, prise sur le territoire de l'ancienne Mésie (la Bulgarie actuelle), au Sud du Danube (voir ci-dessous, paragraphe *b*) ; et il leur ajoute, un peu arbitrairement il est vrai — puisqu'ils en sont géographiquement séparés — les groupes macédo-roumain, mégléno-roumain et istro-roumain. C'est, nous l'avons vu, l'ensemble territorial de ces groupes, tout dispersés qu'ils sont à l'heure actuelle, qui forme l'aire du roumain actuel, lequel n'est donc pas confiné à la seule « Dacie ». Cependant, le terme de *Dacia* s'imposait de préférence à celui de *Romania*, à cause de la confusion possible avec l'ensemble de la Romania elle-même.

Pourtant *Tamas* préfère à « *Dacia* » le terme de *Moesia*, pour les six raisons suivantes :

1. Nous avons vu qu'à son avis, l'origine des Roumains doit être cherchée dans les Balkans ;

2. le terme « Dacie » préjuge de la théorie de la continuité, comme si elle était prouvée ;

3. sur les quatre groupes du roumain, un seul est Nord-danubien, donc « dace » si l'on veut ;

4. le terme « Dacie » prête à confusion puisqu'il y a eu deux Dacies successives, au Nord et au Sud du Danube ;

5. la Dacie aurélienne n'étant autre qu'une fraction de la Mésie, le terme « Dacie », même si l'on s'en tient aux Daco-roumains, ne correspond qu'à la moitié du territoire dace, ou plus exactement, dans le temps, à la phase première de l'habitat des Daces ;

6. en résumé, tant dans l'espace que dans le temps, tant au point de vue géographique qu'historique, le terme Dacie recouvre une réalité trop changeante.

On ignore, nous l'avons vu, ce qu'était la langue dace et, par conséquent, on ignore s'il y en a des traces dans le roumain actuel, et lesquelles. Nous avons vu également plus haut que *Xénopol* l'affirme, sans preuves. Les Daces étaient-ils, comme le suppose *Ferdinand Lot*, une branche de la famille thrace, à laquelle on attribue maintenant aussi les Gètes ? Le fait est que d'après la chronique, les Daces envoyèrent aux armées romaines des émissaires qui parlaient latin, et qu'ils communiquaient eux-mêmes en latin avec leurs alliés bar-

bares. Mais on peut penser que le latin était déjà, alors, une sorte de langue « diplomatique » internationale utilisée entre les différents peuples barbares ignorants de leurs langues respectives. (N'oublions pas que le latin, par exemple, a été la langue officielle de la Pologne et de la Hongrie jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, et non seulement le latin écrit, mais également le latin oral, en usage même dans les campagnes, parmi la petite noblesse et souvent parmi les domestiques de celle-ci ; et que, d'autre part, dans tous les territoires de l'ancienne Autriche-Hongrie, c'était et c'est encore l'allemand qui est la langue véhiculaire.) On ne saurait donc parler à coup sûr d'une latinisation précoce des Daces.

Cependant *Jorga* a émis une hypothèse selon laquelle l'influence romaine se serait manifestée dès avant la conquête sur la classe dace aristocratique : le chef dace *Décébale* aurait fait venir des artisans romains et des paysans du Latium et toute une population italiote se serait ainsi infiltrée en Dacie bien avant Trajan. *Jorga* en donne pour preuve le passage, en roumain également, du *au* latin au *o*. C'est ainsi que *auris*, ou plus exactement *auriculum*, a donné en italien *orecchio*, en français *oreille*, en espagnol *oreja*, en portugais *orelha*, en roumain *oricla*. La monophthongaison de la diphtongue est un phénomène populaire propre également à d'autres langues, et qui caractérisait entre autres la langue rustique des environs de Rome [on sait que c'est pour se distinguer précisément de la classe paysanne et artisanale que la haute société romaine accentuait au contraire la diphtongue *au* et la mettait même là où il ne fallait pas. C'est ainsi que *Clodius* s'est transformé en *Claudius*, dont nous avons fait *Claude*, et que nous possédons également le verbe *applaudir* (plaudire) à côté d'*exploser* (plodere)]. Mais dès l'époque de Cicéron, ce phénomène se généralisa à toutes les classes populaires et il devint plus tard commun à tout l'empire, de sorte qu'il ne prouve pas nécessairement, et même pas du tout, l'émigration en Dacie de paysans italiotes, surtout pas avant la conquête, soit dès le début de l'Empire, soit même dès l'époque de la fin de la république.

La première conquête de la Dacie par l'empereur *Trajan* date de l'année 101 après J.-C. Vaincu, *Décébale* fomenta une révolte contre l'envahisseur et il fallut conquérir la province une seconde fois : cela dura deux ans, de 105 à 107. Fait prisonnier, *Décébale* se suicida.

Dès cette date, une partie de la population émigra vers l'Est, c'est-à-dire vers la Sarmatie (la Russie ou plutôt l'Ukraine actuelle) ; une autre vers le Sud, c'est-à-dire vers la Mésie (la Bulgarie actuelle). D'autres Daces se cachèrent dans les forêts, d'autres enfin furent déportés. La même année, *Trajan* introduisit en Dacie des colons de toutes provenances, *sauf d'Italie précisément*, et bientôt les mariages

mixtes eurent pour effet de mélanger la population de la nouvelle province (les écrivains latins parlent d'une langue « jargonnée »).

Cependant, *Paribei* assure au contraire que tous les Daces furent exterminés ou du moins éloignés de leur pays, que ce fait est prouvé par l'absence des noms daces sur les inscriptions roumaines de Transylvanie, qu'ainsi il n'y a pas eu de possibilité d'un mélange dacoroumain, le nombre des Daces ayant été d'emblée trop inférieur pour cela.

Par ailleurs, on pourrait se demander, au premier abord, si les colons romains qui ont peuplé la Dacie étaient des Latins du Latium, c'est-à-dire des Latins de « race » (surtout si l'on songe à la bigarrure des armées romaines dès la fin de la république), et, en second lieu, s'ils se sont mélangés aux Daces, leur apportant ainsi un peu de leur sang (mélange de race) ou si, au contraire, ils ont vécu simplement à leurs côtés, ne leur donnant que leur langue. Or, on vient de voir que Trajan interdit expressément toute émigration d'Italie en Dacie ; *Marc-Aurèle* y fait allusion plus tard (« contra Trajani praecepta ») ce qui indique qu'il vint tout de même des colons d'Italie, mais sans doute en très petit nombre, dans la masse de ceux qui provenaient des autres provinces.

La colonisation intensive et la latinisation de la Dacie, rapide et complète selon les uns, superficielle selon les autres, ont été dues bien plutôt déjà à la première vague des immigrés qu'à la lente romanisation des indigènes, comme ce fut le cas dans d'autres provinces excéntriques. Les immigrés, d'autre part, appartenaient à la couche inférieure de la population : c'étaient des vétérans de l'armée, sortis du bas peuple (rappelons ici que l'inverse s'est produit en Gaule, où l'on vit l'aristocratie se latiniser la première, par snobisme et pour donner l'exemple, et que c'est là la raison pour laquelle le latin des Balkans présente des formes populaires et, selon le point de vue, des formes modernisantes, au gré d'une évolution plus rapide de la langue : voir notre première partie).

La latinisation de la Dacie a été étudiée, entre autres, par *Valtellini*, *Alföldi*, *Norden*, *Pleidell*, *Zeiss*, *Aubin*. Notons à ce propos que dans les provinces de l'empire, la latinisation a été toujours irrégulière et d'ailleurs différentielle : c'est ainsi que les Besses, les Thraces et les Illyriens ne se sont pas latinisés : ils ont continué, par exemple, à dire *Ister* et non *Danubius*. En Gaule, on sait que la *Provincia* a été latinisée bien avant le reste, au gré de deux conquêtes successives. En Espagne il en alla de même pour l'*Hispania citerior* et l'*Hispania posterior*, et c'est, entre autres, à cette différence de date dans la conquête qu'est due la différence actuelle entre le castillan et le catalan. C'est pourquoi, dans cette question si controversée de la

latinisation de la Dacie, il convient de ne pas généraliser et ne pas étendre à d'autres provinces les faits relatifs à l'une d'entre elles.

Sous *Commode*, on établit en Transylvanie 12 000 Daces libres, qui furent peut-être des fils d'affranchis ; mais ont-ils eu le temps de se latiniser en cinquante ans seulement, entre le règne de *Commode* et celui de *Philippe* ?

D'autre part, avant 271, date de l'évacuation de la Dacie, ou plus exactement avant l'édit de *Caracalla* (212 après J.-C.) qui institue la nationalité provinciale, on n'est pas *civis romanus* par opposition à d'autres *cives*. Avant cette époque, en effet, le monde se confond pour les Romains eux-mêmes avec les terres latines ou latinisées, l'*orbis romanus* avec l'*orbis terrarum* ; le chef suprême de l'armée, devenu un souverain, parfois même héréditaire (le plus souvent, on le sait, par adoption) s'appelle *imperator* tout court et non pas *imperator romanus* ou *imperator Romanorum*.

Ce n'est qu'ensuite — au III^e siècle environ — que la conscience provinciale s'éveille, précisément à la faveur de cet édit de *Caracalla* : on devient alors *civis dacicus*, *civis thrax*, etc... Le fait est prouvé encore par cette circonstance que le mot *romanus* ne figure sur aucune monnaie ou inscription antérieure à l'année 271, mais qu'au contraire on le voit figurer de plus en plus fréquemment depuis cette date, et en particulier chez les écrivains de la décadence. Car alors ce terme s'oppose à tout ce qui est non romain, c'est-à-dire barbare ; et c'est surtout le cas à partir de *Constantin* (voir *Gaston Paris*).

Ce n'est qu'en Occident, et non en Orient, que les autorités romaines exigeaient de la population qu'elle se latinisât. L'édit de *Caracalla* n'exige pas la connaissance du latin, et depuis l'empereur *Claude* déjà, cette connaissance n'était pas exigée pour acquérir la nationalité romaine. Les soldats romains provenant de toutes les parties de l'empire et les Barbares figurant en très grand nombre parmi eux, la conquête de *Trajan* aurait été plutôt de nature à faire perdre à la Dacie sa latinité si celle-ci avait existé antérieurement.

Les « anti-continuateurs » en concluent que puisque ces colons provenaient de toutes les provinces de l'empire, ils auraient donc dû, avant de pouvoir latiniser la Dacie, se latiniser eux-mêmes alors qu'ils ne savaient pas même le latin. Ils ont donc apporté en Dacie la civilisation plutôt que la langue latine : les Daces écrasés restent « l'ennemi ».

Au surplus, la Dacie n'a été romaine que de l'an 106 à l'an 271, soit à peine plus d'un siècle et demi. Pendant toute cette période il y eut de profondes différences entre son sort et celui de la Pannonie voisine. En Pannonie existait une vie urbaine, avec de grands centres tels que *Aquincum*, *Syrmium*, etc... En Dacie, aucune localité de

quelque importance. La Dacie continua à balancer entre l'Occident et l'Orient, tandis qu'au contraire la Pannonie fut en contact étroit et constant avec l'Occident.

Quoi qu'il en soit, la conquête de la Dacie ne fut vraiment terminée qu'en 168, date à laquelle on voit apparaître le premier gouverneur de la Dacie unie. Auparavant, il existait une *Dacia inferior* et une *Dacia superior*, et, depuis l'année 158, une division en trois : *Dacia apulensis*, au centre (Apulum, sur le Maros, près d'Alba Julia [Gyulafehervar]), *Dacia porolissensis* au Nord (Porolissum était situé à peu près à l'emplacement actuel de Baia Mare [Nagybanya]), et *Dacia maluensis* au Sud. La plus longtemps latine fut la *Dacia apulensis*, correspondant à la Transylvanie du Sud. La Dacie maluensis correspondait à la Valachie : quant à la *Dacia porolissensis* (Transylvanie du Nord), l'administration romaine s'en retira dès l'empereur Gallien.

On connaît dans ses grandes lignes l'étendue de la province dace, qui allait du bas Danube à la région de la haute Tisza (sans atteindre la rivière), de l'embouchure du Dniestr au Banat actuel et qui, en somme, avait pour limites le bas Dniestr, la basse Tisza et le Danube lui-même, correspondant ainsi à la Grande Roumanie de 1919 moins les provinces de l'Ouest (Crisana) et du Nord (Maramaros, Bukovine, Moldavie septentrionale, Bessarabie septentrionale et centrale). Autant dire que la Dacie ne confinait pas, sauf dans le Banat, à la Pannonie qui, correspondant uniquement à la Transdanubie et à la Slavonie actuelles, ne s'étendait que jusqu'au Danube moyen, à l'Ouest du fleuve. Ainsi donc, entre le Danube et la Tisza, il y avait un territoire non conquis, faisant en quelque sorte pendant à l'angle Rhin-Neckar, resté barbare plus longtemps, lui aussi, que les régions situées plus à l'Ouest et plus à l'Est ; cette langue de terre, on le sait, ne fut conquise par Rome qu'ultérieurement, mais elle fut aussi évacuée l'une des premières. (Chose curieuse, l'évacuation de ces *Champs décumates* date de 271 après J.-C., la même année précisément que l'évacuation de la Dacie par l'empereur Aurélien.) Il faut donc ranger au domaine de la fantaisie la thèse de *Draganu* qui annexe à la Dacie la région située entre le Danube et la Tisza. Ce ne fut vrai, un moment, que dans l'extrême sud, où un *limès* fut construit au delà du Danube, dans la Bacska actuelle, à peu près le long du canal François.

Cependant, l'empire romain ne connaissait pas de solution de continuité, puisque la Dacie communiquait avec le reste de l'empire à travers le Danube inférieur, par la Mésie (Bulgarie et Serbie actuelles) et la Syrmie (Pannonie inférieure), où se trouve même une des quatre capitales du Bas-empire : *Syrmium*.

Les limites de la Dacie couraient, au Nord, le long des monts Meszes, où il y aurait eu un *limès dacicus*, d'ailleurs hypothétique.

Au Sud, il existait un *limes alutanus* passant à dix-quinze kilomètres à l'Est de l'Olt (Aluta) et s'étendant donc aussi bien en Transylvanie qu'en Valachie. C'est là, c'est-à-dire en plein milieu de la province, qu'étaient situées les fortifications des *castella*, alors même que la Dacie s'étendait plus à l'Est jusqu'au Dniestr inférieur et à la Mer Noire. C'est qu'au delà de l'Aluta, les Gètes, trouvés sur place par la conquête romaine, continuèrent à habiter la région appelée aujourd'hui Munténie (Valachie orientale).

La Dacie a été une des provinces les plus prospères de l'empire romain au temps de son apogée. C'était une terre très civilisée et de population dense.

b) L'évacuation (271 après J.-C.).

C'est vers l'an 230 après J.-C., donc une quinzaine d'années après l'édit de Caracalla, que se produisent les premières invasions. Elles sont le fait des Germains, au gré de leurs grandes migrations de la Baltique vers la Mer Noire. A cette date, les *Bastarnes* se glissent du Nord au Sud, le long de la côte de la Mer Noire, et les *Goths* à travers la plaine de Moldavie. En 271, *Aurélien* se décide à abandonner la Dacie, à la même date, nous l'avons vu, que les Champs décumates, qui, eux, n'avaient pas eu le temps d'être latinisés quant à la langue. On a parlé latin à Vienne, à Augsburg, mais jamais dans les localités qui devaient devenir Stuttgart ou Carlsruhe.

Vers 270 environ, les Barbares, en effet, avaient franchi le *limes dacicus* et c'est en particulier sous la pression des *Goths* qu'*Aurélien* évacua la province et retira jusqu'au Sud du Danube ses légions devenues trop exposées (271). Le Danube redevient alors la frontière de l'empire, et la Mésie une province extérieure. Selon *Alföldi*, les *Carpes* ont été, pour l'empire romain, aussi dangereux que les *Goths*. Mais *Aurélien* les battit dès 272, soit un an après l'évacuation de la Dacie.

L'histoire nous apprend que les colons latins furent transportés au Sud du Danube à travers le pont de *Bononia* (la Vidin actuelle) et que cette région limitrophe du fleuve prit le nom de *Dacia ripuaria* (ou *ripensis* ou encore *secunda*), séparant ainsi les deux Mésies : *superior* (Serbie, Banat) et *inferior* (la Bulgarie orientale le long du Danube). Or, cette région riveraine, correspondant donc à l'angle nord-ouest de la Bulgarie et à l'angle nord-est de la Serbie actuelles, était en contact à la fois avec le Banat et avec la région méridionale de la Dacie primitive, la *Dacia maluensis* (la Valachie) — ou plus exactement avec la partie occidentale de celle-ci, soit l'Olténie actuelle, où la colonisation romaine était précisément la plus forte. S'il faut voir là le nouveau noyau stable formé par les colons romains

des Balkans et même par les Daces romanisés, et si, d'autre part, le futur noyau roumain des Balkans est situé, comme nous l'avons vu dans notre première partie, dans la région de Nich et du Timok, il en résulterait soit qu'à six ou sept siècles d'intervalle, les « Latins » des Balkans auraient vécu successivement dans deux régions limitrophes et même dans une région unique, soit, au cas où l'on admet la théorie de la continuité, que c'est là, donc au Sud du Danube, dans les montagnes de la Serbie orientale, qu'une population latine a pu à la rigueur se maintenir, et que c'est le résidu de cette population qui y a vécu ultérieurement en symbiose avec les Albanais. C'est dire que dans ce cas, même les partisans modérés de la continuité doivent admettre que cette continuité s'établit au Sud du Danube et non au Nord.

Toujours d'après l'histoire, les civils ont quitté la Dacie nord-danubienne avant les légionnaires romains. Mais on sait (voir notre première partie) que divers historiens roumains assurent que l'évacuation n'a pas été complète et qu'une partie de la population dace romanisée s'est réfugiée dans les montagnes. D'une part, cela semble démenti par le fait qu'alors même que les Roumains sont un peuple essentiellement nomade, ils sont toujours sédentaires en Transylvanie. D'autre part, *Tamas* objecte que si des colons étaient restés en Dacie, ils n'auraient pu se donner le nom de *Romani* puisque, en vertu de ce que nous avons vu plus haut, ce nom ne devient réel et officiel qu'à partir du IV^e siècle. Il entre alors en usage au Sud du Danube, par opposition précisément à la rive nord redevenue barbare.

Pour affirmer que l'ordonnance d'Aurélien n'a pas été suivie — chose impossible en pratique — par toute la population, les partisans de la continuité s'appuient sur le fait qu'ailleurs, dans le Norique par exemple, la population romaine resta dans les régions évacuées.

Cependant, une autre circonstance parle en faveur de l'évacuation complète : c'est la fin des monnaies provinciales romaines en Dacie à partir de 257 déjà.

Pour la partie orientale de l'empire, on battait la monnaie à Viminacium, mais depuis l'empereur Gallien, à Lyon seulement, pour tout l'empire. Aurélien en fit battre à Milan — Mediolanum —, quelques-unes portent l'inscription *Dacia Felix*. Plus tard encore, les graveurs de Milan retournèrent non pas à Viminacium, mais à Serdica (la Sofia actuelle). Ce fait, ainsi que la date même de ce changement (271) apporte un argument très sérieux à la thèse de l'organisation d'une nouvelle Dacie au Sud du Danube (voir les études de *Mommsen* sur les inscriptions et monnaies romaines).

Les deux camps, continuateurs et anti-continuateurs, se battent, en somme, à coups de notations d'absence. Les premiers font remarquer en effet que l'absence de monnaies romaines en Dacie à partir de

271 ne prouve rien : il y a pu y avoir des années sans inscriptions, il y a pu y avoir aussi des inscriptions et des monnaies, mais qu'on n'a pas retrouvées. (Une pareille argumentation ressemble un peu à l'anecdote du Grec et du Juif : le Grec, voulant prouver l'antiquité de sa civilisation, assure qu'en creusant le sol en Grèce, on a trouvé des fils métalliques, ce qui prouve que les Romains connaissaient déjà le téléphone et le télégraphe ; à quoi le Juif répond : « Chez nous, en Palestine, on a aussi creusé le sol et on n'a rien trouvé, ce qui prouve que les anciens Hébreux connaissaient déjà la télégraphie sans fil. ») Il en va de même, sur ce point, pour la querelle entre la thèse et l'antithèse : les adversaires de la continuité assurent, on l'a déjà vu, que, puisqu'il n'est fait aucune mention pendant dix siècles de la présence de Roumains en Transylvanie, c'est qu'ils n'y étaient pas, et les partisans leur objectent que cela ne prouve rien. Mais ils se prennent ici à leur propre piège en argumentant eux aussi, et de la même façon, que puisque aucune mention n'est faite dans l'histoire de la migration des Roumains à travers le Danube, dans le sens sud-nord, c'est qu'elle n'a pas eu lieu et que, par conséquent, la Dacie n'a jamais cessé d'être latine.

De fait, l'argumentation *ex silentio*, si elle n'est pas absolument probante quant à l'absence des Roumains en Dacie, plaide encore moins en faveur de leur présence. Aucun document ne parle de leur survivance dans la province, mais aucun non plus ne parle de leur émigration ou — selon le point de vue — de leur « admigration » vers le Nord. Les partisans de la continuité assurent enfin que l'absence de monnaies, et en général de trouvailles archéologiques, s'explique par le nomadisme même des pasteurs roumains. Or, si l'on admet cette thèse, il faut admettre aussi que puisque les documents et les monuments existent avant 271, c'est que les Daco-Romains, alors, n'étaient pas des nomades. Comment expliquer dès lors qu'ils le soient devenus brusquement dès cette date, s'ils n'ont pas été évacués ?

* * *

La Dacie a-t-elle été évacuée sous Aurélien seulement ou déjà sous Gallien ? Les sources, ici, se contredisent un peu. Il semble que sous Gallien déjà la vie fût devenue intenable dans la Dacie nord-danubienne ; et nous venons de voir que Gallien retira ses administrateurs de la *Dacia porolissensis*. Horowitz assure cependant que même sous Aurélien, l'empire romain possédait encore la Transylvanie du Nord. Faut-il donc admettre que l'Olténie et le Banat ont été évacués d'abord ? Cela semble bien peu plausible. La logique semble bien indiquer que ce sont les parties les plus excentriques ou

les plus exposées, donc précisément la Transylvanie, qui ont été évacuées les premières.

Mais justement, si le Banat et l'Olténie ont été évacués en dernier lieu, ils peuvent l'avoir été incomplètement, ce qui laisserait une chance à la théorie de la continuité, que *Weygand* admet comme possible, sauf pour la Transylvanie précisément. Dans ce cas, l'habitat primitif des futurs Roumains aurait été non pas autour de Nich, mais autour d'Orsova. Toujours en se fondant sur l'absence d'inscriptions romaines dès Gallien, *Tamas* nie même cette dernière possibilité : d'après lui, il n'est littéralement rien resté au Nord du Danube, pas même dans l'angle des Portes de Fer.

Les partisans de la continuité ont objecté également (voir notre première partie) qu'il était impossible de faire traverser le Danube par un demi-million d'hommes, ou même un million (d'après *Parvan*). *Tamas* répond que l'évacuation a été dirigée par l'empereur lui-même et qu'aussi bien, ni l'évacuation aurélienne, ni le retour ultérieur des Latins des Balkans vers le Nord n'ont été globaux et brusques, mais bien graduels et réalisés par infiltrations, de sorte qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que les sources ne mentionnent ni l'une ni l'autre.

Cependant, l'argumentation des partisans de la continuité semble ici assez forte : A l'époque des invasions, en effet, le bas Danube, plus large encore qu'aujourd'hui, et aux rives marécageuses, est peu sûr et même infranchissable. Comment expliquer une migration, même graduelle, à travers le fleuve ? Elle n'a donc pas eu lieu et les Roumains, étant sur place en Dacie, y sont restés (*Ladislas Pic*). D'autre part, si l'on admet, ce qui est plausible, que la Dacie n'a pas été totalement évacuée, c'est-à-dire qu'elle n'a pas été un désert absolu entre le départ des Romains et l'arrivée des premiers Barbares, comment supposer que ceux qui sont partis aient tous été, et précisément, les soldats et colons romains *plus* la population dace romanisée, et que ceux qui sont restés aient été justement les ou des Daces non romanisés ? Que pas un seul d'entre eux, pour ainsi dire, n'ait su le latin ? A moins d'admettre que les Daces eux-mêmes n'étaient pas romanisés du tout et qu'ils n'aient pas eu le temps de l'être en 165 ans.

On a soutenu enfin que pour la population dace, il pouvait être bien inutile alors de passer sur la rive droite du Danube, puisque la sécurité n'y était pas plus grande. Mais c'est l'avenir seul qui devait le prouver : au moment même, on l'ignorait. En effet, l'insécurité générale dans les Balkans est un phénomène plus tardif, consécutif aux invasions qui ont naturellement commencé par le Nord et qui n'ont franchi le fleuve qu'au IV^e siècle, cent ans après l'évacuation de la Dacie.

D'autre part, au Sud du Danube, les invasions ont été à la fois plus

sporadiques et moins durables, tandis qu'au Nord du fleuve elles furent définitives. En effet, ni *Dioclétien* (vers l'an 300), ni *Galère* (enterré à Vidin sa ville natale), ni même *Constantin*, malgré sa victoire de 323 sur les Goths à la bataille où meurt leur chef *Rausimod*, ne parvinrent, ni même ne songèrent à reconquérir la Dacie trajane ; tandis que la péninsule des Balkans proprement dite, au Sud du Danube, continua, même envahie et infiltrée de Barbares, à faire partie de l'empire romain (empire d'Orient) jusqu'à l'invasion des Turcs, c'est-à-dire pendant plus de mille ans encore. On sait en effet qu'en 284 déjà, Dioclétien avait partagé l'empire en quatre grandes lieutenances, avec capitales respectives à Trèves, Milan, Syrmium et Nicomédie ; qu'en 324, Constantin fit de Byzance la capitale de l'Orient ; qu'enfin, en 395, Théodore partagea sa succession entre Arcadius (à Byzance) et Honorius (à Ravenne).

* * *

Mais au moment de l'évacuation de la Dacie, l'empire est encore à son apogée et en pleine vitalité. Le Danube formera dès lors une frontière sûre pendant deux siècles encore. L'évacuation a été une mesure consciente, nous dirions aujourd'hui : sur des positions préparées d'avance. Car la domination romaine en Dacie n'a représenté qu'une extension extrême, provisoire, précaire, un simple épisode de 150 ans. La Dacie a toujours été une possession extérieure et exposée. Même en Pannonie, la latinité est plus solide : elle a survécu plus d'un siècle à celle de la Dacie, tandis qu'en Dacie on peut vraiment se demander si la romanité a jamais pris racine ; si ce n'est pas le cas, cela expliquerait précisément pourquoi elle a pu être si facilement détruite de fond en comble.

De fait, les anti-continueurs ajoutent : « Si les Balkans eux-mêmes n'ont pas été entièrement latinisés alors que là (au Sud du Danube) la domination romaine a duré 600 ans (entre la conquête de la Grèce et de la Thrace et l'adoption du grec par Byzance à la place du latin), comment la Dacie aurait-elle pu être latinisée en quatre fois moins de temps ? » N'oublions pas, d'autre part, que même ces 150 ans sont encore marqués par des luttes interminables. Déjà *Adrien* songe à évacuer la Dacie ; *Antonin le Pieux* réprime un mouvement dace ; *Marc-Aurèle* y lutte de 161 à 180 contre les Quades, les Marcomans et les Sarmates. Il impose la paix aux Jazyges. Ceux-ci doivent restituer 100 000 esclaves romains prisonniers. Mais c'est aussi dans la bataille contre les Jazyges que succombe le premier gouverneur des trois Dacies réunies. Dès Marc-Aurèle, tout le Nord de la Dacie devient le théâtre des invasions germaniques, et entre elles

on ne trouve une période calme que sous *Commode* et *Septime Sévère*, c'est-à-dire entre 180 et 211 après Jésus-Christ.

Pour propager la thèse de la continuité, *Xénopol* nie même la survivance d'éléments latins dans la Dacie aurélienne et en Mésie ; il ne veut en voir que dans la seule Dacie trajane. Après les deux conquêtes de Trajan et les innombrables batailles qui ont eu lieu dans ces parages, pouvait-il demeurer dans la région un grand nombre de Daces et, par conséquent, de Daces éventuellement romanisés ? *Parvan* dit oui et *Philippide* dit non.

L'explication de Vasile Parvan est la suivante :

1. Si le romanisme primitif s'était porté au Sud du Danube, il aurait choisi son nom, soit dans les provinces sud-danubiennes d'alors : Mésie, Dardanie ou Macédoine, soit parmi les peuples barbares qui les ont envahies (cf. la France).

2. Après 271, le nom de Dacie n'a pas subsisté en Dacie trajane, puisque la Dacie, c'est alors la Dacie aurélienne, au Sud du fleuve.

3. Il est donc resté des colons au Nord du fleuve et ils ne se sont plus donné le nom de Daces, mais bien de Romains, à la fois pour évoquer ainsi leur origine et pour se distinguer justement des Daces de la *Dacia secunda*.

Philippide (*Originea Romanilor*) réfute cette explication comme contradictoire. En effet, dit-il :

1. si les Daces étaient restés en Dacie, ils auraient justement éprouvé le besoin de se distinguer des peuples, soit latins, soit barbares, habitant plus au Sud, et ils auraient gardé le nom de Daces ;

2. ces peuples barbares étaient si nombreux qu'il était impossible de trouver et d'adopter une dénomination commune pour les Latins de toutes ces provinces ;

3. étant nomades, ils ne pouvaient pas adopter non plus le nom d'une des provinces qu'ils quittaient sans cesse ;

4. s'ils avaient adopté le nom d'un peuple barbare (non romain), ils devraient s'appeler aujourd'hui Daces ou Gépides. Or, ils ne s'appellent pas ainsi : ils s'appellent *Romani*, ce qui montre qu'ils ne viennent justement pas de Dacie.

De tout cela, les adversaires de la continuité concluent que la Transylvanie en particulier a perdu toute latinité dès le III^e siècle après J.-C. et le Banat au plus tard au V^e siècle, lors de l'invasion des Huns. Tandis qu'en Occident et, dans une moindre mesure, en Pannonie et dans les Balkans, un grand nombre de noms de lieu dérivent de la langue des barbares latinisés, la Dacie est la seule ancienne province romaine où la toponymie latine ait disparu complètement sans laisser de traces. Là, le bouleversement est total, la césure complète. Comment l'expliquer ? Les noms même de *Mediolanum*

(Milan), Lugdunum (Lyon), Colonia (Cologne) montrent que là où les Romains ont vraiment vécu, leur souvenir s'est maintenu, fût-ce dans des noms de lieu, et ces noms se retrouvent encore même en Bosnie ou en Serbie. Pourquoi auraient-ils disparu seulement en Transylvanie ? Et non seulement les noms de lieu, mais aussi les noms de rivières, et même de ruisseaux ? Pourquoi la toponymie y est-elle slave ?

Gamillscheg voit dans le nom roumain du Danube : *Dunare*, une origine thrace (*Donaris*) et la preuve même de la continuité en Olténie et dans le Banat, puisque si l'évacuation avait été complète, le nom thrace n'aurait pas été conservé. Mais *Sandfeld* et *Tamas* répondent :

1. qu'il n'est pas même sûr que *Dunare* soit un nom thrace ;
2. que l'histoire et la linguistique nous offrent des exemples de conservation de noms même à distance, c'est-à-dire par des populations qui ne connaissent un lieu que par ouï-dire. Or le Danube est un fleuve si important que son nom est connu même de loin ;
3. en cas contraire, ce nom aurait été alors conservé uniquement par les Roumains du Nord, mais oublié par les trois autres groupes roumains et par les Albanais. Or, ce n'est pas le cas. Les quatre groupes roumains et l'albanais emploient le terme *Dunare* ;
4. *Strabon* dit que les Daces appelaient le Danube *Danovios*. Or « *Dunare* » ne peut pas venir de « *Danovios* ».

II. LES INVASIONS BARBARES

I. Les **Germaines**. On trouvera une classification des Germains chez *Ferdinand Lot* (« Les invasions barbares », « Les invasions germaniques »). Il les divise essentiellement en Germains *occidentaux* (Allemagne du Centre et du Sud) et Germains orientaux ou *nord-orientaux* (Scandinavie, pays slaves actuels), donc d'après leur origine et non d'après leur répartition territoriale ultérieure. Au gré des migrations, en effet, les Burgondes, les Vandales, les Lombards et une partie des Normands s'établirent plus tard plus au Sud (Italie, Sicile, Afrique) et surtout plus à l'Ouest (France orientale, Péninsule ibérique, Angleterre) que les Germains dits occidentaux.

Le groupe occidental ne comprenait, selon Lot, que trois peuples, correspondant sensiblement aux Bavarois, aux Souabes et aux Alamans actuels, c'est-à-dire aux trois peuples de l'Allemagne du Sud et de l'Autriche, c'est-à-dire encore des pays où l'on parle aujourd'hui le haut allemand. Ce sont :

1. les *Marcomans*, qui chassèrent entre autres les Boïens, peuple

celte, de leur patrie, la Bohême (c'est le même nom) et qui prirent ensuite leur nom : *Bajuvári*, c'est-à-dire Bajuvares ou Bavares ;

2. les *Quades* ou *Suèves* (les futurs Souabes). Les Quades habitaient surtout, eux aussi, la Bohême. Le nom de Suèves date, ultérieurement, de leur occupation du Portugal ou plus exactement de la Galice où ils fondèrent un royaume, poussés qu'ils étaient par les Vandales, eux-mêmes poussés par les Huns ;

3. enfin, les *Alémanes* ou *Alamans*, venus de l'angle du Neckar et du Rhin et même, plus anciennement, de la Thuringe et qui ont germanisé la Suisse et même (voir notre partie linguistique), quelques vallées italiennes au Sud des Alpes. A l'Ouest et à l'Est, ils ont ainsi franchi deux chaînes, alors qu'au centre où il n'y en a qu'une (le Saint-Gothard) ils n'ont pas dépassé la ligne de partage des eaux entre Mer du Nord et Méditerranée.

Le groupe nord-oriental est de beaucoup plus nombreux. Nous avons là :

1. les *Burgondes*, qui ont peuplé la Suisse romande et la France orientale (qui aujourd'hui, en parlant de la Bourgogne, se rappelle qu'elle a son origine dans l'île danoise de Bornholm ?) ;

2. les *Lombards* ou Longobards ;

3. les *Vandales*, qui traversèrent la France et l'Espagne, repoussèrent les Suèves au Portugal et passèrent en Afrique où ils fondèrent un royaume sous Genséric ;

4. les *Bastarnes*, signalés en Dacie (voir plus haut) dès le III^e siècle.

5. les *Carpes*, apparus en Dacie dès le III^e siècle également, avant les Goths (voir aussi plus haut) ;

6. les *Gépides*, qui fondèrent un État policé en Hongrie supérieure et dans la plaine de la Tisza ;

7. les *Goths*, venus de Suède et qui, sur le sol russe, se divisèrent en deux groupes : *Tervingi* ou Visigoths et *Grentungi* ou Ostrogoths. Ferdinand Lot a démontré que ces deux termes ne signifient pas Goths occidentaux et Goths orientaux, mais bien Goths sages (*weise*) et Goths brillants (*austri*) ;

8. enfin, les *Normands* et, parmi eux, a) les *Vikings*, partis de Scandinavie pour les îles de l'Atlantique (Fär Oer, Islande, Groenland) l'Écosse, l'Angleterre septentrionale, la côte française (Normandie) et de là, en 1066, l'Angleterre méridionale ; plus tard encore la Catalogne et la Sicile, voire le continent américain ; b) les *Hérules*, grands navigateurs eux aussi, qui firent à l'Est ce que les Vikings avaient fait à l'Ouest ; remontant la Dvina, le Lovat et le Volkhov, puis descendant le Dniepr et naviguant enfin sur la Mer Noire, ils se présentèrent aux portes de Constantinople en 866, deux siècles juste avant Hastings. De là, ils écumèrent la Méditerranée, et il est possible que leurs

navires aient rencontré, dans l'Atlantique, ceux des Vikings, les navigateurs normands ayant ainsi fermé la « ronde » autour de l'Europe ;
c) les *Varègues*, successeurs des Hérules en Russie occidentale : ce sont eux qui ont fondé, sous Rurik, le premier empire de Kiev, berceau même de la Russie, et le nom même de « russe » vient de *ruodsen* (allemand *runder*, rameur) qu'ils donnèrent dans leur langue aux habitants slaves des rives du Pripet ;

9 et 10. plus tard, les *Jutes*, venus du Jutland, les *Angles*, venus de Frise, et les *Saxons* (Allemagne du Nord-Ouest) qui envahirent l'Angleterre par l'Est et le Sud.

A ces éléments germains, il convient d'ajouter les autres peuples barbares :

II. Tout d'abord les **Iraniens**, qui sont donc indo-européens comme les Germains ; ce sont, tout d'abord, dans les Balkans mêmes, les *Illyriens*, les *Thraces* et les *Gètes* ; puis, plus au Nord et plus à l'Est, les *Scythes*, les *Sarmates* et leur sous-groupe *jazyge*, enfin les *Alains* que nous avons déjà vus au passage. Plus tard, et dans la même région, les *Slaves*, qui, originaires probablement de la région du Pripet, s'étendirent dans toutes les directions, de l'Oural aux Alpes, du Caucase à l'Elbe, et du Holstein au Péloponèse.

III. Les peuples **turcs** : *Pétché-nègues* ou Bisséniens (en hongrois *Beszényö*), et *Cumans* (*Kun*), divisés en deux tribus (Grande Cumanie et Petite Cumanie dans la Hongrie actuelle) ; enfin les *Bulgares*, qui étaient alors un peuple touranien et qui ne se slavisèrent que plus tard sous l'influence des vaincus. Tous ne joueront un rôle en Europe qu'à partir du X^e siècle.

IV. Les **Mongols** : *Huns* et *Avars*, en attendant, huit siècles plus tard, les Mongols proprement dits.

V. Enfin les **Hongrois**, qui sont mêlés de touranien et de finno-ougrien et qui, d'après l'état actuel de la science, résultent de la fusion d'un rameau ougrien (*Magyars*) et d'un rameau turc (*Onogours*).

Il n'est pas indifférent, pour le sujet qui nous occupe et en particulier pour l'intelligence de la contestation historique relative à la Transylvanie, de considérer de plus près les Hongrois et leur provenance.

Les Hongrois appartiennent à la branche ougrienne des peuples finno-ougriens ou ouraliens, qui forment eux-mêmes une des deux branches du grand tronc commun ouralo-altaïque, entièrement de race jaune à l'origine :

I. OURALO-ALTAIQUES

A. OURALIENS OU FINNO-UGRIENS

1. *Finnois*

a) Orientaux

Zyriènes
Permiaks ou
Permiens
Votiaks
Tchérémisses
Mordves ou
Mordvines

b) Occidentaux

Finlandais
Caréliens
Ingriens
Votes
Vepses
Esthoniens
Lives

c) Lapons

2. *Ougriens*

a) Vogoules

b) Ostiaks

c) Magyars

Hongrois

3. *Samoyèdes*

+ Ogours
+ Anciens Bulgares
+ Petchénègues ou Bisséniens
+ Cumans
+ Khazars

Tatars

Tchouvaches

Bachkirs

Toungouses

Yakoutes

Kirghizes

Usbeks

Turkmènes ou Turcomans

Nogais

Kumuks

Balkares

Azeris ou Azerbeïdjanis

Tures osmanlis ou

« ottomans »

Tures Gagouzes

1. *Turks ou Touraniens*

B. ALTAIQUES

2. *Mongols*

+ Huns

+ Avars

Kalmouks

Bouriates

Mongols proprement dits

- II. MANDCHOUS
- III. CORÉENS
- IV. CHINOIS
- V. THIBÉTAINS
- VI. THAIS
- VII. KHMERS
- VIII. ANNAMITES
- IX. MALAIS
- X. JAPONAIS
- XI. ALÉOUTES
- XII. ESQUIMAUX
- XIII. RACES AMÉRICAINES

+ = peuples disparus.

Ainsi, les Hongrois, à l'origine, vivaient sur les pentes orientales de l'Oural, dans la partie septentrionale de la Sibérie occidentale, en compagnie des Ostiaks et des Vogoules, leurs parents les plus proches, et ils restèrent dans cette région même lorsque, plus tard, les autres peuples finnois commencèrent, en franchissant l'Oural, à émigrer vers l'Ouest au gré de la poussée qui devait amener quelques-uns d'entre eux (Finlandais, Caréliens, Ingriens, Votes, Vepses, Esthoniens et Lives) jusque sur les rives de la Baltique, tandis que d'autres (Zyriènes, Permiens, Tchérémisses, Votiaks et Mordves) demeuraient dans les plaines du Nord-Est de la Russie d'Europe, entre l'Oural, le Kama et la Volga, et que les Lapons enfin se confinaient dans les toundras du Nord.

Mais parmi les trois peuples ougriens proprement dits, les futurs Hongrois occupaient la situation la plus méridionale. C'est ce qui explique que tandis que Vogoules et Ostiaks vivent aujourd'hui encore sur les rives de l'Ob inférieur, jusqu'à son embouchure, les Hongrois, eux, furent en quelque sorte accrochés, dans la région d'Ichim-Tcheliabinsk-Sverdlovsk (Ekaterinbourg) par les grandes invasions turques et mongoles et entraînés vers l'Ouest par ces peuples, leurs parents lointains, qui, à l'origine, vivaient encore plus à l'Est qu'eux (en Mongolie et au Turkestan). Or, à l'époque qui nous occupe, chacun de ces peuples ne se composait guère que de quelques milliers d'hommes tout au plus, et quand un peuple émigrerait, il émigrerait dans sa totalité (ainsi, les deux tentatives des Helvètes en Gaule).

A cette époque, les Vogoules et les Ostiaks s'appelaient *mansi*. Le nom même des Hongrois : Magyar (jadis Mogyer) est composé de *mogy* (= *mansi*) et de *er*, racine finnoise (« homme »), qui est, à son tour, à l'origine commune des mots hongrois *ur* (homme dans le sens de vir, Mann) et *ember* (homme dans le sens de homo, Mensch). En hongrois les mots les plus anciens sont donc finno-ougriens et communs à tout le tronc finnois (homme, cheval, mouton, quelques végétaux), car ces peuples vivaient alors surtout de la chasse, et se vêtaient de fourrure et de laine. Lorsqu'ils devinrent provisoirement sédentaires dans la Russie du Sud, en compagnie des peuples turcs qui les asservirent, les Hongrois leur empruntèrent les noms désignant les autres animaux domestiques, et des noms d'objets relatifs à l'agriculture et au commerce (surtout, plus tard, à l'époque khazare). Enfin, certains noms abstraits et moraux leur viennent de leur cohabitation ultérieure avec les peuples indo-européens (Iraniens) tels que les Alains.

Si l'on a maintenant la clé du nom « Magyar », il reste à expliquer celle de « Hongrois » (vieux français *hongre*, vieux slave *ugr* — aujour-

d'hui *uher* — all. *ungar*, ital. *ungherese*, anglais *hungarian*, latin *hungarus*, grec *onugros*). *Ogour* ou *ogouz*, en turc, veut dire tribu (*onogour* = 10 tribus, *saragour* = ogour blanc, etc.). C'est cette racine *ogour* qui a donné leur nom aux peuples ougriens, prouvant par là même leur cohabitation, dès leurs origines connues en Sibérie occidentale, avec des peuples turcs (ou mieux *turks*, pour distinguer cette famille tout entière des Turcs actuels qui n'en sont qu'un rameau : voir le tableau ci-dessus).

Or le peuple turk qui a donné son nom aux Hongrois était le peuple *onogour* (d'où le grec *onugroi* des écrivains byzantins), c'est-à-dire le peuple des « dix tribus », dont les Hongrois furent probablement l'une, après leur absorption par ce peuple ; et c'est alors aussi que le nom même de la tribu, *mogyer*, passe à *megyer*. Les Onogoures sont donc par excellence le peuple turk ouralien. Poussé à son tour par les Huns, venus de Dzoungarie probablement par la vallée de l'Irtyche, il s'établit avec eux et mélangé à eux dans la Russie du Sud : au Ve siècle après J.-C., il est cité par les écrivains byzantins comme vivant dans les plaines du Kouban et de la Crimée, en symbiose avec les Alains, et plus tard par les écrivains arabes comme étant « voisin de Byzance ».

A la même époque (vers 450 après J.-C.), l'invasion d'Attila, vainqueur successivement des Alains, des Visigoths et des Ostrogoths, balaie tous ces peuples turks, les entraîne avec elle, les anéantit ou les fusionne. D'une part, après sa mort, son fils cadet Irnik fonde, toujours dans la région de la Mer Noire, un empire hunno-bulgare (les Bulgares sont, alors également, un peuple turk), qui fut détruit par les *Sabires*, alliés de Byzance, après leur victoire sur Irnik ; d'autre part, des rois huns ultérieurs, Ogurda et Megyeri, portent des noms hongrois. Tout cela explique que les auteurs de l'époque confondent, souvent à juste titre, des peuples déjà à tel point mélangés ou plutôt mélangés vis-à-vis de l'extérieur : Hongrois d'origine finnoise, Bulgares d'origine turque, et même Huns, sous une dénomination commune : tantôt onogoure, tantôt bulgare, tantôt hunnique. D'une part, en effet, on voit les Hongrois absorbés par les Turks et ceux-ci par les Huns, de l'autre ces peuples eux-mêmes sont déjà assez étroitement apparentés pour fusionner aisément. Les auteurs byzantins les assimilent donc les uns aux autres, appelant ainsi les Hongrois tantôt Huns tantôt Bulgares, chose à son tour d'autant plus plausible si le mot bulgare lui-même provient du mot turc *bulak* qui signifie précisément mélange (voir notre partie linguistique). N'oublions pas enfin qu'Attila avait sa capitale à Bude.

Mais au VI^e siècle les Turcs proprement dits apparaissent à leur tour dans la Russie du Sud où ils fondent d'abord, en 570, l'empire

khazare ¹. Raison de plus pour les écrivains byzantins de baptiser désormais du nom collectif de « Turcs » les Khazars, les Bulgares et les Hongrois.

Contrairement à ce qu'on a cru longtemps, ces peuples nomades accusaient des formes de civilisation déjà évoluées. Au gré des « mélanges » en question, le peuple dominant (donc victorieux plutôt que conquérant, puisque ne restant jamais en place, il ne conserve pas de territoire), s'assimile le peuple vaincu, donne son nom au nouveau peuple ainsi formé et y constitue une classe supérieure de guerriers. Plus exactement encore, il dissimule le ou plutôt les peuples vaincus devant l'histoire ; pendant des siècles, on ne parle plus de ceux-ci, comme s'ils avaient disparu, alors qu'ils survivent, réduits le plus souvent en esclavage, sous la couche dominante qui seule laissera un nom dans les annales. Et à cette différenciation horizontale s'ajoute une différenciation verticale : les tribus. Les Hongrois, nous l'avons vu, formaient une des tribus onogoures. C'est justement ce qui explique qu'au moment de la désintégration de l'empire khazare menacé à son tour par ses parents Petchénègues, les Hongrois, demeurés « Megyers » jusqu'au sein de la domination turque, aient pu « reprendre leur liberté », et, tout largement mâtinés qu'ils étaient déjà de Turcs (surtout Onogoures, Bulgares et Khazares), de Mongols (Huns) et d'Indo-Européens (Alains), réapparaître au jour, en quelque sorte, en commençant, seuls cette fois, sous la conduite de leur prince Arpad, la marche qui devait les mener de la Russie du Sud, par la Bessarabie, la Moldavie septentrionale et la Bukovine, dans la Hongrie d'aujourd'hui. Détaché des Onogours et des Khazares, l'élément hongrois ou magyar reprend un nom qui n'avait jamais disparu : il redevient lui-même devant l'histoire. Et c'est à nouveau sous le nom de Magyar qu'il se présente, divisé alors en sept tribus, au cœur de l'Europe danubienne, aux portes de sa patrie actuelle — qui n'est justement pas, pour nous, la « Magyarie ». Et si elle ne l'est pas, c'est précisément parce que, pour les peuples étrangers, et en particulier pour les écrivains byzantins qui seuls représentent alors la culture dans ces régions, ce nouvel envahisseur ne s'appelle pas Magyar mais Onogour, et « Hongrie » le royaume qu'il fondera définitivement dans la cuvette danubienne, alors dépeuplée en partie et habitée pour le reste par des tribus slaves.

Ainsi, dans ces époques lointaines, un nouveau nom ne signifie pas

¹ Sur les Khazars et leur différenciation ultérieure, par classes sociales, en Mahométans, Chrétiens et Juifs, voir notre ouvrage « La Ruthénie subcarpathique », Genève, Éditions du Mont-Blanc, où nous expliquons comment la désignation de Khazar a fini par s'appliquer, dans tous les pays danubiens, aux Juifs d'origine orientale (russe).

forcément l'apparition d'un nouveau peuple, pas plus que la disparition d'un nom ne signifie la disparition d'un peuple : bien plutôt, son asservissement, souvent momentané, par un autre qui, sans pouvoir l'absorber entièrement, le recouvre aux yeux du monde. Mais, telle une eau coulant encore sous la couche de glace, il n'en continue pas moins à vivre.

Ainsi s'explique la présence d'« Ouraliens » en plein cœur de la cuvette danubienne. Le long brassage des populations a fait le reste. Si les Finlandais actuels, en particulier, sont de beaux athlètes nordiques à la peau blanche et aux cheveux blonds, et que presque plus rien ne distingue des Scandinaves ou des Russes du Nord, en Hongrie la population est plus mélangée : on y rencontre tous les types européens imaginables. En cela Budapest, par exemple, ne diffère en rien des autres capitales occidentales. Quant au type mongoloïde ou turc, il ne s'est guère conservé que dans quelques contrées.

Les langues finno-ougriennes, donc le finnois et le hongrois en particulier, diffèrent totalement des langues indo-européennes. Elles sont en effet, comme le basque ou le japonais, agglutinantes et non flexionnelles, c'est-à-dire qu'au lieu de cas ou de désinences, elles emploient la forme probablement plus primitive des suffixes, simplement collés les uns aux autres (d'où la longueur insolite de certains mots). Elles sont, comme les langues sémitiques, régies par la loi de l'harmonie vocalique et elles sont d'ailleurs beaucoup plus vocaliques que l'allemand ou le slave occidental. Le Hongrois n'aime pas prononcer deux consonnes de suite au début d'un mot ; il intercale une voyelle de même « couleur » (François = Ferenc ; Grec = Görög ; Turc = Török).

La parenté des langues (et par conséquent, à l'origine, des populations) hongroise et finnoise a été découverte en quelque sorte par hasard, au début du siècle dernier, au gré des voyages de jeunes Hongrois en Laponie. En organisant des expéditions sur l'Ob inférieur, on découvrit alors la parenté plus directe avec le vogoule et l'ostiak. Après la grande querelle entre *Hunfalvy* (ouralisant, c'est-à-dire partisan de l'origine essentiellement finno-ougrienne des Hongrois) et *Vambéry* (altaïsant, c'est-à-dire partisan de l'origine touranienne ou turque), on vit sir Aurel *Stein*, Hongrois devenu Anglais, explorer le Turkestan et le Thibet. Il fut suivi de toute une pléiade de chercheurs en quête de leurs ancêtres lointains ; le dernier en date est *Ligeti*.

* * *

A l'époque qui nous occupe (III^e siècle), les Germains se sont déjà largement infiltrés dans l'empire d'Occident, auquel ils mettront fin

moins de deux siècles plus tard. Ils exercent une pression tout le long des frontières ; dans cette zone, Germains et Romains s'entrepénètrent peu à peu ; et déjà les Barbares s'introduisent jusque dans les armées romaines. Entrer dans l'empire était considéré par eux comme un honneur, tant était grande leur admiration pour ses institutions. Il est donc impossible à tous égards de comparer ce qui s'est passé en Dacie avec la nature des rapports entre Romains et Barbares en Occident. Là, le contact entre eux s'est établi beaucoup plus tôt (dès Auguste et même dès César).

A l'Est au contraire, et en particulier dans les Balkans, les Barbares se présentent d'emblée en envahisseurs et en destructeurs. Les premiers furent, on l'a vu, les *Carpes* et les *Bastarnes*, qui menacèrent la Dacie dès le règne d'Aurélien. Les *Visigoths* apparaissent un siècle plus tard, au milieu du IV^e siècle, dans les circonstances que voici :

Venus de Chine (Kan Su) par le désert de Gobi, le Turkestan chinois, la Dzungarie et le Turkestan russe actuels, les Huns s'étaient répandus entre la Mer d'Aral et la Caspienne. Plus à l'Ouest, sur les bords de la Volga et du Don, les *Scythes* avaient fait entre temps place aux *Sarmates* et ceux-ci aux *Alains* : tous trois étaient des peuples iraniens, donc indo-européens. Plus à l'Ouest encore, entre le Don et le Dniepr, habitaient les *Ostrogoths*, et enfin, entre le Dniepr et la Tisza, les *Visigoths*. (Au IV^e siècle, il n'y avait donc plus de Scythes, et les Sarmates avaient émigré au Nord et à l'Ouest (Pologne), sauf l'élément jazyge qui poussa au contraire vers le Sud, fut battu par Marc-Aurèle et lutta plus tard contre les Goths (voir plus bas).

Poussant devant eux les Alains qu'ils avaient rencontrés en premier lieu, les battant ou les assimilant, les Huns en entraînent quelques-uns avec eux jusqu'en France (bataille des Champs catalauniques) et l'on prétend même que le prénom *Alain*, si répandu encore en France et notamment en Bretagne, date de cette époque. Puis les Huns se trouvent face à face avec les Ostrogoths, dont le chef *Vithimer* est vaincu par eux. C'est alors qu'à leur tour, les Visigoths prennent peur devant ce raz de marée et demandent le passage à l'empereur romain *Valens*, siégeant à Byzance. En 369, déjà, une rencontre avait eu lieu dans une île du Danube entre Valens et le chef visigoth *Athanaric*, et lors de cette première entrevue on avait délimité nettement, sur le fleuve lui-même, la frontière entre la *Gothia* et la *Romania* (en dépit de l'historien *Jorga* qui nie la présence des Goths en Transylvanie). Mais la pression des Huns se faisant de plus en plus forte, les Visigoths demandent cette fois le passage dans l'empire : après avoir accepté, Valens refuse. Les Visigoths forcent alors le fleuve à Silistrie pour envahir la Mésie (Bulgarie actuelle) et se diriger vers Salonique. Les chefs visigoths se divisent alors. Tandis qu'Atha-

naric veut lutter contre l'empire, *Fritigern* est d'avis de se soumettre ; mais on verra tout à l'heure que c'est finalement l'inverse qui se produisit. En effet, Valens, de son côté, attendait des secours de son collègue d'Occident, *Gratien*. Celui-ci arriva trop tard, et *Fritigern* écrasa les troupes romaines à Andrinople, en 376. Tandis que *Fritigern* luttait, c'est *Athanaric*, au contraire, qui se ralliait à l'empire, tout en demeurant arien et en allant vivre à Constantinople, plus tard, sous le règne de Théodose. On sait qu'il en alla de même en ce qui concerne l'arianisme d'*Alaric* et de *Athaulf*, autres chefs visigoths, et que c'est finalement *Alaric* qui mit fin au règne de Ravenne grâce, en particulier, à la maladresse du général romain *Stilichon*, d'origine barbare, lequel, se préoccupant uniquement de l'Orient, négligeait la Gaule et l'Italie, et laissa entre autres échapper *Alaric* non moins de trois fois alors qu'il le tenait en son pouvoir (voir Ferdinand *Lot*, « Les invasions germaniques »).

Les invasions suivantes ont été décrites par *Patsch* : 1. Révolte de *Fritigern* contre *Athanaric* et ralliement de *Fritigern* lui-même à l'arianisme. 2. Les Huns, demeurés en Russie du Sud, continuent à pousser devant eux les Visigoths qui envahissent la Mésie et la Thrace. 3. A leur tour, les Sarmates (ou plus exactement leur branche jazyge) et les Goths d'*Ulfila* (chef chrétien) se réfugient au delà du *limes* (à cette époque déjà, les Barbares étaient admis dans les limites de l'empire, à leur demande) ; il semble donc bien que les derniers colons daces, s'il en restait, ont donc dû franchir le fleuve avec les Sarmates et les Goths. 4. Les Sarmates, à leur tour, entrent en lutte contre les Goths dans le Banat. 5. Enfin, et les derniers, les Carpes se réfugient derrière le *limes*.

A la cour des Huns, *Zerkon*, le fou d'*Attila*, amusait l'entourage du chef en s'exprimant, à en croire *Priscus*, dans un mélange de hun, de gothique et de latin. Mais il semble qu'il s'agisse bien ici du latin proprement dit, dont les chefs barbares avaient quelques éléments, et non du latin vulgaire de Dacie, de sorte que cet épisode ne suffit pas à prouver que le latin vulgaire ait été encore parlé au Nord du Danube à l'époque de l'invasion des Huns.

Enfin, les derniers renseignements sur le latin dans la Mésie elle-même datent de l'année 602 : le latin ne doit guère y avoir longtemps survécu au delà de cette date.

A partir de la fin de l'empire d'Occident, le mot *Romanus* ne se rapportera plus, pour plusieurs siècles du moins, qu'à l'empire d'Orient. Ce n'est qu'à partir du IX^e siècle que l'empereur du Saint-Empire portera en même temps le titre de « roi des Romains » (*imperator-rex Romanorum*), ce qui n'avait jamais été le cas sous l'ancienne Rome (voir également l'expression ultérieure de « Saint-Empire

romain de la nation germanique »). En Italie même, *Romania* deviendra un nom de pays : la Romagne. Ainsi, si cette région porte indirectement le nom de Rome, c'est par un détour en quelque sorte : parce qu'elle est une colonie byzantine en Italie (Ravenne).

Tous ces Barbares : Indo-européens, Ouraliens et Altaïques, sont des nomades. Ils restent relativement peu de temps dans la même région et ils y forment une classe supérieure de guerriers. Mais tandis que ni les Goths, ni plus tard les Huns, ne parvinrent à extirper la latinité des Balkans (*Diculescu* : « Les Roumains du moyen âge ont sauvé le monde du danger hun »), il n'en alla pas de même des Slaves qui, eux, réussirent à interrompre dans les Balkans la continuité latine, aussi bien dans le temps que dans l'espace : Slovènes en Pannonie et Serbo-Croates venus du Nord-Est (de Galicie) s'insérèrent comme un coin entre le latin d'Orient et celui d'Occident (qui, nous l'avons vu dans la partie linguistique, n'a pu conserver que quelques résidus sur la côte et dans les îles dalmates). Ainsi, le territoire latinisé d'un seul tenant se trouva rongé, à l'Est de l'Adriatique, par les Slaves continentaux tout d'abord et, plus tard, par Venise qui apporta en Dalmatie l'italien, c'est-à-dire une langue romane *autre* que l'ancien dalmate qu'on y avait parlé avant l'invasion slave (le vegliote). Le dalmate se trouva donc pris entre deux feux et nous avons vu également que le résidu vegliote a disparu à son tour à la fin du siècle dernier, la dernière personne qui parlait ce dialecte étant morte en 1898.

Le fait que la continuité latine s'est trouvée alors interceptée est incontesté. La contestation ne porte que sur le fait de savoir s'il y a eu ailleurs qu'en Dalmatie un *deuxième* résidu, autrement dit des personnes d'origine dace ou daco-romaine qui se seraient retirées dans les montagnes, qui y seraient devenues des bergers nomades menant une existence dure, les mettant ainsi à l'abri de la mollesse comme des formes supérieures de la civilisation, dorénavant totalement slavisée dans ces régions.

On trouvait encore, au XI^e et au XII^e siècles, des populations de ce genre à la fois dans les Balkans proprement dits : en Thrace, en Thessalie, en Mésie, peuplées de montagnards alertes, et beaucoup plus au Nord, en Galicie, mais on ne trouvait rien de pareil entre les deux, c'est-à-dire en Dacie. *Jorga* et *Banescu* soutiennent que dès les débuts de l'époque byzantine il y eut, en Dobroudja notamment, de petites autonomies locales de ce genre. Mais pour les adversaires de la continuité (*Tamas* ou *Mutafchiev*), il s'agit là soit de Bulgares, soit de Pétchénergues, car les noms des chefs sont tous turcs.

En particulier, la thèse de la survivance d'une race de pâtres qui se seraient retirés dans les montagnes de Transylvanie pendant six

siècles au moins, de l'an 400 à l'an 1000 environ, et qui, ainsi perchés et à l'abri, auraient vu passer et repasser les Barbares à leurs pieds, se heurte au fait que les bergers ne pâturent que pendant l'été. En hiver, ils doivent descendre dans les vallées. Là, ils se seraient forcément mélangés aux Barbares, ou alors ils auraient été massacrés. Si, par contre, c'étaient les Barbares qui, grâce à ce contact ou à ce mélange, avaient alors adopté leur langue, les textes l'attesteraient. Or, les noms de la Dacie sont alors slaves et non latins. En admettant même que les derniers Daces aient été ménagés par les Sarmates et, en particulier, par leur branche jazyge, ils ne l'auraient en tout cas pas été par les Goths ni surtout par les Huns. Tout cela parle en faveur d'une disparition au Ve siècle au plus tard, car il n'est fait nulle part mention d'une symbiose entre Daces et Goths.

Ce n'est donc que dans les Balkans que des pâtres nomades, disséminés, dissimilés, séparés socialement du reste de la population, ont pu échapper à la slavisation. Mais cela même suppose que ces nomades, déjà éparpillés, ont dû l'être davantage encore par l'avance des Slaves. On le voit par le phénomène de la symbiose albano-roumaine dont nous avons parlé dans notre première partie. Ces deux peuples nomades ont formé pendant un temps (dont la durée est inconnue) un bloc qui s'est trouvé ensuite étiré, séparé, et à nouveau éparpillé : il y a aujourd'hui cent kilomètres environ entre les Roumains du Timok (Negotin) et les premiers îlots albanais, au Sud de Leskovatz. Cet éparpillement a dû se produire entre le IX^e et le XII^e siècle (*Philippide* prétend même que ce fut dès le VII^e).

Ainsi le brassage des peuples dû aux invasions barbares est particulièrement fort lors de la formation même de la langue roumaine. Dès le bas moyen âge, les quatre groupes istro-roumain, aroumain, méglénite et daco-roumain sont déjà constitués. Ces preuves philologiques sont appuyées par des données historiques qui semblent irrécusables : la vie historique des Roumains actuels n'a pu débuter que dans les Balkans, et c'est là qu'il faut chercher les principaux événements de l'histoire paléo-roumaine.

En résumé, l'invasion slave n'a pas seulement séparé le latin d'Orient du reste de la Romania, elle l'a assimilé et l'a fait disparaître partout où s'établissait une civilisation sédentaire et, plus tard, urbaine. Or c'est l'inverse qui s'est produit en Occident où les Germains : Francs, Burgondes, Lombards, s'assimilèrent le latin et devinrent des peuples romans. Ainsi, tandis qu'à l'Est de l'empire, les Slaves slavisaient les restes de l'empire romain, à l'Ouest, au contraire, les Germains se romanisaient. C'est aussi pourquoi, par une sorte de paradoxe, on a vu Byzance adopter le grec, langue pourtant d'un peuple conquis par les Romains, puis l'Église d'Orient adopter le

slavon, c'est-à-dire la langue vulgaire des envahisseurs slaves, tandis qu'à l'Ouest la langue de l'Église demeurerait le latin.

III. LA LATINITÉ TRANSYLVAINES

Venons-en donc maintenant à la Transylvanie elle-même qui forme plus particulièrement l'objet de la contestation. Les sources historiques, on l'a vu, prouvent qu'à la fin du VI^e siècle même, le territoire de la Roumanie actuelle était habité par une population slave clairsemée. C'est ce que démontrent les noms des localités de l'ancien royaume qui, en grande majorité, sont aussi bien d'origine slave qu'en Transylvanie. Plus exactement, dans la Roumanie proprement dite, il y a trois couches onomastiques connues : romaine, slave et roumaine. Ainsi les noms latins, de lieux, de montagnes, de fleuves, etc., disparaissent pour être remplacés d'abord par des noms slaves : partout la coupure est très nette (*Weygand, Wartburg*). Par ailleurs, beaucoup de noms qui peuvent passer pour roumains sont du latin de charte : on sait que les anciens scribes latinisaient même certains noms propres. Ainsi des termes comme « Rotunda, Alba » ne sont pas des noms propres roumains, mais bien des *adjectifs* latins (... « *quae vocatur rotunda* » ou « *alba* »).

On trouve en revanche des noms de lieux roumains très au Nord, en Pannonie supérieure, en Ruthénie, en Galicie, qui sont autant de domaines des pasteurs nomades. Ces noms de lieux y sont-ils slaves ou « slavo-roumains » ? Autrement dit, la troisième phase, roumaine, est-elle à ce point imbriquée dans la seconde qu'on puisse parler, en Transylvanie, d'une sorte de symbiose slavo-roumaine ? Et enfin, les noms hongrois de ce pays, sont-ils à leur tour des calques du roumain médiéval ?

Tamas pense que les Roumains immigrés vers le Nord ont pu rester longtemps plus ou moins bilingues, précisément à cause du milieu slave balkanique dont ils provenaient. Arrivés en Transylvanie, ils auraient conservé de préférence les noms slaves plutôt que les noms hongrois ou allemands. Mais, ajoute *Tamas*, on n'a trouvé en Transylvanie aucun nom de lieu ayant passé du slave au roumain et dont ce passage soit antérieur à la conquête hongroise. D'ailleurs cette conquête elle-même n'a pas mis fin à l'immigration des Slaves en Transylvanie ; d'autre part, les Slaves qui y étaient avant l'invasion turque ont conservé leur langue jusque vers le XII^e ou le XIII^e siècle. Pour ce qui concerne la Transylvanie, on peut donc à tous égards parler d'une symbiose slavo-hongroise plutôt que d'une symbiose slavo-roumaine.

A en juger par les documents seuls (chartes militaires), le contact hungaro-roumain ne peut pas avoir été antérieur au XII^e siècle (au plus tôt, la fin du XI^e). C'est ainsi que, dans un récit de voyage daté de l'an 1007 (contemporain donc de Saint-Étienne et de peu d'années ultérieur à la conquête d'Arpad), *Saint-Bruno* ne fait aucune mention de Roumains sur le territoire hongrois. Mais les « continuateurs » répondent que les Roumains ont dû être sur place, en Transylvanie, un à deux siècles au moins avant les preuves écrites de leur présence, donc dès le X^e siècle en tout cas. (Mais même alors il se serait écoulé sept siècles de « silence » depuis l'évacuation de la Dacie au III^e siècle). Quoi qu'il en soit, leur présence sur le territoire de l'ancienne Dacie est attestée ensuite au XII^e siècle par des noms de personnes, au XIII^e par des noms de lieux, au XIV^e par des mots roumains dans les dialectes hongrois de Transylvanie. Et d'autre part, dès le XI^e siècle, c'est-à-dire à une époque où elles ne citent pas encore les Roumains, les chartes latines de Transylvanie emploient déjà des *mots* roumains comme *sorul* (colline) ou *piscar* (pêche).

Quant au premier nom propre roumain que l'on trouve dans les documents, c'est celui d'un serf nommé *Fichur* (dans une charte de l'an 1202). Le nom semble venir du roumain *fecior* (latin *fetiolus*, jeune homme). Mais il peut venir aussi du hongrois *fehér*, qui veut dire blanc.

Les emprunts à la langue hongroise se sont-ils fait directement (*Tamas*) ou par l'intermédiaire des Slaves (*Puscariu*) ? Les mots d'origine roumaine ne se rencontrent que dans les parlers hongrois transylvains d'au delà de la Tisza (la Crisana actuelle) et dans le dialecte Csango de Moldavie. Là ils n'apparaissent qu'après le XV^e siècle. Mais il est possible aussi qu'il se soit produit parfois une influence inverse (ainsi le roumain *cuica* viendrait du hongrois *csucs*, montagne).

* * *

Les historiens hongrois prétendent que ce n'est qu'au X^e et au XI^e siècles que l'élément ethnique roumain, en compagnie généralement des Cumans et des Bisséniens (Pétchénergues) passa de la rive droite du Danube dans la Valachie actuelle. *Hurmuzaki*, historien roumain, écrit de son côté : (Fragmente zur Geschichte der Rumänen, p. 185-186) « Lorsque l'empire bulgare se créa en Mésie et s'y fortifia peu à peu, il étendit au IX^e siècle ses frontières à la Bulgarie d'aujourd'hui et la peupla même plus tard de nombreux Roumains qui, de l'Hémos et de la Macédoine, émigraient volontiers dans les belles plaines du pays danubien. Ils y étaient contraints par les persécutions

du gouvernement byzantin. Au X^e siècle, les Bisséniens (Pétché-nègues) se fixèrent sur la terre roumaine. Après eux vinrent les Cumans (de 1060 à 1220). Sous la domination bissénienne également, les Roumains ne cessèrent de passer de la Bulgarie et de la Thrace dans la Roumanie d'aujourd'hui .»

Dans le territoire de la Roumanie d'avant 1914, les Roumains ne formèrent un État sous leurs propres hospodars qu'à la fin du XII^e siècle et au commencement du XIII^e et, ainsi qu'il ressort des données historiques, sous la conduite et avec l'appui d'une élite cumane et bulgare. Dans les chartes, c'est-à-dire avec une pleine certitude historique, mention n'est faite de la présence des Roumains sur territoire hongrois que lorsque, en Valachie, les Roumains avaient déjà commencé à se grouper, sous certains chefs et hospodars, en petits États et à s'organiser comme nation.

L'essentiel est donc, aux yeux des Hongrois, que cette présence n'est signalée qu'*après* la formation d'un État par les Roumains de Valachie. Ainsi ces derniers accusent une évolution politique plus avancée que les autres Roumains. Les adversaires de la continuité en concluent qu'il faut bien, pour cela, que les Roumains aient occupé d'abord la Valachie et que, par conséquent, ils soient venus en Transylvanie de Valachie, donc par infiltration venue du Sud et non l'inverse.

En 1224, un diplôme d'André II atteste, le premier, la présence de Roumains en Transylvanie (dans le Fogaras), et dès la première moitié du XIII^e siècle, on trouve déjà des Roumains en Cumanie (la Crisana actuelle). En 1234, en effet, le pape Grégoire IX se plaint au roi Béla de l'activité des « évêques orthodoxes » et il lui demande protection contre eux.

Mais en Transylvanie même, et jusqu'à l'invasion des Mongols (1241), il n'y avait guère de Roumains que dans le Fogaras même, soit le long de la frontière hongroise méridionale, entre le fleuve Bodza et le défilé de la Tour Rouge, et là encore ils étaient mêlés aux Bisséniens (Pétché-nègues) et aux Cumans qui, à en croire les historiens hongrois, accompagnaient déjà les Roumains lorsque ceux-ci, en provenance des Balkans, avaient franchi le Danube (voir ci-dessus). Un peu plus tard, on trouve quelques éléments roumains à l'autre extrémité du pays, dans le Maramaros et même dans le Bereg : ce sont des Moldaves, que les chartes, toutefois, appellent « Valachi » comme les autres.

Inversement, il y avait déjà à cette époque des Hongrois, d'une part en Moldavie et en Bukovine (les Csango : voir ce que nous disons plus loin des Sicules) et, d'autre part, à l'autre extrémité de la Roumanie actuelle, c'est-à-dire en Olténie ou Petite Valachie, dans le

district de Mehedinti qui faisait alors partie du Banat de Severin (Szöreny), région qu'on appelait encore Ugro-Valachie et qui appartenait à la Hongrie jusqu'au XVI^e siècle.

L'invasion des Mongols en 1241, sous la direction de leur chef Batou Khan, aurait-elle eu pour conséquence la destruction des chartes qui intéressent cette époque, et serait-elle responsable du fameux « trou » de sept siècles dont nous avons parlé à maintes reprises ? Cela semble bien peu probable, car :

1. *Székely* démontre qu'il y a cinq mentions de Roumains avant 1241 ;

2. si tel était le cas, comment cela se ferait-il que seules les chartes saxonnes n'aient pas été détruites (car elles ne le furent pas) ;

3. après 1241, les mentions de Roumains se font de plus en plus nombreuses : il semble bien qu'il faille voir là, précisément, la preuve de l'infiltration graduelle de ceux-ci ;

4. les cinq mentions antérieures à l'invasion mongole se rapportent toutes à l'extrême sud de la Transylvanie (Fogaras), ce qui prouve une fois de plus une infiltration en provenance des Balkans : on ne trouve rien de pareil dans le Nord de la Transylvanie ;

5. après 1241 également, les chartes relatives à des Roumains sédentaires n'existent justement que dans des villages portant des noms hongrois : preuve, d'après les adversaires de la continuité, qu'il s'agit là de l'arrivée de populations nomades, devenues sédentaires uniquement après coup et au contact d'un autre peuple déjà établi.

A la fin du XIII^e siècle, le Sud de la Transylvanie porte déjà le nom de *Terra Blacorum*. En 1293, une charte d'André III ordonne de ramener dans son domaine royal de Szekes « universos olacos in possessionem nobilium ». Pour pouvoir ramener « tous les Valaques », il fallait donc que ceux-ci ne fussent pas encore bien nombreux : quelques milliers à peine.

Il reste à se demander quelle a été la raison de cette émigration des Roumains en Transylvanie. Les auteurs hongrois y veulent voir l'effet de quatre invasions menaçant la terre de Valachie : au XIII^e siècle, l'invasion simultanée des Tartares au Nord-Est et des Serbes au Sud-Ouest ; au XIV^e siècle, celle des Turcs et, enfin — nous aurons l'occasion d'y revenir longuement plus loin — la domination phanariote au XVII^e et au XVIII^e siècles.

On sait que les Roumains annexent à l'histoire roumaine Hunyadi Janos, du fait de son lieu d'origine (le comitat de Hunyad ou Hunedoara). Or, celui-ci dénonce en cour de Rome les nobles coupables d'avoir protégé les papes orthodoxes en les ordonnant prêtres (Jean de Caffa).

La formation de la classe des Boyards comme dans les autres pays

slaves, les noms mêmes des chefs : voïvodes (comme en Pologne) et knezes (comme en Serbie), l'alphabet cyrillique usité par les Roumains jusque vers 1850, attestent l'influence considérable, sur la civilisation roumaine, de la civilisation slave et en particulier bulgare (voir notre dernier chapitre). Mais en Transylvanie la littérature religieuse de langue roumaine naît sous l'influence hongroise. D'une part, il s'agissait d'une tentative de ramener les Roumains orthodoxes à l'Église catholique, ou alors au protestantisme ; de l'autre, il faut rappeler l'identification du protestantisme, à ses débuts, avec les premiers monuments de la langue nationale (l'allemand moderne est la création de Luther, le français moderne celle de Calvin, le tchèque moderne celle de Jean Huss, et il en va de même du roumain écrit de Transylvanie : partout le premier texte en langue vulgaire n'est autre que la Bible).

Dès le XVI^e siècle, *Verancics* affirme que les Roumains sont aussi nombreux en Transylvanie que chacune des trois autres nations (Hongrois, Sicules, Saxons). Ils devaient donc être 70 000 environ (puisque, d'après *Schuller*, les Saxons étaient au nombre de 68 160) et au maximum 100 000 (*Szekfü*).

On sait, en effet, que l'*Universitas trium nationum* de Transylvanie ne reconnaissait précisément comme nations que les Hongrois, les Sicules et les Saxons, et non les Roumains, même lorsque ceux-ci furent devenus les plus nombreux à eux seuls : il y avait là, plutôt qu'une raison nationalitaire, une raison à la fois historique et sociale, les Roumains continuant à être considérés comme des pâtres immigrants et plus tard réfugiés, comme des hôtes tolérés, mais en aucun cas comme la population autochtone du territoire. A ce triple caractère de l'immigration, du nomadisme et de l'état social inférieur des Roumains, s'ajoutait leur religion orthodoxe, qui n'était donc pas une des trois religions officiellement reconnues sur le territoire transylvain : catholique (correspondant sensiblement à l'élément sicule), luthérienne (correspondant à l'élément saxon) et calviniste (correspondant à l'élément hongrois du Nord-Ouest). N'oublions pas que jusqu'à la Révolution française et au delà, on distingue beaucoup plus, selon les traditions mêmes de l'ancien régime, les confessions que les nationalités. Il n'existe pas de droit des nationalités et de principe minoritaire autre que celui des religions considérées en tant que telles : c'est ainsi que les Valaques de Transylvanie ne sont pas tant, aux yeux des autorités, des Valaques que des orthodoxes (« Valachos et similes schismaticos »). Enfin, jusque dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les écoles, en Hongrie, ont été également du ressort et de la propriété des confessions.

Par ailleurs (voir chapitre V), lors de l'Union des Églises de la fin

du XVI^e siècle, une partie des Roumains, dans le Nord de la Transylvanie notamment, se rallièrent à Rome sous le sceptre de l'Église dite Uniate (catholique de rite grec) ¹.

A la fin du XVII^e siècle, les Jésuites effectuèrent un recensement des Roumains en Transylvanie : ils trouvèrent 200 000 âmes. Vers 1730, il y en avait un demi-million, sous Joseph II, 800 000, à la fin de l'ère phanariote un million, en 1839, 1 169 000, en 1851 environ 1 300 000 et, enfin, à la veille de la guerre de 1914 (recensement hongrois de 1910) près de 2 900 000, y compris le Banat, la « Crisana » actuelle et le Maramaros.

Signalons pour mémoire qu'en 1848, au moment de la révolution hongroise libérale contre la domination autrichienne, Kossuth avait prévu pour les Roumains de Transylvanie un plan d'autonomie et que, plus tard, réduit à l'exil, il élaborait tout un mémoire en vue de transformer la Hongrie en une sorte d'État fédéral selon les lignes des nationalités ².

IV. LES HISTORIENS DE LA CONTINUITÉ

a) Les historiens byzantins.

Dans les traditions orales roumaines, on ne trouve trace ni de la Dacie romaine ni même, d'ailleurs, de la latinité balkanique. La littérature roumaine ne connaît pas de chanson de geste. Cela est dû précisément au fait que les Roumains, tout en ayant eu des annales belliqueuses comme les autres peuples nomades, n'ont pas conquis de territoire : quand ils se sont déplacés, ce ne fut pas par la force des armes, et on peut dire que pendant des siècles ils ne sont pas restés en place. Ainsi font défaut, chez eux, deux des éléments essentiels des épopées anciennes : conquête d'un territoire et conquête liée à une date.

Cependant, le fameux « silence historique » — celui des documents — dont nous avons parlé déjà à plusieurs reprises se réduit à trois siècles environ (du III^e au VI^e) pour ce qui concerne les Balkans proprement dits, alors qu'en Dacie il est, selon les théories, de sept à dix siècles. En effet, dans les Balkans, les sources mentionnent des évêques latins dès le VI^e et le VII^e siècle. Un peuple latin a donc subsisté dans la partie septentrionale de la péninsule et il y a vécu, pendant cinq siècles en tout cas (du V^e au X^e), en commun avec les

¹ Sur l'uniatisme, voir notre ouvrage *La Ruthénie subcarpathique*, édition du Mont-Blanc, Genève, 1944.

² Voir notre opuscule *Mazzini et Kossuth*, tirage à part de la « Revue des Études hongroises et finno-ougriennes ».

Albanais, qui étaient également des bergers et des nomades. Mais, si les historiens byzantins ne mentionnent pas leur présence auparavant, c'est justement parce que les Valaques n'ont pas fait partie des peuples conquérants lors des grandes migrations, et que ceux parmi eux qui devinrent sédentaires se sont tous slavisés, les Valaques urbains eux-mêmes suivant en partie le mouvement.

L'Eginhard des Roumains et en général des peuples proto-balkaniques est l'empereur de Byzance et historien *Constantin Pophyrogénète*, dont la chronique, écrite naturellement en grec, relate les événements des Balkans et de la région danubienne au IX^e et au X^e siècle (ayant vécu entre 950 et 1000, Constantin Pophyrogénète a donc été contemporain de l'invasion des Hongrois dans le bassin danubien). C'est un écrivain plus précis, au sujet notamment des Roumains, que le Notaire anonyme dont nous aurons à reparler plus loin. C'est chez lui qu'on trouve notamment la mention d'après laquelle les habitants des villes dalmates s'appelaient eux-mêmes, à cette époque, *Romani*. Il a fallu une invasion slave ultérieure pour que ces Slaves, puis les Dalmates eux-mêmes prennent le nom de Maurovlahi (Morlaques).

On sait que les Bulgares, qui avaient fondé leur propre État dès leur arrivée dans les Balkans, en 679, sous leur Khan *Asparukhe*, entrèrent en lutte à plusieurs reprises, par la suite, avec l'empire byzantin. Après la mort de l'empereur *Tzimiches*, *Basile II* (980-1025) fut vaincu par eux à plusieurs reprises, et en 997 *Samuel* fut couronné tsar des Bulgares. C'est en 1014 que se place, selon la chronique, le fameux épisode selon lequel, après la bataille de Belasitsa, Basile II fit crever les yeux à 15 000 Bulgares prisonniers, laissant un œil à un Bulgare sur cent pour servir de guide aux autres. Quatre ans plus tard, le premier royaume bulgare disparaissait, annexé à Byzance (il devait renaître en 1185 à la suite d'une nouvelle insurrection, et durer jusqu'à la conquête turque de 1393). Or, l'historien de la première guerre d'indépendance bulgare, *Kedrenos* (Cédrène) relate qu'en 976, l'un des chefs de la révolte bulgare, *David*, frère du futur tsar Samuel, fut assassiné par des Valaques errants au lieu dit Les Beaux Chênes, sur le chemin allant de Kastoria au lac Prespa.

Nous avons vu plus haut que le récit de voyage de *Saint Bruno* (1007) ne fait encore aucune mention des Roumains dans la Hongrie de Saint-Étienne. En 1054, *Saint Lietbert*, évêque de Cambrai, partit à son tour pour la Terre Sainte. Dans son récit de voyage on trouve le passage suivant sur les Valaques : « Ces sauvages vivent comme des bêtes. Ils n'ont ni loi, ni villes. Ils demeurent en plein air et couchent là où la nuit les surprend. Ils guettent les voyageurs égarés et vivent de brigandages. Ils n'ont ni religion, ni divinités, ils sont sans pitié et cruels. »

En 1070, *Dlugosz*, écrivain polonais, mentionne des Roumains dans la Moldavie actuelle, mais à une époque où rien ne semble indiquer leur présence en Transylvanie. En 1071, donc un an plus tard, et deux ans avant la seconde insurrection bulgare, l'écrivain grec *Kekaumenos* se fait des Roumains une image tout aussi sombre que ses prédécesseurs. Il a tout un passage sur leur « mauvaise foi » et évoque leur infidélité envers les empereurs romains. Il fait des Roumains de Macédoine les descendants des Daces et assure qu'ils sont parjures comme ces derniers : « Je vous écris pour vous et vos descendants — dit-il, que la nation des Roumains est corrompue et sans foi. Elle n'est fidèle ni à Dieu, ni à l'empereur, ni à ses proches. Elle est menteuse et horriblement voleuse. Elle prête serment sur tout et elle le viole. Elle ne tient jamais parole. Les Valaques sont lâches, poltrons et effrontés. C'est pourquoi mon conseil est : ne les croyez en rien ! »

Mais tout d'abord, en parlant des empereurs « romains », *Kekaumenos* peut faire allusion aux empereurs byzantins eux-mêmes, qui régnaient sur l'empire romain d'Orient. En second lieu, selon un usage courant chez les historiens d'alors (procédé dit de la contamination), il reporte sur les Daces, qui avaient levé l'étendard de la révolte contre Rome près de mille ans auparavant, les événements qui se passent sous ses yeux, à savoir la révolte ou plutôt l'indiscipline des Valaques envers Byzance. Le rapprochement, ici, est anachronique mais s'inspire de traits de caractères analogues chez les Daces et les Roumains. On retrouve ces anachronismes chez tous les chroniqueurs du moyen âge : et la confusion opérée par *Kekaumenos* entre les Roumains et les Daces ne prouve rien, ici non plus, quant à la continuité. Enfin, *Kekaumenos* ajoute : « A une question relative au séjour de leurs femmes et de leurs enfants, les Roumains (*Romani*) répondirent : dans les montagnes de Bulgarie (*Mésie*), car leurs troupeaux et leurs familles ont l'habitude de séjourner d'avril à septembre dans les hautes montagnes. » Or là encore, le terme « *Romani* » s'applique indifféremment à tout peuple parlant un latin continué et, aujourd'hui encore (voir notre partie linguistique), les Koutzo-Valaques d'Épire se dénomment ainsi (*Armân*).

Après *Kekaumenos*, on trouve encore les Roumains mentionnés par d'autres écrivains byzantins, notamment *Anne Comnène* et *Pachymérès*.

La *chronique nestorienne* de Kiev (vers l'an 1100) dit que les Hongrois ont passé en l'an 890 par les montagnes en se frayant un chemin par la force « à travers les Slaves et les Valaques ». Mais tout le contexte montre qu'alors déjà le terme de Valaques désigne tous les bergers nomades, même lorsqu'ils ne sont pas latins : Ruthènes,

Slovaques (même occidentaux), Gorales de Galicie, etc. (voir notre partie linguistique).

Nous arrivons ainsi à *Villehardouin*, dont la chronique (Conquête de Constantinople) raconte, on le sait, la quatrième croisade (1202-1204), la prise de Zara par les Vénitiens, le voyage des Croisés débarqués à Durazzo et à Valona, et de là, par l'ancienne Via Egnatia, jusqu'à Ochrida et Salonique, enfin le siège de Constantinople. L'empire latin de Constantinople dura 57 ans (1204-1261), plusieurs Croisés reçurent des fiefs en Orient, et Villehardouin lui-même y resta avec le titre de grand maréchal de « Roumanie ».

Nous avons rappelé dans la partie linguistique que Villehardouin cite « Joannis, roi des Blas et des Bougres », c'est-à-dire des Valaques et des Bulgares qui, de fait, vivaient à cette époque mélangés dans la région montagneuse, au sein du second Empire bulgare (1185-1396), qui s'étendait sur toute la partie moyenne des Balkans, d'une mer à l'autre, et dans lequel l'élément latin, c'est-à-dire nomade, vivait dispersé et de plus en plus assimilé au sein de l'élément sédentaire, c'est-à-dire slave qui, lui, était le créateur de l'État.

A cette époque déjà, une tradition (voir le titre même décerné à Villehardouin), fait remonter l'origine des Roumains aux colons italiens, mais c'est une tradition byzantine qui ne peut se référer qu'aux Roumains balkaniques lesquels, d'après les adversaires de la continuité, sont alors les seuls Roumains.

D'autres chroniqueurs du moyen âge font venir au contraire les Roumains d'Asie (Tartarie) comme les Bulgares, les Huns et les Hongrois. Au premier rang d'entre eux figure *Roger Bacon*, qui est, si l'on veut, l'ancêtre de la thèse « anti-continuatrice », car il affirme que la Dacie a été complètement évacuée par Rome. Mais il est sans doute victime lui aussi de la confusion habituelle des chroniqueurs du moyen âge, qu'on trouve déjà chez Villehardouin ; se souvenant, lui, des attaques des populations balkaniques nomades, à la flèche empoisonnée, contre les Croisés de Barberousse lors de la troisième croisade, il fait donc de celles-ci des Asiates. Même imprécision, d'ailleurs, chez tous les historiens du moyen âge, en ce qui concerne les régions lointaines d'où ces divers peuples sont censés être venus : de même qu'ils nous parlent d'une *Bulgaria major* (le grand empire bulgare de la Russie du Sud) et d'une hypothétique *Hungaria major* dans la même région (Bachkirie), de même, par assimilation, ils veulent aussi trouver à toute force un territoire lointain d'où les Roumains tireraient leur origine et où ils auraient formé un grand empire : la *Blacia major*.

b) Les deux Anonymes.

Il faut donc arriver, pour voir exposer de façon plus précise la théorie de la continuité, à celui qui s'intitule modestement « Anonymus », c'est-à-dire au *Notaire Anonyme* du roi Béla, auteur d'une *Gesta Hungarorum* qui célèbre la conquête par les Hongrois de leur patrie actuelle.

Qui était cet anonyme ? La désignation même qu'il porte dans l'histoire prouve qu'on n'est pas au clair, aujourd'hui encore, sur sa personnalité. Était-il le chancelier du roi Béla II ou (selon *Homan*) du roi Béla III ? Comme il déclare simplement qu'il écrit « après la mort de son roi », sa chronique doit dater, selon le cas, de 1141 ou de 1196. Autrement dit, c'est un homme du XII^e siècle, donc à peu près contemporain de Villehardouin.

Son manuscrit, qui n'a été découvert qu'en 1746, affirme :

1. que les Roumains de Transylvanie (« Vlachi ») sont les descendants des Romains ;
2. qu'ils étaient sur place au moment de la conquête hongroise (fin du IX^e siècle) ;
3. qu'ils ont été vaincus par les envahisseurs et leur ont prêté serment de fidélité.

Ces affirmations, si elles pouvaient être vérifiées, permettraient d'établir sinon une continuité ininterrompue en Transylvanie depuis l'époque romaine (car même des « descendants des Romains » peuvent être venus d'ailleurs), du moins une priorité de l'établissement des Roumains en Transylvanie par rapport aux Hongrois. Retenons-en, en tout cas, cette première mention des Roumains quelques années *avant* les chartes latines dont la plus ancienne, on l'a vu plus haut, date de 1202 et qui, on l'a vu également, ne citent les Valaques qu'à partir de 1224 (diplôme d'André II).

Si donc il faut ajouter foi, tout au moins, à ce que l'Anonyme dit de l'époque même où il a vécu, il y aurait eu déjà au XII^e siècle des Roumains en Transylvanie. Mais c'est une tout autre question de savoir si, lorsque les Hongrois y arrivèrent deux siècles et demi auparavant, ils trouvèrent les Roumains déjà sur place, ainsi que l'Anonyme le prétend.

D'autre part, à supposer même que son affirmation fût vraie selon laquelle un certain Valaque (« quidam Blacus ») nommé Gelu aurait prêté serment au chef des envahisseurs hongrois, et que son peuple aurait pu conserver sa terre jusqu'à Saint-Étienne, cela contredirait en tout cas l'affirmation de *Draganu* selon laquelle les Hongrois, venant de l'Ouest, c'est-à-dire de la plaine où ils s'étaient

déjà installés, n'auraient pénétré en Transylvanie même qu'au XI^e siècle (l'arrivée des Hongrois dans la plaine danubienne, en effet, est de l'an 896, le règne de Saint-Étienne va de 1001 à 1038).

Ouvrons ici une parenthèse pour expliquer l'usage par l'Anonyme du terme *blacus* et non du terme *romanus*. A supposer même qu'au moment de l'invasion hongroise, il y ait eu encore en Pannonie des restes d'un peuple latin, ces Romains pannoniens ne pouvaient évidemment pas être des Roumains mais bien les derniers résidus (peut-être sous forme d'enclaves territoriales), des Latins occidentaux, et d'autre part la Pannonie ne correspond qu'à la Hongrie occidentale (Transdanubie), elle est donc bien éloignée de la Transylvanie. Les Hongrois nommaient ces Latins *Olasz* (Italiens) et non *Olah* (Valaques, Roumains).

Pleidell admet qu'à l'époque du Notaire Anonyme, il pouvait y avoir encore des Latins en Transdanubie. *Tamas* le conteste, mais il concède qu'ils peuvent figurer encore dans une chronique bien ultérieure aux événements et que c'est donc d'eux que le Notaire Anonyme a parlé.

L'Anonyme a-t-il donc confondu *Blachi* et *Romani*? (Il dit quelque part : « *blachi ac pastores Romanorum* ».) Pour *Tamas*, il s'agit là de deux souches différentes : d'une part, les Latins de Transdanubie qui appartiennent au groupe occidental (les futurs Rhéto-romains), d'autre part, les « *Blachi* », c'est-à-dire les Valaques, c'est-à-dire encore les Roumains des Balkans. Outre le fait que « Valaque » se dit encore des bergers nomades en général (voir notre partie linguistique) le mot *Vlah* était alors d'une acception si large qu'on pouvait parfaitement utiliser le même substantif pour désigner les deux éléments. Au moyen âge, en effet, on est plus sensible aux ressemblances qu'aux différences : le principe de contradiction n'est pas encore né. Si donc l'Anonyme avait connu ces peuples directement au lieu de n'en parler que par ouï-dire, il les aurait entendus se désigner eux-mêmes du nom de *Rumuni* et non de *Vlachi*; et alors il aurait immédiatement fait le rapprochement avec les « *Romani* » de Pannonie. Il les aurait donc confondus et n'aurait pas appelé *Blachi* ceux de l'Est et *Pastores Romanorum* ceux de l'Ouest. En d'autres termes, il aurait employé le terme *Romani* également pour les Valaques de Transylvanie. C'est précisément dans la distinction faite par l'Anonyme (*ac*) que *Tamas* voit la preuve du manque de tradition historique romaine en Dacie et aussi du fait que l'Anonyme parle de choses qu'il ne connaît pas.

D'autre part et surtout, l'Anonyme, comme les auteurs des chansons de geste, écrit plusieurs siècles après les événements : et comme eux il est anachronique. La plupart des auteurs du moyen âge, on

le sait, ont tendance à projeter le présent dans le passé et à y transposer les conditions de leur temps. Et comme les premiers documents mentionnant la présence de Valaques en Transylvanie datent précisément de son époque, l'Anonyme reporte cet état de fait sur un lointain passé et voit des Valaques déjà sur place à l'époque de l'invasion hongroise, dont il décrit l'épopée. Cette « erreur », d'après les partisans de l'antithèse, n'est d'ailleurs pas la seule. Ainsi l'Anonyme ignore complètement Svatopluk et confond les Slovaques avec les Tchèques. Il mentionne par exemple les Cumans à l'époque de l'invasion hongroise, alors qu'ils ne sont apparus dans le pays qu'au cours de la seconde moitié du XI^e siècle. Un récit pareillement poétisé ne constitue pas une preuve, pas davantage d'ailleurs que la chronique de Nestor.

Cependant, par rapport à l'école historique hongroise de la fin du XIX^e siècle qui, inspirée uniquement de sentiments nationalistes, traitait tout bonnement le Notaire Anonyme de menteur, l'école critique hongroise actuelle le réhabilite partiellement (*Dezső Pais, Melich, Homan*). L'école roumaine profite de cette tendance : si, dit-elle, l'Anonyme ne s'est pas trompé autant qu'on l'a cru en ce qui concerne les Hongrois, pourquoi se serait-il trompé sur les Roumains seuls ?

Mais ici encore, il sied de soigneusement distinguer trois choses :

1^o la continuité par rapport à l'empire romain : l'Anonyme se borne à l'affirmer, sans preuves ;

2^o la présence de Valaques en Transylvanie dès avant l'arrivée des Hongrois dans le pays : affirmation également incontrôlable, qui peut n'être, on vient de le voir, qu'un de ces anachronismes propres aux chroniqueurs du moyen âge, et qui semble en outre contredite par les faits ;

3^o la présence de Valaques à l'époque même de l'Anonyme, qui, elle, paraît beaucoup plus certaine.

Le document suivant est la chronique dite *Hunnique* (XIII^e siècle). Mais elle ne nous reste que mélangée à la chronique hongroise qui, elle, est encore postérieure. Cette chronique est fondée sur l'identité supposée des Huns et des Hongrois et elle n'en distingue que les Sicules qui, eux, seraient un peuple différent, tout entier descendant d'Attila. On sait que cette question des Sicules, qui habitent dans l'angle des Carpathes tout à fait séparés du reste du peuple hongrois, est encore très controversée. Tandis que plusieurs écrivains roumains veulent voir en eux d'anciens Valaques qui furent magyarisés par les dominateurs du pays, les historiens hongrois hésitent entre quatre hypothèses au moins : 1^o les Sicules seraient un résidu du passage même des Hongrois lors de leur invasion, et

ils auraient été laissés le long de la frontière ; 2^o au contraire, ils auraient été envoyés plus tard dans la région montagneuse par les Hongrois déjà établis dans la plaine, et envoyés comme garde-frontières ; le peuple sicule d'aujourd'hui serait le descendant de ceux-ci ; 3^o il s'agit même d'un peuple différent des Hongrois, mais finno-ougrien comme lui ; 4^o enfin — c'est aussi l'affirmation de la chronique hunnique — on aurait affaire à des descendants directs des Huns.

(La Chronique hunnique relate notamment qu'à la bataille de la Leitha en 1116, « les Petchénègues et les Sicules fuirent devant les Tchèques ». Mais Tamas remarque encore à ce propos qu'il s'agissait là de la tactique de combat bien connue des peuples nomades qui, afin d'éviter le front immobile, ce que nous appellerions aujourd'hui la guerre de position, faisaient semblant de fuir, afin de pouvoir se retourner ensuite contre une armée poursuivante, donc déjà en mouvement : étant des peuples nomades, les Petchénègues et les Sicules se battent selon la tactique des cavaliers nomades, alors qu'à cette époque les Hongrois proprement dits étaient déjà un peuple sédentaire.)

Le *Second Anonyme* dont parle l'histoire est un Dominicain français qui entreprit en 1308, pour le compte de Charles de Valois, un voyage en Europe centrale et orientale. On trouve également dans son récit la mention de Valaques, descendants des anciens Macédoniens notamment, et qui auraient été expulsés de Pannonie par les Hongrois : « Notandum est hic quod inter machedoniam, achayam et thesalonicam est quidam populus valde magnus et spaciosus qui vocantur *Blazi*, qui et olim fuerunt *Romanorum pastores* ac in Ungaria, ubi erant *pascua Romanorum* propter nimiam terre viriditatem et fertilitatem olim morabantur. Sed tamen ab ungaris inde expulsi, ad partes illas fugierunt ; habundat enim caseis optimis, lacte et carnibus super omnes nationes... »

L'explication de Tamas est la suivante : 1^o ce Dominicain, au moment où il entreprend son voyage, connaissait déjà la tradition romaine en Pannonie ; 2^o il voyage, lui, chez les Aroumains du Pinde ; 3^o il combine les deux informations et voit dans les Aroumains les descendants des Romains de Pannonie. Mais même cette tradition des Romains de Pannonie, il l'a puisée dans les récits hongrois : à savoir dans la seconde *Gesta ungarorum*, écrite sous le règne de saint Ladislas. C'est là qu'il a lu le nom de *blachi*. Et voilà qu'au cours de son voyage il tombe, dans le Pinde, sur un peuple que les Slaves et les Grecs appellent précisément du même nom ! Il les identifie alors, ignorant que les Aroumains se désignent eux-mêmes du nom de *Arman* : et s'il l'avait su, il aurait peut-être songé à l'origine *Romanus*.

Ainsi donc, toujours selon Tamas, les deux Anonymes ont opéré la même confusion : le premier entre la Pannonie et la Dacie (le terme confusion n'est d'ailleurs pas exact ici, puisque tout en les citant dans la même phrase, le premier Anonyme les distingue précisément), le second entre la Pannonie et le Pinde. Mais aucun des deux, et pour cause, n'a rapproché et n'a pu rapprocher la Dacie du Pinde, pour la bonne raison qu'il n'y avait pas de tradition romaine en Dacie.

Mais il y a plus ; le second Anonyme a voyagé également en Transylvanie : or, il n'y cite pas les Roumains qui, pourtant, à cette époque (XIV^e siècle) y vivaient déjà et commençaient même à devenir sédentaires. *Puscariu* pense qu'il faut voir là la pudeur du clerc catholique qui répugne à citer des hérétiques, et que cela expliquerait aussi, au cours du moyen âge catholique, la rareté frappante des sources relatives aux Roumains de Transylvanie. Or, le Dominicain cite bien les Aroumains et les Serbes (« et alios schismaticos ») et il écrit d'autre part que « le roi serbe Uroch hait et persécute les catholiques ». Il n'en faut pas plus pour détruire l'hypothèse de *Puscariu*. Seulement, à en croire Tamas, au XIV^e siècle le roumanisme transylvain n'était pas encore aussi développé que dans les masses aroumaines du Pinde.

Tout ceci nous conduit à l'hypothèse la plus plausible, à savoir qu'à l'époque des deux Anonymes, c'est-à-dire aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, il y avait des Roumains en Transylvanie, et qu'ils y étaient depuis assez longtemps pour que les chroniques imaginassent précisément qu'ils y étaient déjà lors de la conquête hongroise. Selon l'hypothèse de *Pauler*, ils y étaient au plus tôt au X^e siècle, et ils se sont infiltrés tout d'abord dans le Fogaras. Le Hongrois *Melich* les voit même, à cette époque, dispersés déjà dans toute la Transylvanie. Mais, dans ce cas, ils seraient contemporains, ou à peu près, de la conquête hongroise elle-même !

Inutile d'ajouter que *Tamas* réfute cette hypothèse, en niant en tout cas la présence en Transylvanie de Roumains sédentaires dès ce temps-là. Tout au plus s'était-il produit, selon lui, des infiltrations sporadiques d'éléments nomades (voir notre 1^{re} partie chap. VII), d'autant plus que les sédentaires étaient retenus alors en Valachie et en Moldavie par leurs maîtres petchénergues, cumans et mongols. Pour *Homan*, enfin, les premiers établissements roumains en Transylvanie ne datent pas de plus d'une génération avant le premier Anonyme, c'est-à-dire au plus tôt au début du XII^e siècle (car on a vu que selon *Homan*, l'Anonyme fut le notaire de Béla III et non de Béla II).

Que nous disent les documents du moyen âge sur ces Valaques ?

Les données qu'ils fournissent sur la façon dont ces Roumains se conformaient à l'« ordre » social, juridique et économique de l'État hongrois ne sont guère favorables. Après son second voyage en Transylvanie, *Louis le Grand*, roi de Hongrie, y réglemente par décret la procédure criminelle. Le décret autorise la noblesse de Transylvanie à détruire les « malfaiteurs » en Transylvanie, surtout les malfaiteurs valaques qui sont nombreux. Le roi *Mathias* écrit au voïvode de Transylvanie de prendre avec lui des Sicules armés pour châtier énergiquement les « mauvais Valaques », qui dans leur témérité, attaquent à main armée non seulement les habitants, mais aussi la noblesse. Quoique « indignes de liberté », les Valaques se l'arrogeait par des méfaits et des actes de violence, au mépris des lois du pays. Mais il faut dire que pendant cette période, les relations entre les anciens habitants agriculteurs et urbains de Transylvanie (Magyars et Saxons), et les bergers valaques immigrés, à moitié nomades, étaient celles mêmes qui existaient, dans le monde entier, entre agriculteurs et pasteurs d'un même territoire. Les lois et les documents du moyen âge nous apportent une grande quantité de témoignages selon lesquels les Valaques, dès leur première apparition, étaient considérés non seulement en Hongrie, mais aussi partout ailleurs, comme des éléments de désordre, ne respectant ni la propriété privée, ni l'ordre social, ni les institutions juridiques de l'État. Or ce trait caractéristique des anciens Valaques peut s'appliquer à tous les peuples nomades. Ce sont les institutions qui transforment les peuples.

Cependant, divers historiens roumains ont voulu représenter les actes de violence, de pillage et de brigandage commis par les Roumains, comme ayant été, dès ces temps reculés, des efforts pour secouer, alors déjà, le joug des Hongrois. Ils font mention d'innombrables insurrections roumaines, au moyen âge, dans le territoire de l'État hongrois, insurrections dont les historiens hongrois ne veulent absolument rien savoir.

Paul, diacre d'Alep, compagnon de voyage de *Macaire*, patriarche d'Antioche, visita, au cours de sa tournée européenne, la cour de *Vasili Lupu*, voïvode de Moldavie. Il écrivit son récit de voyage en arabe. Le manuscrit arabe fut traduit par Balfour en anglais : « *The Travels of Macarius, patriarch of Antioch* », London, 1836. Ce récit n'est guère tendre pour le peuple roumain de Moldavie. Qu'on en juge : « Dieu, le Tout-Puissant, ne créa nulle part au monde un peuple aussi corrompu que le peuple de Moldavie. Ce sont tous des assassins et des voleurs. D'après la liste des tribunaux, sous le règne du voïvode *Vasili*, on condamna à mort plus de 40.000 brigands et voleurs, bien qu'on n'eût pas puni de mort les coupables dès la première fois. Les

femmes et les filles n'ont ni pudeur, ni honneur. Les Moldaves ne sont chrétiens que de nom et les prêtres donnent le mauvais exemple, s'enivrant, passant les nuits en débauches. »

Bandius, écrivain contemporain, déclare de son côté : « Le peuple de Moldavie est si ignorant, qu'il ne sait rien de Dieu, ni de la vie de l'au-delà. Dans toute la Moldavie, on ne trouve guère de gens qui sachent le « Notre Père », car tout leur culte consiste à se signer. Dans leurs églises on n'entend guère de sermons et l'enseignement de la religion fait défaut dans leurs écoles, parce que les popes ne savent pas même lire. »

Le code de Transylvanie « *Approbata et Compilata* » dit que les Valaques de Transylvanie se livrent à des actes de violence envers les autres nationalités, même sur le territoire de ces dernières. « Parmi eux (Hongrois et Saxons), habitent aussi des Valaques dans quelques propriétés et villages déserts. Ils sont endurcis et vivent de leurs troupeaux et surtout de bétail et de chevaux volés. Ils s'habillent de vêtements faits par eux-mêmes de poils de chèvre et ils ne connaissent pas de lois humaines. »

c) La Renaissance et l'influence italienne.

Nous arrivons maintenant aux historiens de la Pré-renaissance, tous Italiens, prêtres, voyageurs ou humanistes pour le compte des papes ou des rois de Hongrie : *Poggio Bracciolini* (1380-1459), *Flavio Biondo* (1388-1463), *Pomponio Leto* sont tous frappés, d'une part, par la langue des Roumains, si proche de la leur et, d'autre part, par le fait que tant les Slaves que les Hongrois désignent indifféremment du nom de *Vlach* non seulement les Roumains de Transylvanie mais tout ce qui est latin. Cela même les fait songer tout naturellement aux colons romains de l'antiquité. Leto, ayant passé en Pologne, y a entendu les Polonais désigner les Italiens du nom de *Vclosz*, prononcez *Vloch* (Valaques) (voir notre partie linguistique). Ainsi, tous ces écrivains se trouvent portés à voir dans les Roumains des Italiens d'origine, et qui auraient « corrompu » leur langue. Tous sont frappés aussi du nom de *Rumun* que les Roumains se donnent à eux-mêmes et qui est de nature à compléter le rapprochement qu'ils font avec Rome. Tous, enfin, ignorent complètement les relations qu'il peut y avoir entre les Daco-Roumains, les Aroumains, les Méglénites et les Istro-Roumains. Le premier à faire le rapprochement, en effet, est *Chalkokondyle*, historien byzantin du XV^e siècle, qui écrit que « les habitants du Pinde parlent la même langue que les Daces ».

Sous la Renaissance enfin, l'Italie, on le sait, s'intéressera de plus

en plus à l'Orient : souvenirs de Byzance, qui fut la dernière continuatrice de l'empire romain, énorme impression faite dans le monde entier par l'arrivée des Turcs dans les Balkans et par la conquête de Constantinople en 1453, étroitesse des rapports turco-vénitiens, tentative enfin de Pie II d'entreprendre une nouvelle croisade, contre les Turcs cette fois. Or, tous ces historiens anciens sont fort peu critiques : l'invention et l'imagination ont autant de place sinon plus, dans leurs récits, que les sources réelles dont ils n'entreprennent d'ailleurs pas même la critique. Ils considèrent toutes choses par rapport à leur temps ; enfin, ils éprouvent une admiration aveugle pour l'antiquité et ils méprisent ou ignorent le moyen âge qui les a pourtant immédiatement précédés. Ce retour à l'antique, sous la Renaissance, marque une rupture profonde de la continuité de la civilisation et de la littérature en particulier ; il n'a de comparable que le phénomène inverse qui s'est produit sous le Romantisme qui, lui, est revenu au culte du moyen âge en rompant avec les souvenirs classiques.

Le moyen âge, de son côté, a très mal connu l'antiquité, à laquelle pourtant il succédait « directement ». Il n'en connaissait guère qu'Aristote, Cicéron et Varron. C'est que la période barbare, celle des invasions, a complètement bouleversé la structure ethnique de l'Europe ; elle en a brassé les populations ; elle a créé dans la tradition une césure énorme. Au contraire, les Romains connaissaient fort bien la civilisation grecque, dont ils furent à peu près contemporains. Et pourtant, si le français vient du latin, le latin ne vient pas du grec. C'est que nous connaissons toujours mieux nos cousins, et même nos amis, que nos arrière-grands-parents.

Ceci est vrai en tout cas de l'Occident ; en Orient, comme l'a montré entre autres le professeur Pirenne, la continuité a été mieux préservée du fait de la durée même de l'Empire byzantin et de ses relations avec la Russie (royaume de Kiev). On a même pu prétendre que la Russie et les Balkans, ayant passé directement de l'époque « romaine » aux temps modernes, n'ont pas connu le moyen âge, bien qu'à d'autres égards on puisse soutenir au contraire qu'ils en sont encore au moyen âge et n'ont pas connu l'époque dite moderne, c'est-à-dire capitaliste ; la Russie, en tout cas, ayant, par la révolution d'octobre et conformément à la théorie slayophile de Lénine, « sauté un stade » par-dessus tout le XIX^e siècle capitaliste.

Mais en Hongrie comme en Pologne, pays de culture latine et non gréco-byzantine, les historiens de la Renaissance sont des Occidentaux, par leur manière de voir comme par leur origine (Italiens ou formés à l'école italienne) et ils font de l'histoire de la même

manière qu'en Italie ou en France. De plus, non seulement au XVI^e siècle, mais jusqu'au XVIII^e, les historiens traitent souvent l'histoire de façon cavalière (voir Voltaire par exemple) et surtout ils n'ont pas de connaissances linguistiques : la science linguistique n'est pas encore née.

Le premier et le plus grand des « continueurs », après le premier Anonyme, est l'humaniste italien *Bonfini* (Bonfinius) qui vivait à la cour du roi Mathias Corvin (XVI^e siècle). Mathias Corvin étant fils de Jean Hunyade (Hunyadi Janos), originaire donc d'une région de Transylvanie peuplée de Roumains et que les Roumains revendiquent comme un des leurs, Bonfinius, reprenant le procédé de Virgile dans l'*Énéide* et de son propre contemporain Ronsard dans la *Franciade*, a voulu donner à la dynastie des Hunyade une origine romaine et même divine, en la faisant descendre d'un certain Marcus Messala Corvinus. Mais pour cela, il faut que les Roumains eux-mêmes soient les descendants des Romains. Comme ses prédécesseurs immédiats, Bonfinius s'appuie, d'une part, sur la ressemblance du roumain et de l'italien et, d'autre part, sur la présence de nombreuses ruines romaines en Transylvanie, pour assurer que les Roumains sont les descendants directs des colons romains de Dacie. Le procédé est repris ensuite par *Piccolomini*, humaniste italien également, vivant comme son contemporain Bonfinius à la cour de Hongrie où il écrivait sous le nom d'*Aeneas Silvius*. C'est lui qui devait devenir pape plus tard : le futur Pie II ; et c'est lui, aussi — nous l'avons vu dans notre partie linguistique — qui fait venir, par une hypothèse absolument fantaisiste, le mot « Vlach » du nom du général romain Flaccus.

En 1532, *Francesco della Valle*, appartenant à la suite d'Aloys *Gritti*, a voyagé en Transylvanie, en Valachie et en Moldavie. Or, l'historien roumain D. *Onciul* a cru découvrir dans le récit de voyage de Francesco della Valle des données susceptibles de prouver chez le peuple roumain la survivance de la tradition de l'origine dace (« *Traditia istorica in chestiunea originilor române* », *Analele Academie Române*). Voici, en effet, ce que della Valle note dans son carnet sur les Roumains : « *La lingua loro e poco diversa dalla nostra Italiana, si dimandano in lingua loro Romei perchè dicono esser venuti anticamente da Roma ad habitar in quel paese, et se alcuno dimanda se sanno in la lor lingua valacca, dicono a questo modo : Sti Rominest ? che vol dire : Sai tu Romano per esser corrotta la lingua. Sono pero genti barbare...* » Il raconte ensuite que les moines grecs du monastère de Dealu, près de Targoviste, lui ont appris encore d'autres détails : « *havendo Trajano Imp-re debellato e acquistato quel paese, lo divide a suoi soldati da quelli*

antichi, *conservano il nome de Romani*, ma per il corso de tempi, hanno corrotto sì il nome, e li costumi, che a pena s'intendono. » (« A magyar oshaza és a nemzeti hagyomány. »)

Onciul s'empare donc de ce thème. Puisque le voyage de Francesco della Valle, dit-il, est de 1532, c'est-à-dire antérieur à Bonfini (1543), c'est donc que celui-ci n'est pas l'inventeur de la théorie de la continuité et qu'il doit bien exister une tradition antérieure réelle. Mais même ici, un nationaliste comme *Jorga* se montre sceptique. Il rappelle qu'il existait alors déjà, à Targoviste précisément, un couvent de Franciscains venus d'Italie, qui furent sans doute porteurs de légendes relevant à la fois des idées antiques de la Renaissance et du patriotisme italien. Cet auteur nie aussi qu'il ait pu exister, au XVI^e siècle encore, une tradition orale remontant à Trajan, c'est-à-dire à treize siècles auparavant.

d) XVII^{me} et XVIII^{me} siècles.

Au XVII^e siècle, les traits « moraux » des bergers roumains de Transylvanie ne semblent guère s'améliorer et l'image que présentent d'eux les écrivains de ce temps n'est guère plus flatteuse que celle qu'ils se font des Roumains balkaniques.

Dans un récit sur la Transylvanie, un capitaine italien des gardes de Jean Sigismond, roi de Hongrie, écrit à Cosimo I^{er}, prince de Florence : « La troisième nation, ce sont les Valaques qui vivent disséminés dans tout le pays. Ils ne s'occupent que d'agriculture, travaillant tantôt pour eux-mêmes, tantôt pour les Hongrois et les Saxons. Ils sont courageux jusqu'à la rage, infatigables dans le travail, mais il y a parmi eux beaucoup de brigands et de voleurs de grand chemin. Leurs habits sont grossiers, rarement de drap, le plus souvent faits par eux-mêmes de laine ou de poils de chèvre. Leurs corps et leurs maisons sont malpropres. »

Dans la bibliothèque de l'université de Bologne figure un manuscrit : « La popolazione di Transylvania composta di varie nazioni et diverse lingue, religioni, usi, vestiti. » Ce manuscrit est daté de la fin du XVII^e siècle et dit que les Valaques sont « des paysans et des brigands » de profession.

Dans le rapport d'un ambassadeur de Venise au début du XVI^e siècle, on lit : « Les Valaques sont robustes, mais sauvages et sans civilisation. Lorsqu'ils n'ont pas de bétail, ils vont le voler tout simplement. »

Les gouvernements de la principauté de Transylvanie se donnèrent beaucoup de peine pour accoutumer ces Valaques, de mœurs

indomptables, à l'ordre social et légal, au respect des institutions juridiques de l'État, et pour transformer ce peuple à demi nomade en un peuple agriculteur et travailleur.

Les princes protestants de Transylvanie, Gabriel Bethlen, George I^{er} Rakoczi et Michel Apafi voulurent même, « dans l'intérêt de la civilisation », les convertir au protestantisme. Le résultat de cet essai, au fond, fut très favorable aux Roumains, car il brisa la domination du slavon dans leur liturgie et y introduisit la langue du peuple : le roumain, posant par là même les assises de la littérature nationale et religieuse des Roumains. (On sait, d'autre part, que l'ancien roumain s'écrivait en cyrillique, et que les caractères russes ont subsisté en Moldavie jusqu'au début du XIX^e siècle.) Cependant, les historiens daco-roumains assurent que ce fut là un acte de violence, ayant pour but de priver les Roumains de leur langue et de leur religion ancestrales et de les magyariser.

Nombre de documents prouvent que dans la première moitié du XVIII^e siècle les mœurs des Roumains en Transylvanie et en Hongrie n'étaient pas beaucoup meilleures qu'au cours des siècles précédents. Le monde entier connaissait alors les révoltes de paysans ; en Transylvanie comme ailleurs, elles n'eurent pas un caractère ethnique ou national, mais social.

Le gouverneur impérial de la Petite-Valachie d'aujourd'hui (Olténie) était de 1722 à 1726 le général *Königsegg*. Dans son mémoire, adressé au roi Charles III en 1725, il prie le roi de faire émigrer les Valaques de Transylvanie en Petite-Valachie, car « les Valaques, reçus par les Saxons comme serfs tâcherons, sont devenus si nombreux, que peu s'en faut qu'ils ne dépassent le nombre des Saxons. En outre, ils ruinent les Saxons par leurs vols, leurs actes de méchanceté, la magie, les incendies. Il serait donc bon de faire réintégrer son ancienne patrie à cette nation sujette aux Saxons, mais dangereuse pour eux ». L'opinion publique savait donc, dans la première moitié du XVIII^e siècle, que les Roumains étaient des immigrants, originaires des voïvodies.

Quarante-deux ans plus tard, en 1767, le gouverneur du Banat de Temes, le comte Rialphe *Perlas*, conseilla à Marie-Thérèse d'éloigner les Roumains du voisinage des villages allemands nouvellement colonisés, parce que les colons allemands avaient « horreur » de s'établir parmi les Valaques. Dans la dernière guerre contre les Turcs, on apprit que la population allemande du Banat avait plus souffert des bandes vagabondes valaques que des Turcs. Les Valaques pillèrent et brûlèrent nombre de villages allemands, ils tuèrent nombre d'Allemands ; ils les vendaient même aux Turcs comme prisonniers. « Il faut prendre en considération qu'en cas de guerre il est plus avantageux

pour les forteresses de Temesvar et d'Arad d'avoir comme voisinage des sujets fidèles, par opposition à ceux qui servent indifféremment Chrétiens et Turcs, et qui tournent à tout vent dès que l'occasion se présente. »

En 1786, le comte Adam *Teleki*, commissaire royal, écrit dans son rapport à l'empereur Joseph II : « Les fonctionnaires n'ont guère le courage d'aller dans les régions montagneuses habitées par les Valaques de Transylvanie. Les Valaques coupables ou soupçonnés se réfugient dans les bois et s'y forment en bandes. Ils se partagent entre eux, dans quelque auberge de grand chemin, les objets volés. Ils sont réfractaires à toute loi, à tout sentiment du devoir. Leurs habitations sont isolées les unes des autres. Ils sont sauvages dans leurs mœurs et dans leurs demeures. Ils sont pasteurs et, en cette qualité, s'habituent au vol du bétail. Ils servent de guides aux brigands qui franchissent la frontière. Chaque maison sert de refuge aux brigands. Les gens qui ne prennent pas part aux vols ont peur de dénoncer les coupables. Par manque de civilisation, ce peuple est devenu une sorte de monstre moral. Ils apprennent dès l'enfance que certains vols ne sont pas interdits, ni honteux, par exemple le vol des fruits, car c'est Dieu même qui donne les fruits. Ils sont imbus de préjugés de ce genre. Dès l'enfance ils en entendent parler et ils y ajoutent foi. A leurs yeux, les autorités ne servent qu'à empêcher les choses permises. Ils suivent, sans remords et sans lutte, leurs penchants qui les poussent au brigandage et aux assassinats : « le profit d'un seul vol vaut mieux qu'un long travail ». C'est ce principe qui leur fait négliger l'agriculture. On voit immédiatement quelle est la terre qui appartient à un Valaque. Ce sont leurs prêtres qui devraient les instruire, mais eux aussi prennent souvent part au brigandage, et ils sont fréquemment leurs espions, leurs indicateurs ; ils les poussent même au mal. »

Il faut admettre cependant que ce haut fonctionnaire hongrois n'est peut-être pas absolument impartial et que le portrait qu'il brosse des Roumains à la fin du XVIII^e siècle est un peu poussé au noir. Mais voici un Allemand : Jean *Lehmann*, qui dans son récit de voyage : « *Johann Lehmann's Reise von Pressburg nach Hermannstadt* » (1785), dépeint comme suit l'état moral du peuple roumain du Banat : « La Tisza une fois traversée, nous voilà dans le Banat. La plupart des habitants de ce pays sont des Valaques dont les visages effrayants, les cheveux ébouriffés, les habits déchirés d'une façon abominable, induisent tout homme de mœurs policées à se dire que les Valaques sont tous des gredins. Mais il n'y aurait rien de plus inhumain et de plus superficiel que cette assertion. Tous les hommes seraient comme eux, si on ne leur enseignait dès l'enfance

la différence entre le bien et le mal. Il ne suffit pas de dire : « Les Valaques sont comme leurs bêtes. » Malheur à vous qui êtes responsables de leurs âmes ! Vous, supérieurs du clergé, chassez les popes et remplacez-les par des prêtres qui veuillent et sachent être utiles. Ceux d'à présent sont non seulement ignorants, mais souvent mauvais, ce sont donc eux qui nuisent à leur troupeau. Il arrive rarement que les popes ne soient pas mêlés à des procès criminels. Les voisins en sont tellement indignés qu'ils réclament carrément qu'on pend, à côté de chaque Valaque, son pope, car c'est lui qui est la cause du crime. Il n'a pas enseigné : « Ne tue point ! Laisse la vengeance à Dieu et à la loi ! », car ce sont là des principes qu'il ignore lui-même. Ce ne sont pas là des accusations sporadiques contre les popes valaques, mais c'est l'expression du sentiment général. L'autorité civile n'a pas la force suffisante pour amender les Valaques. Ce serait même la source de graves dangers si l'autorité du comitat voulait s'en mêler. Le sous-préfet qui voudrait s'immiscer dans ces choses doit être sur ses gardes ! Les popes trouvent des gens qui savent se jouer de l'autorité civile supérieure ! »

Mais, là encore, il peut y avoir des voyageurs superficiels qui se sont fait leur opinion d'après les informations de gens éprouvant de l'animosité contre les Roumains. Cependant, aux yeux des historiens daco-roumains l'empereur Joseph II passe pour un ami et un protecteur du peuple roumain, par opposition à la noblesse hongroise tyrannique. Or, cet empereur roumanophile dépeint les Roumains du XVIII^e siècle d'une façon aussi sombre que Lehmann ou le comte Teleki. En 1768, il écrit à sa mère Marie-Thérèse, dans le rapport relatif à son voyage en Banat : « Les Serbes et les Roumains obéissent aveuglément à leurs prêtres ; pourtant, ils se distinguent les uns des autres en ceci que l'obéissance des Roumains est une obéissance servile à cause de leur ignorance et de leur stupidité, tandis que les Serbes sont guidés par un zèle religieux, tout en étant tout aussi ignorants. Les prêtres séculiers, sortis des rangs des paysans sans culture, illettrés pour la plupart, ne sont pas même capables d'expliquer les Évangiles. Il est impossible qu'un tel clergé puisse élever le peuple pour le bien de la civilisation.

» D'ailleurs, les écoles primaires et l'éducation de la jeunesse sont inconnues des Serbes aussi bien que des Valaques. Sur mille hommes, on n'en trouve pas un qui sache lire ou écrire dans sa langue maternelle. Les communes font écrire leurs requêtes par les popes les plus habiles, mais n'ont aucune garantie que les lettres ainsi écrites concordent avec leur opinion. La catéchisation et la prédication sont choses inconnues chez eux. Tous les efforts des évêques eux-mêmes ne tendent qu'à extorquer de l'argent pour se livrer à

des plaisirs frivoles, quand ce n'est pas à la débauche. On abuse aussi de l'excommunication. On excommunie le plus souvent pour obtenir de l'argent.»

Dès leur entrée en Hongrie, les Roumains y apportèrent donc les types de civilisation et de mœurs balkaniques.

Les gouvernements de Hongrie et de Transylvanie eurent de nombreux ennuis avec ce peuple farouche. Il en fut de même pour le gouvernement militaire autrichien au XVIII^e siècle. Celui-ci se donna beaucoup de peine pour plier cet élément à l'ordre social et juridique de l'Occident, et il ne recula pas devant les moyens coercitifs.

La conception humaniste passe ensuite, en particulier par l'intermédiaire d'*Auville* (XVIII^e siècle) à l'historien anglais *Gibbon* (*History of the decline and the fall of the Roman empire*). Gibbon, on le sait, y reprend sans autre l'idée de la continuité daco-roumaine.

e) L'école de Blaj et le principe des nationalités.

La Révolution française donne un sens nouveau à l'idée de nation. La nation, désormais, relève du droit public et non plus du droit privé ; elle n'est plus la possession personnelle d'un prince, mais un ensemble de communes librement fédérées qui, alors même qu'elles ont pu être jadis conquises par la force, s'unissent à nouveau volontairement ; et le roi n'est plus le propriétaire, mais le premier fonctionnaire du royaume. Bref, la nation est dorénavant un ensemble de citoyens et non plus de sujets : un ensemble de conquêtes politiques réalisées du dedans. Bientôt, en France du moins, elle s'identifiera à la République : « patriote » deviendra synonyme de républicain. Ce que les paysans levés en masse ont défendu à Valmy, contre les souverains étrangers qui avaient envahi la France, c'est moins la France, précisément, que la République ; moins le pays que la nation ; moins leurs terres (pourtant fraîchement conquises) que leurs droits.

On sait le reste. Lorsque la Révolution put enfin passer à l'offensive ; d'abord — phase idéaliste — pour faire le bonheur des peuples malgré eux et leur imposer des constitutions calquées ; puis — phase impérialiste — parce que la conquête lui avait donné le goût de la conquête, elle répandit volontairement ou non, avec ses armées, le nouveau dogme de la liberté et de la « nation » ; mais elle ne s'aperçut ni qu'en passant insensiblement au césarisme elle le trahissait sur le double plan intérieur (despotisme) et extérieur (annexions injustes), ni que, germant grâce à elle en pays étranger, il allait se retourner contre elle.

De fait, les « nationalités » réveillées vont se dresser à la fois

contre Napoléon et contre ses ennemis, vainqueurs finalement de la France, mais qui, réunis à Vienne, fondent une alliance de rois, ne rêvent que le retour à l'ancien régime et croient pouvoir refaire l'Europe comme si, dans le monde des idées, rien n'avait changé.

Alors commence l'époque de la Sainte-Alliance, du romantisme et des nationalités. La question des nationalités, en effet, ne date que du XIX^e siècle : elle ne s'était pas posée auparavant (voir plus haut, chapitre III). Elle correspond au romantisme, état d'esprit qui s'est étendu à tous les domaines, politique compris. D'un côté la « société de secours mutuels » entre souverains ; de l'autre les peuples soulevés contre les résultats politiques et territoriaux du Congrès de Vienne et agités de passions nationalistes (nous dirions aujourd'hui « nationalitaristes », tant il est vrai que les idées de nationalité, d'unité et de démocratie sont alors mêlées).

L'un comme l'autre de ces mouvements participent du romantisme. Au point de vue politique il y a même eu deux romantismes : on peut parler en effet d'un romantisme de droite (la mystique monarchique et chrétienne de la Sainte-Alliance et d'Alexandre, inspirée de M^{me} de Krudener et teintée de libéralisme, il est vrai, mais de libéralisme pour les autres : France, Pologne, Finlande ; c'est également, en France, le cas de Chateaubriand, puis de Lamartine et d'Hugo à leurs débuts) et d'un romantisme de gauche, nationalitaire, unitaire, social et issu au contraire de la Révolution française : c'est celui des libéraux prussiens, du Risorgimento, des insurgés espagnols, belges, hongrois, polonais, grecs, contre l'absolutisme. On y trouve les philosophes et les poètes allemands de la libération : Fichte, Arndt, Körner, en Italie Berchet, en France Delacroix et Géricault, ailleurs Chopin et Liszt, plus tard Lamartine et Hugo eux-mêmes dans leur vieillesse. A l'écart se tiennent les sceptiques : l'Angleterre de Canning, qui sympathise avec les libéraux, sans partager leurs passions ; Metternich, associé à la Sainte-Alliance par la force des choses, mais, au fond, contre son gré, et qui, d'esprit voltairien et fils authentique du XVIII^e siècle, se méfie et se moque à la fois du romantisme du trône et de l'autel et du romantisme des barricades, qu'il méprise tous deux.

Jusqu'assez avant dans le XIX^e siècle, le latin était demeuré la langue officielle de la Hongrie. Il y était même d'usage courant. Au commencement du siècle dernier, il n'était pas rare, dit-on, d'entendre la servante de la ferme interpellé le chien en latin. Mais lorsque l'usage de cette langue, devenu anachronique, disparut peu à peu, la question se posa de savoir s'il serait remplacé par le hongrois ou par l'allemand, et l'on sait que déjà Joseph II avait tenté d'introduire l'allemand comme langue officielle dans tous ses États.

Dès 1825, Széchenyi s'était servi du hongrois au lieu du latin dans certains textes de loi. En 1833, la Chambre basse obligea la Chambre haute à correspondre avec elle en hongrois. En 1840 enfin, le hongrois devint langue officielle dans tout le pays. Et ce n'est qu'à partir de cette date que la situation des nationalités va changer du tout au tout. Comme jusqu'alors, en effet, il n'y avait pas en Hongrie de langue d'État autre que le latin, il n'y avait pas non plus, à proprement parler, de nationalité dominante ou du moins pas de discrimination officielle dans ce domaine entre les Magyars et les autres nationalités, la langue hongroise n'étant, comme les autres, qu'une des langues en usage dans la population. C'est avec la prédominance de la langue hongroise que commence, en réalité, le « complexe d'infériorité » des nationalités, devenues les « allogènes ».

Au début du XIX^e siècle, la politique va donc s'en mêler. Sous le Romantisme, qui a cultivé à tel point les idées nationalitaires, en tout premier lieu par son amour de l'histoire, des traditions, de la couleur locale, et même de la légende, les Roumains de Transylvanie et les Roumains en général cherchent une sorte de raison de vivre, en même temps qu'un fondement à l'irrédentisme qui commence à se manifester en Transylvanie, surtout, il est vrai, pour des raisons sociales : les Roumains, on l'a vu plus haut, n'y étaient pas reconnus comme une des trois nations dominantes, ils y étaient fort malheureux et maltraités, d'abord par leurs seigneurs (avant l'abolition du servage) et, plus tard, par leurs propriétaires. Mais il est juste d'ajouter qu'à cette époque, les révoltes sociales, propres à tous les pays agraires, s'étendent à bien d'autres régions que la Hongrie, y compris en Roumanie même. Les principautés dites danubiennes, en effet, sortent à peine du joug phanariote et ne gagneront leur indépendance totale qu'au Congrès de Berlin (1878). Les jacqueries, même plus tard, y seront fréquentes.

C'est dans la première moitié du XIX^e siècle que se place ce qu'on a appelé la *Triade de Blaj* (en hongrois Balaszfalva, en allemand Blasendorf), localité de Transylvanie située en plein cœur de la région la plus roumaine. Il s'agit de trois élèves et plus tard professeurs du lycée ou plutôt du Séminaire roumain uniате — lycée religieux comme toutes les écoles de cette époque. — Le lycée de Blaj était même l'un des foyers de l'église uniате (sur l'uniatisme, voir notre ouvrage « La Ruthénie subcarpathique », troisième partie, chapitre II). Le collège de Sainte-Barbe à Vienne, le collège de la Propagande de la Foi à Rome, travaillaient alors ces régions pour les maintenir dans l'obédience catholique (de rite oriental ou grec), face à la propagande orthodoxe proprement dite.

Ces trois professeurs : Klein (nom qu'il roumanisa ensuite en

Micu), et ses élèves Georges *Sincai* ou *Sinkai* et Petru *Major*, furent aussi les correcteurs des premiers livres roumains sortis de l'université de Pest et imprimés encore en caractères cyrilliques, comme la littérature des principautés danubiennes proprement dites. Klein est l'auteur d'une *Historia Daco-romanorum* (en latin), Sinkai d'une « *Cronica Romanilor* » et Major d'une « *Istoria pentru inceputul Romanilor* ». Ces ouvrages sont l'expression du romantisme politique de l'époque, de l'idéal national et unitaire et de l'admiration pour Rome où nos trois auteurs avaient séjourné.

C'est à Sinkai, en particulier, qu'est due la primeur du terme de « daco-roumain ». Grâce à sa *Grammatica daco-romana*, il a également contribué à mettre en vogue la désignation de Daco-roumain pour tout le groupe roumain du Nord. Il voit dans les Hongrois et dans les Saxons des peuples venus plus tard en Transylvanie, où ils ne sont que des intrus et des spoliateurs, car ils y ont détruit un État roumain déjà florissant et ont réduit les Roumains en esclavage.

Ainsi donc, Sinkai reprend telle quelle la thèse de Bonfinius et de l'Anonyme sur le caractère autochtone des Roumains en Transylvanie, en précisant toutefois que ceux-ci ne sont pas les descendants des Romains eux-mêmes, mais bien des Daces romanisés : or, les Daces ont été les premiers habitants connus du pays. Les Roumains y sont donc les autochtones.

En résumé, on peut distinguer jusqu'ici trois phases essentielles dans la théorie de la continuité : les affirmations, d'ailleurs sporadiques, des deux Anonymes, la phase humaniste de la Renaissance, avec Bonfinius surtout, enfin, sous le Romantisme et l'ère des nationalités, la Triade de Blaj. On ne peut pas considérer, en effet, les affirmations des écrivains byzantins comme confortant la thèse de la continuité, puisqu'elles ne se rapportent qu'à la latinité des Balkans et ne font aucune allusion aux régions situées au Nord du Danube.

V. BRÈVE HISTOIRE DES ROUMAINS

Les premières voïvodies roumaines (Valachie et Moldavie) ont été fondées à l'époque des Anjou (XIII^e siècle), c'est-à-dire à un moment où l'Olténie, ou Petite-Valachie, était soumise à la Hongrie : en 1247, le roi de Hongrie Béla IV avait fait don du domaine de Severin (Szörény) aux chevaliers de Rembald sous certaines conditions : ils seraient ses vassaux et devaient lui payer des redevances.

Le premier voïvode dont parle l'histoire, *Radu Negru*, voïvode de Moldavie, est encore un personnage légendaire, bien que l'his-

torien roumain Xénopol en fasse déjà un personnage historique. Le premier voïvode moldave est en réalité *Bogdan* : or, il est originaire du Maramaros, ce qui prouve qu'au XIII^e siècle, les Roumains s'étaient déjà infiltrés, probablement par la Bukovine, dans l'extrême nord de la Transylvanie : de fait, le Maramaros au Nord et le Fogaras au Sud ont été sans aucun doute possible les premiers établissements roumains au delà des Carpathes, comme le prouvent également les cartes anciennes. Celles-ci portent, sur le territoire du Maramaros la mention : « aux Valaques » : c'est qu'alors on ne distinguait pas alors les Valaques des Moldaves ; tout le peuple roumain était appelé *Olahus* ou *Valachus* (voir notre partie linguistique).

Quant au premier voïvode valaque proprement dit, ce fut *Basarab Ier*, qui a donné son nom à la Bessarabie : ce n'est que plus tard que ce territoire fut rattaché à la Moldavie.

La Transylvanie appartient à la Hongrie, dès la formation de l'État hongrois (vers l'an mille). Elle avait été occupée d'emblée, en effet, par les Hongrois, alors même que cette occupation fut sporadique (nous dirions aujourd'hui symbolique) en ce sens que, composée de quelques tribus seulement, la nation hongroise d'alors se répartit de façon clairsemée dans son nouveau domaine, où la densité de population était infiniment moindre alors qu'aujourd'hui.

En tant qu'État, la Hongrie de saint Étienne occupait déjà tout l'espace compris dans ses frontières naturelles qui sont celles des Carpathes et qui le sont demeurées jusqu'au traité de Trianon. Pourtant, non seulement elle était naturellement bien moins peuplée qu'aujourd'hui (même dans son territoire réduit des deux tiers), mais l'homme n'y habitait pas l'ensemble du territoire : les régions boisées et montagneuses de la périphérie (sauf l'angle des Carpathes, peuplé de Sicules) étaient pratiquement inhabitées. Cela même les rendit, plus tard, perméables à l'infiltration des étrangers.

Ainsi donc, à l'exception sans doute des territoires qui forment aujourd'hui la Slovaquie occidentale, où les Slaves étaient sur place avant l'arrivée des Hongrois et y sont restés, il n'est rien demeuré de l'ancien peuplement slave de la Transylvanie entre le VI^e et le Xe siècle : la Hongrie de saint Étienne était un État pour ainsi dire purement hongrois. Et s'il se fédéralisa, ce ne fut pas selon les lignes des nationalités apparues plus tard, mais par « comitats ».

Mais à supposer même que des éléments roumains aient existé en Transylvanie avant l'arrivée des Hongrois, ils n'y ont pas fondé d'État comparable aux voïvodies de Valachie et de Moldavie, à plus forte raison à la Hongrie ou à la Roumanie actuelles. L'historien roumain *Rossetti* se trouve même d'accord avec Tamas pour dire que jusqu'en Moldavie, les établissements sédentaires hongrois

(Csango) datant du passage même des Hongrois à travers les Carpathes, sont antérieurs aux établissements roumains. Au surplus, une infiltration nomade n'est jamais comparable à la fondation d'un État : sans quoi les Roumains devraient revendiquer la Galicie, la Slovaquie et même toute la Russie du Sud où leurs établissements sont dispersés jusqu'au Caucase. De leur côté, les Hongrois pourraient prétendre qu'ils étaient sur place, dans leur patrie actuelle, dès le Ve siècle, à cause de l'invasion des Huns, et opposer à la continuité daco-roumaine une « continuité » hunno-hongroise.

En revanche, si les Roumains étaient restés dans les Balkans proprement dits, c'est-à-dire au Sud du Danube, ils s'y seraient noyés dans la masse grecque et slave comme ce devait être le cas des Aroumains et des Méglénites. Au contraire, sur le territoire de l'ancienne Dacie, les deux nouvelles voïvodies se trouvaient dans une situation favorable pour fonder un État, situées qu'elles étaient entre la Hongrie, Byzance et le duché de Kiev et tout à la fois trop loin des centres de ces trois États.

Après l'invasion des Tartares, on rencontre les Roumains, de plus en plus fréquemment, sur différents points de la Transylvanie. Mais leur nombre n'est alors important ni au point de vue absolu, ni par rapport à l'époque. Cependant, à la fin du XIII^e siècle et dans le premier tiers du XIV^e siècle, ce peuple roumain, appelé alors valaque, se porte en masses de plus en plus fortes des Balkans vers la Moldo-Valachie et, de là, vers la Transylvanie. La cause en est dans l'état des pays balkaniques à cette époque et surtout dans la situation de l'État bulgare-valaque, attaqué au Nord-Est par les Tartares et au Sud-Ouest par les Serbes. Ces attaques forcent alors Bulgares et Valaques à chercher un refuge sur un territoire qui leur assure plus de sécurité. Dans ce mouvement de migration, cette cohue, et particulièrement l'élément valaque, plus mobile, traverse le Danube en masses de plus en plus serrées, se dirigeant vers le territoire de la voïvodie valaque, qui commence à se transformer en État véritable et, de là, vers la Transylvanie. Le mouvement s'accroît dès le milieu du XIV^e siècle par suite des invasions répétées des Turcs dans les Balkans. Devant cette poussée, les émigrants valaques cherchent et trouvent refuge sur le territoire de l'État hongrois. Dans presque toutes les régions de l'ancienne Hongrie orientale habitées par les Roumains, on peut le prouver village par village à l'aide de documents d'une authenticité indiscutable. D'après ces données, on constate qu'au début du XVI^e siècle, soit à l'époque de la bataille de Mohacz en 1526, un quart de la population était déjà composé de Roumains ; mais dès le XV^e siècle les Turcs s'emparent de la Munténie, et au XVI^e siècle de la Moldavie (y compris la Bessarabie).

Les premiers voïvodes sous la domination turque sont des Roumains, mais bientôt les Italiens leur succèdent (*Graziani* en 1618-1620, *Rossetti* à la fin du XVII^e siècle), puis, au début du XVIII^e siècle les Grecs, dits Phanariotes, dont le premier fut *Mavrocordato* en 1711. La dynastie phanariote est éminemment spoliatrice : elle pille et opprime le peuple qu'elle gouverne pour le compte des Turcs et c'est alors, nous l'avons vu dans notre partie linguistique, que le nom de *Roman* redevint, comme jadis le mot slave, synonyme d'esclave.

Aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, un grand nombre de documents semblent venir conforter la thèse que les Roumains de Transylvanie et de Hongrie n'étaient pas des aborigènes, mais bien des immigrés de l'époque phanariote et d'auparavant déjà. « Les Grecs traitaient les paysans roumains comme du bétail, et leur voracité força les habitants à se retirer dans les bois, ou à émigrer en masse au delà des Carpathes », écrit *Aricescu*, historien roumain (*Istoria Revolutionii romanû de la 1821, Bucuresti 1874, page 4*).

Voici le rapport de *Duodo Pietro*, ambassadeur de Venise, présenté le 21 janvier 1599 : « Les Valaques sont la lie des peuples ; ce sont des bergers qui s'habillent très pauvrement. Ils se sont réfugiés ici à cause des cruautés de leurs voïvodes. »

On peut se faire une idée encore plus nette de l'immigration valaque (car sur ce point on dispose de davantage de documents encore) au XVI^e et au XVII^e siècle, époque de la principauté de Transylvanie.

Les malheureux paysans des voïvodies roumaines s'enfuyaient par groupes entiers en Transylvanie à la suite des irruptions successives des Turcs, des Tartares, des Cosaques et surtout à cause des extorsions continuelles de la part des Grecs, qui, de par la volonté des voïvodes, avides d'argent et ne reculant eux-mêmes devant aucune exaction, avaient pris à bail les revenus du pays. « Les Valaques souffrent beaucoup de disettes, de persécutions et de dommages à cause des méchantes gens originaires de la nation grecque », écrit le Prince Georges I^{er} Rakoczi, le 15 août 1632, dans sa lettre adressée au pacha Abaza en faveur du voïvode Mathé. Il informe le pacha Abaza qu'il a conseillé aux boïards (seigneurs) réfugiés de s'en retourner, mais que ceux-ci ont répondu « qu'ils n'avaient pas le courage de rentrer tant qu'y demeureraient les cruels marchands grecs ». Il prie aussi le grand vizir turc « de ne pas changer si souvent de voïvodes ; que ce soient désormais des Roumains indigènes, car c'est seulement ainsi que le peuple qui s'est enfui de son pays aura le courage de retourner dans sa patrie abandonnée et déserte. »

L'adresse des boïards de Moldavie à Georges Rakoczi, contenant leurs plaintes contre le voïvode *Lupu*, montre aussi que la Transyl-

vanie, plus tranquille, était un véritable refuge pour le peuple roumain, persécuté et en butte aux extorsions cruelles des voïvodes. Le voïvode de Valachie écrit en 1668 à Michel Apafy, prince de Transylvanie : « Quelques villageois de notre pays se sont enfuis dans le pays de Votre Grandeur et cela pour la seule infamie de n'avoir pas voulu payer les impôts. » Rossetti, voïvode de Moldavie, écrit deux fois à Apafy en 1676 au sujet des paysans émigrés. Dans l'une de ses lettres il déclare : « Vous n'êtes certainement pas sans savoir combien de guerres il y eut pendant quelques années dans ce petit endroit, guerres à la suite desquelles les pauvres gens ont dû aller dans le pays de Votre Grandeur pour y trouver les aliments nécessaires à leur malheureuse existence. »

En 1762 encore, un historien italien écrit que les voïvodes grecs de Valachie et de Moldavie « fanno estorsioni incredibili che forzano i villani ad abbandonare i loro paesi ».

C'est surtout à cette époque (XVIII^e siècle) que l'immigration dans le coin formé par la Tisza et la Maros, jadis Banat de Temes, dévasté entièrement pendant la domination des Turcs, fut la plus forte. Dans ce vaste territoire habité aujourd'hui par 1 582 000 âmes, il ne restait, après l'expulsion des Turcs (1720), que 25 à 30 000 Roumains et Serbes, paysans nomades. Quant au repeuplement de ce territoire par la suite, on peut consulter les données historiques suivantes : La Petite-Valachie (Olténie contemporaine) a été annexée par les Habsbourgs par le traité de Passarovic. Le premier recensement eut lieu dans ce territoire en 1721 : le nombre des habitants était de 66 255. La tranquillité et la sécurité, dues au régime autrichien, firent revenir la population qui s'était enfuie dans les forêts. Il y eut même une forte immigration provenant de la Grande-Valachie au delà de l'Aluta (aujourd'hui Munténie) car le bruit courait que les Autrichiens avaient aboli plusieurs impôts parmi les plus lourds, et adouci la corvée. L'immigration était donc constante dans le territoire du ci-devant Banat de Temes.

En 1738, les Turcs firent à nouveau irruption jusque dans la Hongrie méridionale. Avec eux des Roumains vinrent aussi en grand nombre, pour piller et ravager le territoire. Cette foule de pillards fut dispersée, puis expulsée par l'armée impériale ; une partie considérable d'entre eux parvinrent pourtant à se réfugier dans les forêts et les marécages et y formèrent des bandes de brigands. A la paix, beaucoup d'entre eux devinrent d'honnêtes gens et s'établirent dans les territoires abandonnés. D'après plusieurs documents, arrêts de comitat, ordres de commandants de corps d'armée, etc..., les chefs et les membres amnistiés de ces bandes s'établirent et devinrent agriculteurs dans les comitats de Krasso-Szörény, de

Torontal et de Temes. Après le traité de Belgrade (en 1738), beaucoup immigrèrent de la Petite Valachie, placée sous le protectorat de la Turquie, et s'établirent à leur tour dans le ci-devant Banat de Temes.

En même temps, 535 familles valaques, puis 227 (en 1756), se réfugièrent de la Valachie dans le territoire du ci-devant Banat de Temes. Le comité de colonisation de Temesvar, après avoir fait son rapport à Vienne en observant qu'il y aurait encore plusieurs troupes d'immigrants, reçut l'ordre de dissuader les familles valaques de s'établir dans la contrée. Le baron Penkler, ambassadeur près de la Porte, reçut même l'instruction d'informer la Porte du désir de Marie-Thérèse que les Valaques, émigrés à la suite d'extorsions intolérables, fussent rappelés avec promesse de remédier à leurs maux et aux torts dont ils étaient victimes.

Cette correspondance et ces mesures ne servirent à rien ; les Valaques ne voulurent pas s'en retourner. Les autorités furent forcées de recevoir les réfugiés et de leur donner asile dans les arrondissements de Caransebes, Lugos, Oravica et Mehadia. L'année suivante, Vienne donna de nouveaux ordres rigoureux de ne pas laisser les Valaques réfugiés s'infiltrer au delà de Temesvar et de la Béga. L'apogée de l'immigration valaque se place donc au XVIII^e siècle.

La conquête turque (XVI^e siècle) dévasta la plaine hongroise, surtout dans le Sud, et la plupart de ses habitants périrent. Lorsque les Turcs se retirèrent enfin, après leur défaite devant Vienne, il fallut repeupler ce désert. Or les vainqueurs qui revenaient, à la suite du reflux des Turcs, n'étaient pas seulement des Hongrois, mais des Autrichiens. Le pouvoir qui allait disposer souverainement de ces territoires n'était pas un gouvernement purement hongrois comme celui qui s'était maintenu en Transylvanie avec les Gabriel Bethlen et les Rakoczi : c'était la maison de Habsbourg.

Marie-Thérèse et Joseph II, qui n'avaient aucun intérêt à favoriser l'élément hongrois, firent une politique de colonisation désordonnée. L'Autriche invita des Slaves : Serbes, Slovaques et même Bulgares, à occuper la partie méridionale de la plaine hongroise jadis uniquement peuplée de Magyars et vidée alors presque complètement de ses habitants. Marie-Thérèse y appela d'abord des Serbes, qui vinrent par milliers sous la conduite d'Arsène, patriarche d'Ipek (Peč) : ce fut l'origine du Banat, où les nationalités s'enchevêtrent inextricablement. Pendant ce temps, les pasteurs valaques, déjà établis sur les plateaux de Transylvanie, ne trouvant pas de populations pour les contenir, descendaient le cours des rivières et poussaient leurs troupeaux vers l'Ouest... Les Valaques ainsi immigrés remplirent donc les vides laissés par les habitants magyars et saxons à la suite

des vicissitudes des guerres et de l'invasion turque qui avaient complètement ruiné le pays. Nombre de documents témoignent de la manière dont s'est opérée la diffusion graduelle des Roumains.

C'est à cette immigration qu'est dû le fait que les Roumains, représentant, au début du XVI^e siècle, le quart de la population de la Transylvanie, en représentaient juste la moitié à la fin du XVII^e siècle, époque où la principauté de Transylvanie cessa d'exister. Parmi les 500 000 habitants de la principauté de Transylvanie, il y avait alors 250 000 Roumains, 150 000 Magyars et à peu près 100 000 Saxons.

C'est ainsi que les Roumains devinrent peu à peu la majorité relative de la population en Transylvanie et dans l'est de l'ancienne Hongrie.

Ainsi donc et en résumé, la thèse hongroise proclame que ce sont les Hongrois qui sont les autochtones ou du moins les plus anciens habitants connus de la Hongrie géographique, qu'il n'est rien resté, sauf en Slovaquie, du peuplement slave ultérieur au départ des Romains, et qu'en tout cas en Transylvanie l'occupation hongroise est de deux siècles au moins antérieure à celle des Roumains. Si les « allogènes » ont agrandi ensuite leur domaine, ce fut pour des raisons soit démographiques (les Roumains sont plus prolifiques que les Hongrois) soit surtout sociales (les Slovaques étaient forestiers, les Roumains des bergers nomades, et ils ont occupé les hauteurs en partie inhabitées encore, tandis que les Hongrois, peuple de cavaliers nomades, puis d'agriculteurs sédentaires, ne pouvaient se sentir à l'aise que dans la plaine). Et enfin une cause plus récente de l'aspect polyethnique de la Hongrie d'avant 1914 doit être cherchée dans la politique nationalitaire de l'Autriche, qui, après le reflux des Turcs, invita délibérément des éléments balkaniques et même allemands à peupler les régions périphériques du pays.

Nous pouvons donc passer rapidement, désormais, sur l'histoire même des Roumains en Transylvanie. Le pacte des trois nations hongroise, sicule et saxonne est conclu en 1437 à Kapolna. L'*Universitas trium nationum* ne reconnaissait, comme éléments constitutants de l'État transylvain, que les Hongrois, les Sicules et les Saxons. Même lorsqu'ils furent devenus les plus nombreux, les Roumains ne furent pas admis dans la communauté tripartite, en particulier parce que celle-ci ne reconnaissait que les trois cultes catholique, luthérien et calviniste, à l'exclusion donc de la religion gréco-orthodoxe qui était celle des Roumains. Ceux-ci continuèrent à être considérés comme des pâtres immigrés, c'est-à-dire comme des étrangers.

La dynastie des Hunyade, qui est d'origine roumaine, adoucit néanmoins le sort des Roumains en Transylvanie. Puis vient la Ré-

forme qui trouve en Transylvanie un terrain propice et qui bénéficie notamment de l'appui de Cromwell, puis du roi de France lui-même. Suit l'époque de l'occupation turque, ceux-ci ayant pu être arrêtés devant Vienne. La Hongrie est alors démembrée, tout le centre, c'est-à-dire la plaine, étant assujetti directement aux Turcs, l'Ouest et le Nord montagneux relevant des Habsbourg et la Transylvanie formant un État séparé bien que nominalelement sous la suzeraineté turque. La Transylvanie, dès lors, s'appuiera à la fois, ou alternativement, sur la Porte et sur l'Empire, pour sauvegarder son indépendance et maintenir dans son réduit montagneux la tradition hongroise et l'espoir d'une renaissance de la Hongrie. Le premier prince transylvain est Jean Szapolyai ; il est suivi d'Étienne Bathory, qui embrasse le protestantisme, de Bocskay, qui le défend et le répand, de Gabriel Bethlen et, enfin, des deux Rakoczy ; la révolte de François Rakoczy II contre l'Empire bénéficie de l'appui du roi de France Louis XIV.

En 1650, sous Léopold, la Transylvanie fait retour à la Hongrie, bien que sous forme de *corpus separatum*. « L'Union des Églises » ne date, en Transylvanie, que de 1701. Une partie des Roumains rallient alors la religion uniate (catholique de rite grec) et les orthodoxes persécutés s'enfuient. Aujourd'hui encore, les Roumains du Nord de la Transylvanie sont uniates, leur habitat étant contigu à celui des Ruthènes également uniates.

Au XVIII^e siècle se produisent les premières jacqueries roumaines (le chef célèbre *Ursu Horea*). Joseph II, le despote éclairé, prend, nous l'avons vu, des mesures en faveur des Roumains tout en germanisant la Hongrie à tour de bras. Il inaugure déjà (Diète de Presbourg) la politique de Vienne, favorable aux nationalités dans la mesure où elles sont anti-hongroises. Il abolit le servage en 1785. En 1791, les Roumains adressent une supplique à la Diète de Transylvanie. En 1821, on le sait, la Grèce se soulève contre la Turquie (mouvement dit de l'Hétairie), mais c'est à la même date environ que dans les principautés danubiennes elles-mêmes les Roumains secouent le joug grec.

Ici se place la révolution hongroise de 1848, qui s'insère parmi les autres révolutions de la même année, étendues à presque toute l'Europe. La Diète de Debrecen proclame l'abolition du servage, puis l'égalité des races et on verra plus tard Kossuth, puis d'autres, élaborer des projets de Hongrie « fédérale ». Cependant, libérale et sociale comme les autres, la révolution hongroise n'est pas et ne peut pas être « nationalitaire » : ce sont au contraire les nationalités qui se soulèvent contre le régime de Budapest dans le même temps que Budapest se soulève contre Vienne. On assiste alors à l'alliance paradoxale des minorités serbe, slovaque et roumaine de Hongrie

avec le gouvernement impérial, avec lequel elles feront cause commune pour se libérer d'abord du joug hongrois : cas unique parmi toutes les révolutions de cette année-là.

Les Habsbourg vont dès lors « jouer des nationalités » contre la Hongrie insurgée. Jelasic, ban de Croatie, franchit la Drave à la tête de ses troupes, et les Roumains de Transylvanie accueillent les armées autrichiennes, et plus tard russes, en libératrices. En effet, en vertu des principes de la Sainte-Alliance pourtant déjà tombée en désuétude, l'Autriche fit appel au tsar pour mater l'insurrection hongroise. Celui-ci accepta avec empressement une invite où il voyait moins l'occasion d'aider un trône contre un peuple que celle de jouer le rôle de protecteur de tous les Slaves et même — dans le cas des Roumains — de tous les orthodoxes, de répandre l'idée panslave dans tout le bassin danubien et même de préparer le démembrement de la monarchie des Habsbourg.

Profitant de la présence des Russes, les Roumains de Transylvanie, rassemblés à Blaj sous la direction de *Shagura* et de *Baritsu*, avaient proclamé une indépendance éphémère. On sait qu'une des premières mesures de la répression réactionnaire de 1849 fut la séparation de la Hongrie et de la Transylvanie, la Hongrie elle-même étant ravalée au rang d'une province autrichienne comme les autres. Il en alla de même de la Transylvanie qui fut, elle aussi, rattachée directement à Vienne.

Passons sur la longue histoire des intrigues des quatre grandes puissances : Russie, Autriche, Allemagne et Angleterre, dans les Balkans au XIX^e siècle et, en particulier, entre 1821 (guerre de Grèce) et 1878 (Congrès de Berlin). Rappelons seulement qu'en 1859, au lendemain de la guerre de Crimée, le Congrès de Paris réunit les deux principautés danubiennes de Valachie et de Moldavie et que le prince *Cuza* fut proclamé Prince de Roumanie (en 1881 Charles (Carol) de Hohenzollern prendra le titre de roi). En 1863 les Roumains furent enfin reconnus comme la « quatrième nation » en Transylvanie ; en 1864, comme ce devait être également le cas en Bukovine et en Dalmatie, on créa pour eux un évêché à Sibiu (Hermannstadt, Nagy Szeben) séparé de l'Église serbe. En 1867 enfin, à la suite de la défaite de Sadowa et de la paix qui excluait l'Autriche de l'Allemagne et lui faisait perdre en même temps la Vénétie, François-Joseph se résigna, on le sait, au compromis (*Ausgleich*) conclu avec Déak, et qui transformait l'Autriche en une double monarchie, autrichienne et hongroise, rejetant par là même les allogènes et, en particulier, les Slaves et les Roumains sous la domination directe soit de Vienne, soit de Budapest. C'est alors que la Transylvanie fut réannexée à la Hongrie.

Les lois de 1874 y créèrent une véritable géographie électorale : c'est ainsi que, tandis qu'en Hongrie il y avait 58 électeurs sur 1000 habitants, il n'y en avait que 33 en Transylvanie. Mais ce n'était là encore qu'une moyenne, les quatre comitats purement hongrois de Transylvanie même ayant 60 électeurs sur 1000 habitants et les comitats roumains 24 seulement. Enfin, sur les 73 députés de Transylvanie, il y en avait 23 rien que pour les quatre comitats hongrois et 50 pour les 20 autres comitats. De là la disproportion des nationalités au Parlement de Budapest, disproportion qui existait également dans les autres régions allogènes.

Il est constant que dans l'ancienne Hongrie de graves abus furent commis envers les citoyens allogènes. Ils furent surtout flagrants en Transylvanie, à l'égard des Roumains précisément. Cependant il faut bien dire que ce qu'on appelait — là aussi — la « haine de race » et l'« oppression des minorités » recouvrait essentiellement un problème social. Dans les régions périphériques de la Hongrie, le Hongrois « moyen », et surtout le Hongrois appartenant à la classe inférieure, n'étaient pas plus heureux au XIX^e siècle (époque de la crise industrielle et des dernières jacqueries paysannes) que les Roumains, les Slovaques et les Serbes. (Mais ils étaient certes moins misérables que les Ruthènes).

En Transylvanie, et si l'on tient compte de toutes les catégories de propriétés, y compris les plus petites, la proportion des Hongrois propriétaires du sol était même moins favorable, dans cette dernière catégorie, que celle des Roumains. Cela tenait à la répartition même, géographique, des Hongrois et des allogènes : les premiers habitant la plaine (et, en Transylvanie, les villes et le fond des vallées) et peinant sur les vastes tanyas et latifundia des grands propriétaires également hongrois, les seconds habitant les hauteurs, les régions accidentées ou alors industrialisées, où chacun peut avoir son lopin de terre : bref, les premiers étant des ouvriers ou des ouvriers agricoles, les seconds plus souvent agriculteurs sédentaires ou pâtres nomades.

Mais le grand propriétaire, lui, était presque toujours hongrois, et dans ce pays où s'affirmèrent plus longtemps qu'ailleurs les différences de caste, il arrivait nécessairement que le paysan allogène eût un propriétaire hongrois (quand il en avait un). Cela ne l'empêchait pas de l'élire au Parlement — chose qui explique en partie la proportion beaucoup trop faible des députés allogènes jusqu'en 1914 — et cela n'empêchait pas non plus des rapports de courtoisie et même de familiarité entre suzerain et vassal, dans ces régions où, vivant le plus souvent isolé à la campagne, au milieu de ses gens, le seigneur partageait en somme leur vie, comme souvent encore en Angleterre, et comme aussi en France avant la Révolution, où seule

la petite noblesse, domestiquée depuis Louis XIV, et vivant à la cour, s'accrochait à ses privilèges, tandis que les grands nobles prenaient souvent le parti de leurs paysans et du peuple en général (on le vit précisément sous la Révolution).

Mais cette familiarité même, de la part de gens dont le fond n'était pas méchant, n'excluait ni la nette conscience du rang social et des différences sociales, ni les sautes d'humeur et les colères foudroyantes dont les seigneurs d'autrefois nous ont laissé tant d'exemples. Et alors, quand la botte du seigneur s'abattait sur le derrière du serf, elle ne faisait pas de distinction entre Hongrois et allogènes. Le paysan hongrois était, selon le cas, aussi bien ou aussi mal traité que le paysan allogène. Le problème était d'ordre social ; la haine, lorsqu'elle existait, provenait de l'injustice séculaire dans la répartition des terres et dans celle du travail. Et le fait même qu'elle était sociale et ressortissait à un phénomène alors général à toute l'Europe orientale agricole est prouvé par les révoltes paysannes qui ont secoué, jusqu'au début du XX^e siècle, des États comme la Russie, la Pologne russe et la Roumanie elle-même.

Mais comme, jusque dans les régions allogènes, le grand propriétaire était toujours hongrois, la querelle sociale prit peu à peu un tour national. Rongeant son frein et sa rancune, l'allogène est alors devenu peu à peu séparatiste : vers le milieu du XIX^e siècle, il commence à regarder au delà de la frontière. Quant à l'intellectuel, instruit en Hongrie même de l'histoire et de la culture de son peuple (le premier texte serbe imprimé l'a été à Bude, la première Bible roumaine en Transylvanie), il voit s'éveiller plus vite encore sa conscience nationale : son maître dans le sens de *dominus* l'a été aussi dans le sens de *magister*. Et, de retour chez lui, il préférera être le maître à son tour, dans une région au gouvernement de laquelle il participera. Il aimera mieux non seulement être le premier dans sa petite ville que le second dans la capitale, mais être le premier en Serbie ou en Roumanie que le second en Hongrie. Il s'y ajoutait enfin le fait que les Roumains de Transylvanie étant, grâce à l'école hongroise, beaucoup plus avancés que ceux du royaume indépendant (il y avait plus d'écoles en Transylvanie que dans toute la Roumanie), ils pouvaient espérer, en cas d'annexion, devenir les guides spirituels et même les dirigeants politiques du nouvel État. C'est ce qui se produisit d'ailleurs en 1919.

Les Roumains de Transylvanie se divisèrent alors en deux courants : nationaliste, c'est-à-dire séparatiste et irrédentiste, sous la direction de Baritsu et de Babes, et opportuniste sous la direction de Shagura. Ils adressèrent à François-Joseph, en 1892, un mémoire, suivi en 1894 d'un manifeste. Mais l'empereur refusa de

les recevoir et l'État hongrois leur intenta un procès. Au moment de la conclusion de la Triple Alliance, les députés roumains de Transylvanie protestèrent également (bien qu'en Roumanie même, le roi Carol fût un Hohenzollern) de même que contre les élections « faussées » de 1910 et les lois Apponyi de la même date (sur l'école). Dès lors la propagande en faveur de la Grande Roumanie se fait ouvertement et elle trouve un nouvel aliment dans les deux guerres balkaniques.

Mais en 1915 encore, l'évêque roumain de Nagy Varad (Oradea Mare), qui devait devenir quatre ans plus tard métropolite de la Grande Roumanie, Mgr Christea, faisait une profession de foi loyaliste envers la monarchie austro-hongroise, et les Roumains de Transylvanie se battirent vaillamment dans les armées des Empires centraux. On ne connut guère chez eux de défections et de passages à l'ennemi, comme ce fut le cas chez les Tchèques de l'armée autrichienne.

L'histoire de la guerre de 1914 et surtout celle des traités qui ont suivi, en particulier le traité de Trianon qui valut la Transylvanie à la Roumanie, est trop connue pour que nous la relations ici, sans compter qu'elle déborderait du cadre de ce travail, de même que, d'ailleurs, l'histoire intérieure roumaine (partis politiques, etc...)

Enfin, dans notre partie linguistique, nous avons déjà fait allusion aux modifications territoriales consécutives aux guerres balkaniques et en particulier aux changements de domination sur les Méglénites et les Aroumains, ainsi qu'à la transplantation d'une partie de ceux-ci dans le « Quadrilatère » (Dobroudja du Sud), reperdu en 1940 au profit de la Bulgarie.

Ainsi donc, en résumé, sur les quatre groupes roumains, seuls les Daco-Roumains ont eu une histoire politique et seuls ils sont arrivés plus tard à fonder un État : d'abord des Kénezats et des Voïvodats, deux termes slaves (Knez voulant dire prince et Voïvode voulant dire général ou gouverneur), puis des principautés (Valachie et Moldavie) puis une principauté unique (Roumanie) et enfin un royaume.

VI. DE LA CULTURE BULGARE DES ROUMAINS

A propos de l'influence slave (voir première partie), nous avons déjà parlé au passage de la culture bulgare des Roumains. Insistons toutefois sur le fait que dès leur apparition dans l'histoire comme peuple différencié (X^e siècle) les Roumains, alors concentrés essentiellement dans les Balkans au Sud du Danube, relèvent du Patriarcat bulgare d'Ochrida (plus tard, seulement, de celui de Vidin), ce qui semble confirmer également leur présence dans la région macédonienne surtout. Ils sont alors, et ils sont restés, le seul peuple latin

relevant de l'Église orthodoxe (sauf, plus tard, les Roumains uniates de la Transylvanie du Nord). C'est dire que la liturgie roumaine est slave : le vieux slavon (le latin de l'Église orthodoxe) est le dialecte paléo-bulgare de Macédoine parlé par les saints Cyrille et Méthode originaires de Salonique.

Précisément, à l'époque même de Cyrille et Méthode (entre 800 et 900 après Jésus-Christ) la Valachie et la Transylvanie — nous sommes plus d'un siècle avant l'invasion hongroise — appartenaient à l'empire bulgare, comme possessions extérieures à l'empire romain d'Orient, dont l'empire bulgare lui-même faisait nominalement partie. Non seulement la ville de Craiova en Olténie, mais celle de Kronstadt par exemple (Brasov) en Transylvanie, a été fondée par les Bulgares. A une époque en effet où les Roumains ne sont encore que des bergers nomades, les envahisseurs slaves, sur place depuis trois siècles, sont déjà des paysans sédentaires, et dans les Balkans tout entiers (sauf la Grèce et la Dalmatie) la civilisation, et en particulier, plus tard, la civilisation urbaine, est bulgare. Ce sont les Bulgares, relativement plus urbains qu'aujourd'hui, qui sont les fondateurs des villes depuis les Carpathes jusqu'à l'Égée. Nous avons vu également (partie linguistique) qu'ils forment encore des îlots ethniques au Nord du Danube, tout le long de la rive gauche du fleuve, notamment dans les environs immédiats de Bucarest.

Pendant longtemps les popes roumains furent ordonnés en Bulgarie : à Silistrie et à Vidin. Plus tard au contraire, lors de l'invasion turque, ce sont les voïvodes roumains qui donnèrent asile à des prêtres bulgares.

Ainsi donc, les Roumains appartiennent à la sphère de civilisation gréco-slave qui remonte à Byzance. Leur langue ecclésiastique étant le slavon, les sources mêmes de la culture roumaine sont bulgares. Il est donc particulièrement ingrat, de la part de *Puscariu* notamment, de considérer le slavisme comme une sorte de cachot dans lequel les Roumains auraient dû vivre.

C'est, nous l'avons vu, au VI^e siècle que conduits par les Avars, les Slaves pénètrent pour la première fois dans les Balkans. Au IX^e siècle, sous leur khan Boris, les Bulgares sont déjà slavisés quant à la langue et baptisés ; de peuple touranien ils sont devenus un peuple slave. Toute leur influence, ils l'exerceront donc en tant que Slaves et non en tant que Turks. Le fait qu'ils sont aussi à l'origine de la liturgie slave des Roumains est prouvé non seulement par l'emploi du vieux slavon, mais aussi par celui des caractères cyrilliques dans lesquels le roumain s'écrivait jusqu'au début du XIX^e siècle.

En Transylvanie et même en Petite-Valachie, les Roumains ont reçu leur culture bulgare alors qu'ils étaient les vassaux de la Hon-

grie : le slave transylvain s'y superposa au slave bulgare. Et c'est au moment où elles échappèrent à la Hongrie que les deux voïvodies valaque et moldave se « rebalkanisèrent ». Bien mieux : l'influence slave représente alors pour les Roumains un refuge contre l'influence hongroise qui subsiste dans la Petite Valachie ou Ugro-Valachie (l'Olténie ou encore le Severin).

C'est aux Bulgares que les Roumains ont emprunté les noms de leurs grades et de leurs fonctions. L'ancienne culture roumaine utilisa le moyen bulgare, langue dans laquelle, parce qu'elle était la langue de l'Église, ont été rédigés, lors de l'invention de l'imprimerie, les premiers livres roumains au Couvent de Targoviste (voir plus haut, chap. IV, c). D'où le grand nombre de mots roumains qui ont été empruntés au slave et qui représentent la seconde vague, celle de la culture humaniste, succédant à la pénétration purement orale du moyen âge due aux contacts et à la vie en commun des Roumains et des Bulgares au sud du Danube.

Au XVII^e siècle, *Udriste Nasturel*, chancelier du prince Mathieu Bassarab, traduit « l'Imitation de Jésus-Christ » non pas en roumain, mais en bulgare.

A leur tour, ces traditions bulgares, donc slaves, ont ensuite ouvert la porte à l'influence polonaise et russe (en Moldavie surtout). Là, les Roumains sont en contact direct avec les Russes ou plutôt avec les Ukrainiens, et c'est le cas également des Bulgares par la Dobroudja, essentiellement turque et bulgare alors et où il n'y avait pas encore de Roumains.

Les premières légendes roumaines remontent à des sources également serbes et bulgares. A partir du XVIII^e siècle (régime phanariote), la culture byzantine, c'est-à-dire grecque, se répand une troisième fois au Nord du Danube, mais c'est encore par un véhicule bulgare. On voit alors se produire une sorte de synthèse gréco-roumaine et la Valachie s'hellénise partiellement sous l'influence de la nouvelle aristocratie qui est grecque (voir chapitre V).

Enfin, l'art religieux roumain plonge également ses racines dans l'art bulgare. En matière de beaux-arts comme en matière de langue, le bulgare joue ici le rôle joué par le latin en Occident. En poussant les choses plus loin, on pourrait dire que les Roumains n'ont donc de latin que leur langue car, au point de vue de la civilisation, ils ne se rattachent pas à l'Occident, mais à l'Orient, aux Balkans, par l'intermédiaire de Byzance. Les Hongrois et les Polonais, qui ont toujours cultivé les relations avec l'Occident (en Hongrie, dès la dynastie française des Anjou) et où le latin a été la langue officielle jusqu'au début du XIX^e siècle, se prétendent même, à cet égard, plus « latins » que les Roumains.

Enfin, nous avons vu plus haut que les princes de Transylvanie ont essayé de convertir les Roumains au protestantisme en faisant imprimer la Bible dans leur langue. Il y a là un phénomène général alors à toute l'Europe : partout, dans l'Empire, l'impression de la Bible dans les diverses langues nationales a contribué à susciter et à fortifier un sentiment patriotique antiallemand, présage du futur principe des nationalités. Le catholicisme est appelé alors, dans toute l'Europe centrale et orientale, la « religion allemande ». Les Hussites de Bohême, les Calvinistes de Transylvanie et de Hongrie, et même les Luthériens de Slovaquie sont en même temps des « nationalistes ». Mais tandis que d'une part, l'impression de la Bible en langue vulgaire contribue, en même temps que le protestantisme lui-même, à différencier désormais dans toute l'Europe des nations jusqu'alors réunies par le lien œcuménique du moyen âge et de la catholicité, on voit d'autre part, en Allemagne même, Luther être le véritable fondateur de la langue allemande moderne par opposition au moyen allemand et tout à la fois au latin d'Église.

Il en alla ainsi du peuple roumain lui-même. Alors que le roumain n'était encore dans les principautés qu'une langue orale et que dans ce pays de culture orientale la langue religieuse (donc, pour l'époque, officielle) était non pas le latin mais le slave, c'est en Transylvanie qu'on voit apparaître, avec la traduction de la Bible en langue vulgaire, les premiers monuments du roumain écrit, et ses premiers textes sont eux aussi des textes religieux. La naissance même de la langue roumaine écrite se place donc en territoire transylvain, et même dans les imprimeries de Bude, donc en dehors de la Roumanie proprement dite telle que nous l'avons connue jusqu'en 1914.

CONDITIONS FORESTIÈRES DU CANTON DE NEUCHÂTEL

PAR

J.-L. NAGEL

INSPECTEUR DES FORÊTS

INTRODUCTION

« Le pays est recouvert de marécages et de grandes forêts impénétrables... », c'est ainsi que l'historien P.-C. Tacitus s'exprime au sujet de notre pays dans son ouvrage. « De origine, situ, moribus ac populis Germanorum », environ cent ans après J.-C. Jules César, de son côté, dans son ouvrage classique « *Commentarii de bello gallico* » s'exprime de manière analogue.

On pourrait donc croire que l'Europe centrale était recouverte de forêts et marécages.

Après le recul des glaciers, la forêt reconquit peu à peu et très lentement, au cours des millénaires, le terrain perdu autrefois. Les hommes des cavernes étaient uniquement des chasseurs, habitant la savane, pauvre en arbres. Avec le retour progressif de la forêt, la faune et les hommes changèrent peu à peu ; certaines civilisations disparurent, tandis que d'autres se réfugiaient vers le Nord à la suite des animaux qui émigraient. Des hommes nouveaux apparurent, plus habitués à la vie de la forêt ; puis vinrent les nomades agriculteurs et éleveurs du néolithique et enfin les lacustres.

Si, pour l'homme des cavernes, la savane était une alliée, qui lui fournissait la subsistance, la forêt était, pour le néolithique, plutôt une ennemie, qui mettait obstacle au développement du pâturage et de la culture agricole. Le peuplement commença donc dans les clairières de la savane.

Lorsque les Romains arrivèrent en Helvétie et en Germanie, il semble qu'ils se soient laissés impressionner par la grande étendue des zones forestières, et surtout des sombres forêts résineuses, qui avaient été protégées de la hache, par le culte que leur vouaient les Germains. Ce n'était pas le cas en Italie, où, au surplus les forêts étaient surtout formées de feuillus.

Notre pays, tout comme la plus grande partie de l'Europe centrale, était recouvert de forêts sombres, coupées de savanes étendues et de marécages, occupées par des populations d'abord nomades, qui peu à peu devinrent sédentaires, vivant de la chasse, de la pêche et de l'élevage du bétail. Peu à peu, les habitants sentirent le besoin, pour se défendre contre les empiétements des voisins, de se grouper en agglomérations plus ou moins importantes, villages ou même villes. Rappelons-nous les dix villes et les quatre cents villages brûlés par les Helvètes, lorsque, sous la conduite de leur chef Divico, ils partirent à la conquête des Gaules.

Les Latins possédaient quelques bois sacrés (*lucus*) et les Celtes et les Germains avaient le culte de l'arbre et de la forêt, et surtout du tilleul et du chêne. La forêt était souvent considérée comme une divinité ou comme le séjour des dieux.

Beaucoup de réunions religieuses des druides (cueillette du gui sacré) ou des sorciers se passaient en forêt. Par la suite, beaucoup de ces arbres ou forêts furent christianisés.

Dès le moment où nos ancêtres, de nomades devinrent sédentaires, il fallut arracher de plus en plus à la forêt les pâturages nécessaires au bétail, et les terrains agricoles pour les cultures domestiques. Le recul de la forêt fut donc la conséquence nécessaire de la civilisation et du développement de l'humanité ; il s'est accentué au fur et à mesure que celui-ci progressait et surtout dès l'introduction du christianisme. La réciproque est d'ailleurs vraie, et la forêt a repris le dessus au cours des périodes de dépopulation dues à la guerre, aux invasions ou aux épidémies ; ce fut le cas notamment après les guerres de Cent ans et de Trente ans.

C'est surtout au moment de l'invasion des Burgondes, au IV^e siècle, puis sous le règne de Charlemagne, c'est-à-dire pendant les périodes de grande prospérité, que les défrichements prirent une grande importance. Le recul de la forêt s'accrut aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles, pour diminuer progressivement au XIV^e et cesser, à quelques exceptions près au XV^e. De nombreux essais de réglementation des défrichements ne furent jamais observés.

La forêt a été le principal obstacle que les hommes ont rencontré dans leurs déplacements, et elle a, tout au moins dans les débuts, marqué les premiers cloisonnements des pays. Les zones forestières

ont, en effet, joué un rôle assez important dans les frontières, surtout lorsqu'elles coïncidaient avec des chaînes de montagne. On en trouve plusieurs cas dans l'histoire.

On ne trouve pas, dans notre canton, de forêts à ban (Bannwald) comme celles des Alpes, ou comme le Risoud et les « Bois d'avenues » de nos voisins vaudois, qui étaient laissées à l'état très serré afin de protéger le pays de Vaud contre les empiétements très fréquents de leurs voisins de Bourgogne.

Les rapports de voisinage étaient-ils meilleurs avec nos voisins de Franche-Comté ? Il faut le croire.

La population a certainement commencé à s'installer dans le vignoble, à proximité du lac, où elle trouvait un terrain en pente douce, un climat tempéré, de l'eau en quantité suffisante. Chacun sait en effet que les palafittes sont particulièrement abondants sur les rives neuchâteloises de notre lac, et que certaines de ces stations, comme la Tène et Auvernier, sont universellement connues. Il semble probable que, plus tard, au fur et à mesure que les déboisements progressèrent, il arriva un moment où les habitants furent arrêtés dans leurs défrichements par la pente relativement forte des montagnes, l'éloignement du lac, le terrain plus superficiel, où le travail de défrichement devenait plus compliqué.

Les nouveaux colons durent donc, au cours des temps, diriger leurs pas plus loin, d'abord vers le Val-de-Ruz, dont l'accès est relativement facile par la région de Bôle-Montmollin, et dont le fond de la vallée est largement étalé, à sol profond et donnant de bons terrains agricoles, puis ensuite dans le Val-de-Travers, dont l'entrée était plus malaisée par suite de l'étranglement dû aux gorges de l'Areuse et à l'éboulement postglaciaire du Creux du Van.

Ce n'est que passablement plus tard, que la région des Montagnes et les vallées supérieures furent colonisées, le passage se faisant à partir des cols des Sagnettes, de la Tourne, de Tête de Ran, des Cugnets, de la Vue-des-Alpes. Ce furent tout d'abord des établissements temporaires. Une des premières localités habitées fut Le Locle, qui fut peut-être colonisée également à partir de la France et qui a été appelée « la mère commune des Montagnes ». Il résulte toutefois de l'étude de Bühler, sur la région de La Chaux-de-Fonds, que la colonisation de celle-ci fut faite en grande partie depuis le Val-de-Ruz et Valangin.

Trois passages importants reliaient la Suisse à la France dans notre région, l'un dans la région du Locle, le deuxième à la Maison-Monsieur et le troisième au Val-de-Travers, qui, passant par les Sagnettes, arrive au Bois de l'Halle (la Halle au sel) et qui était également suivie par les moines du prieuré de Môtiers. Il en reste encore le souvenir

dans la « Vy aux moines » et le « Tilleul des moines », gros arbre six fois centenaire, complètement creux, mais encore vivant, où paraît-il les moines s'arrêtaient pour faire leurs dévotions dans leurs voyages vers la maison mère de Franche-Comté à Montbenoit.

Depuis ce temps-là, la forêt a passablement évolué et la surface s'est modifiée au cours des siècles, avec des alternances d'avances et de reculs, souvent difficiles à constater sur place. Depuis bien des années, la forêt ne diminue plus ; au contraire, elle augmente plutôt, par suite de la clôture de parties de pâturages boisés ou par plantations. Les défrichements qui se font encore couramment dans d'autres continents ou d'autres pays, ont donc complètement cessé chez nous, à l'exception de petites surfaces coupées ces dernières années pour les besoins de l'économie de guerre.

Il semble donc que le XX^e siècle, soit, au moins en Europe, une époque de revalorisation de la forêt, surtout dans les pays et les régions actuellement pauvres en bois.

SURFACE TOTALE SUISSE

Il semble que la surface d'un pays soit déterminée avec assez de facilité et d'exactitude. Or on constate que les renseignements sur la surface de la Suisse varient, au cours des années, dans des limites, assez étroites, il est vrai. Ces chiffres ont été les suivants, au cours des dernières décades :

en 1860 on notait	41 619,6 km ²	
1877	44 419,1	
1880	41 346,5	avec 1 342,3 km ² pour les lacs ;

entre 1891 et 1912 on n'indique pas moins de 7 surfaces différentes ;
en 1912 on note 41 298,4 km²., dont 1312,78 pour les lacs de plus de 10 ha. de surface ;
enfin, dès 1923/1924, la surface reste déterminée à
41 294,9 km²

c'est donc le chiffre qui servira pour les comparaisons et qui a été admis pour la statistique fédérale.

SURFACE DU CANTON

La surface indiquée par divers auteurs varie également ; c'est ainsi que le *Dictionnaire géographique de la Suisse* ⁵ (Vol. IV, Fo 470) indique une surface de 808 km², le canton de Neuchâtel étant le quatorzième canton de la Suisse pour la superficie.

En 1896 ⁶, on indiquait une surface de 71 163 ha. ;
 en 1911 ⁷, la statistique fédérale indique une surface totale de
 807,80 km² dont 115 56 km² improductifs et 692,24 km² terrain
 productif. Dès 1920 on indique la surface de

799,60 km²

qui d'après Fröh se répartit de la manière suivante : ¹

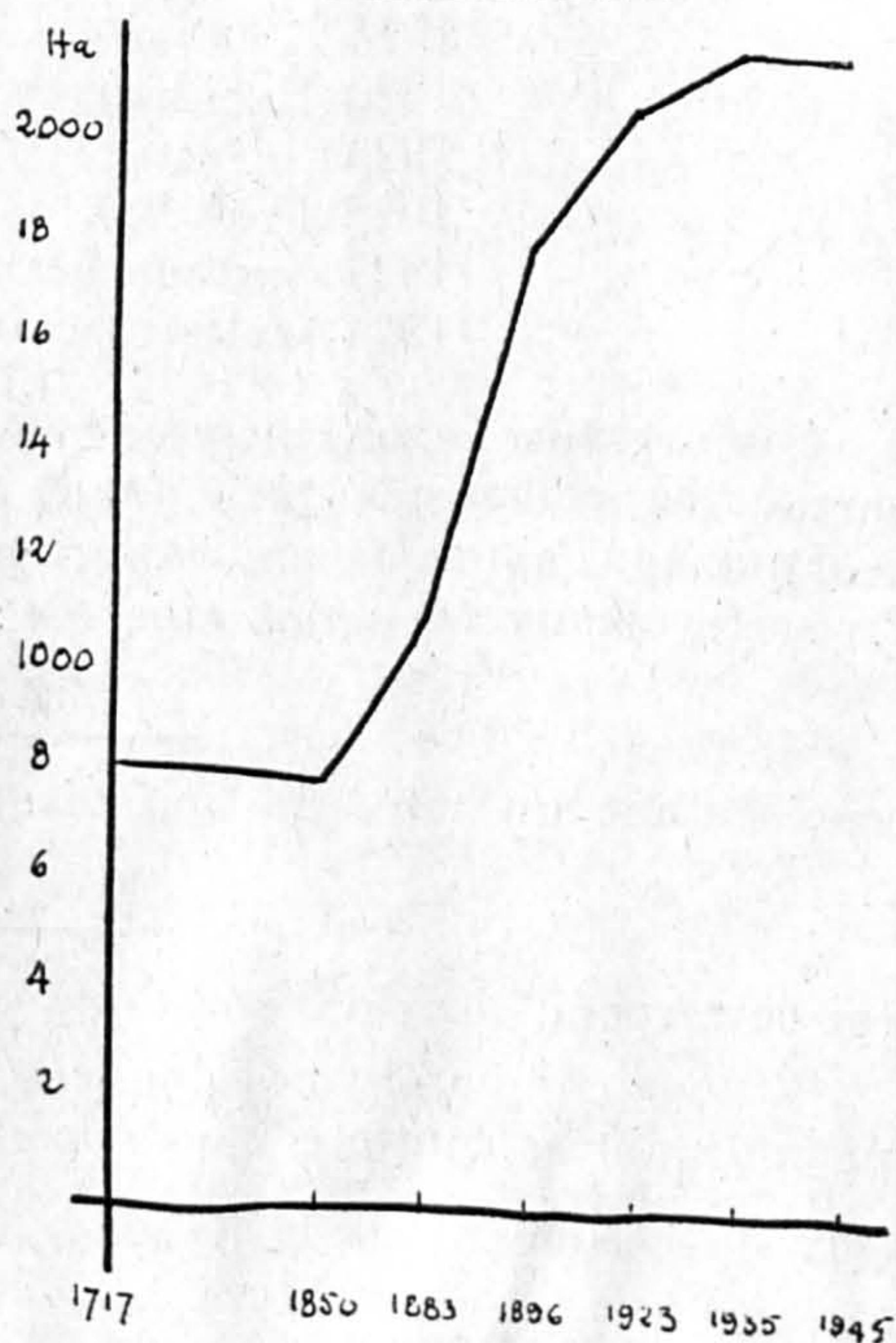
improductif	107,48 km ²	dont lacs	87,31 km ²	} 13,44 %
		divers	20,17 »	
productif	692,12 »			86,56 %

SURFACE DES FORÊTS

Les données ont varié dans une mesure encore plus considérable que pour la surface totale du canton, ceci tout d'abord par le fait que, quelquefois, on a indiqué seulement la surface des forêts proprement dites (dont la surface varie au cours des années), que, pour certains chiffres, on n'a pas donné de précisions, et que, d'autre part, l'estimation de la surface boisée des pâturages est extrêmement difficile à déterminer sans un recensement, parcelle par parcelle, qui n'a pu se faire rapidement et ne peut être répété qu'à des intervalles assez prolongés. D'autre part le taux de boisement varie au cours des années pour une même parcelle, augmentant ici, diminuant ailleurs, suivant les circonstances variées de chaque domaine.

L'avant-dernier de ces recensements remonte à 1906/1910 et le dernier à 1924/1925. Malheureusement les résultats de ce dernier n'ont pas encore été étudiés au point de vue statistique, mais seulement fiscal. C'est

Surface des forêts cantonales



évidemment un travail de grande envergure, qu'il serait désirable de faire. Pour tout ce qui concerne les forêts particulières, nous serons donc dans l'obligation de nous baser surtout sur les chiffres de 1906, utilisés à nouveau en 1923.

Voici quelques indications retrouvées concernant l'évolution de la surface forestière au cours des dernières décades :

Surface *forestière* seule (forêts sans pâturage boisé) :

Évolution forestière.	1883 ⁶	195,65 km ²
»	1896 ⁶	195,24 »
<i>Dictionnaire géographique de la Suisse</i>	1902 ⁵	199,45 »

Dans le même ouvrage, mais en comptant les chiffres indiqués par district nous avons 190,86 km².

Früh (en 1930) indique 195,48 km².

En prenant les données pour la surface boisée totale, celle des pâturages étant comptée pour la *surface couverte* par le boisement, nous avons les chiffres suivants :

en 1903 (inédit)	24 502 ha.
1911 »	25 005 »
1914 »	23 984 »
1920 Fankhauser ²	24 502 »
1923 (inédit)	24 494 »
1926 Früh ¹	24 669 »
1927 partage des arr.	24 332 »
1944 statistique féd. ⁷	24 631 »

Comme nous l'avons dit plus haut, nous serons obligés d'employer surtout les chiffres de 1923, étant donné que c'est pour ce chiffre seul que nous avons des indications précises par territoire communal. La surface couverte serait ainsi de :

24 631 ha.

représentant un taux de boisement sur l'ensemble du canton de

30,61 %

qui correspond au chiffre indiqué par Fankhauser ².

Si nous comparons ces données avec celles de notre pays et de quelques autres cantons, nous aurons :

taux de boisement de la Suisse	23,6 %	
» » du Jura	34,0 %	soit une surface totale
couverte de 195 000 ha.	(le 20 % de la surface forestière suisse).	

De ce chiffre le 12,5 % revient au canton de Neuchâtel, représentant le 2,5 % de la surface boisée totale de la Suisse.

Pour le taux de boisement, notre canton vient au 5^e rang parmi les cantons suisses et il n'est dépassé que par Schaffhouse (40,3 %) ; Soleure (37,2 %) ; Bâle-Campagne (34,6 %) ; Argovie (34,0 %). Ce sont donc uniquement des cantons placés totalement ou en grande partie dans le Jura.

Parmi les pays fortement boisés (situation entre 1920 et 1930) suivant les pays nous avons :

(Le premier chiffre indique le taux de boisement par rapport à la surface totale, le deuxième, entre parenthèses, celui par rapport à la surface productive.

Les pays nordiques sont les plus riches en forêts :

Finlande 86,1 % (65 %) ; Suède 83,7 % (54,8 %) ; Norvège 65,6 % (22 %), puis, probablement, la Russie d'Europe et certaines parties de la Sibérie.

Passablement plus loin, les pays suivants ont des taux de boisement variant entre 20 et 35 % :

Lettonie 32,0 % (27,7 %) ; Tchécoslovaquie 33,8 % (32,3 %) ; Yougoslavie 31 % ; Pologne 25,7 % (23,2 %) ; Bulgarie 25 % ; Allemagne 27 % ; Roumanie 24 % ; Portugal 26 % ; Estonie 24,2 % (20,5 %).

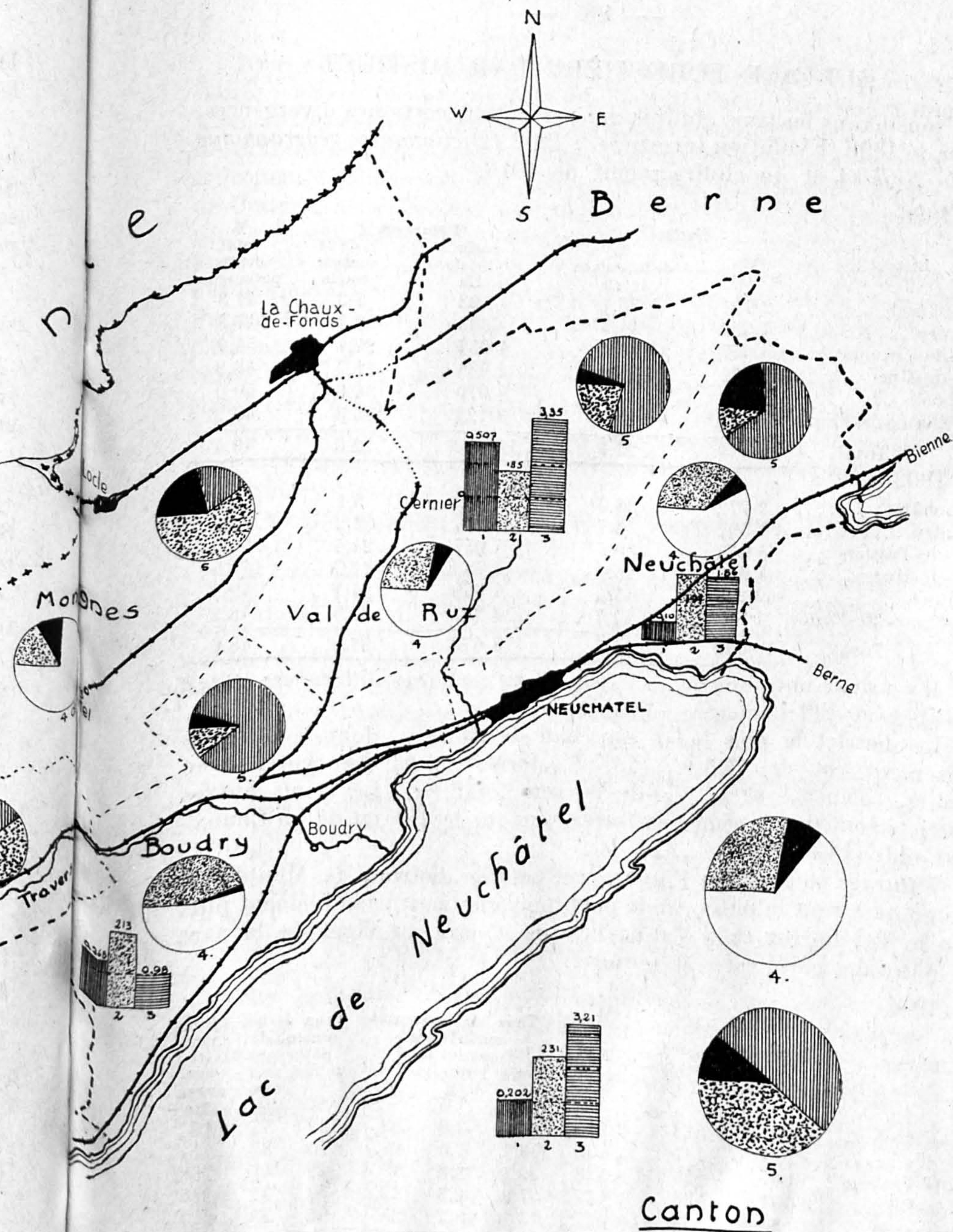
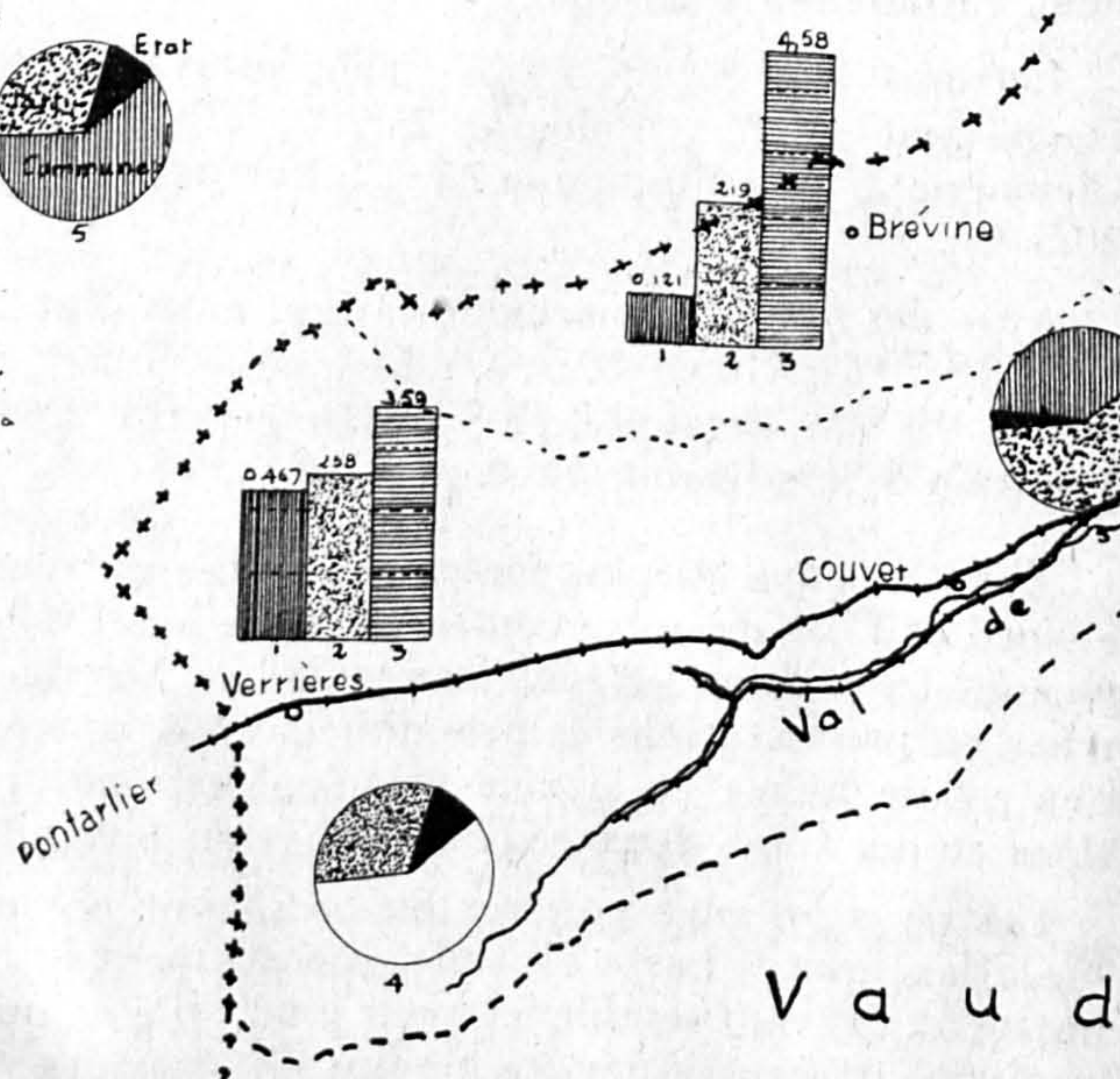
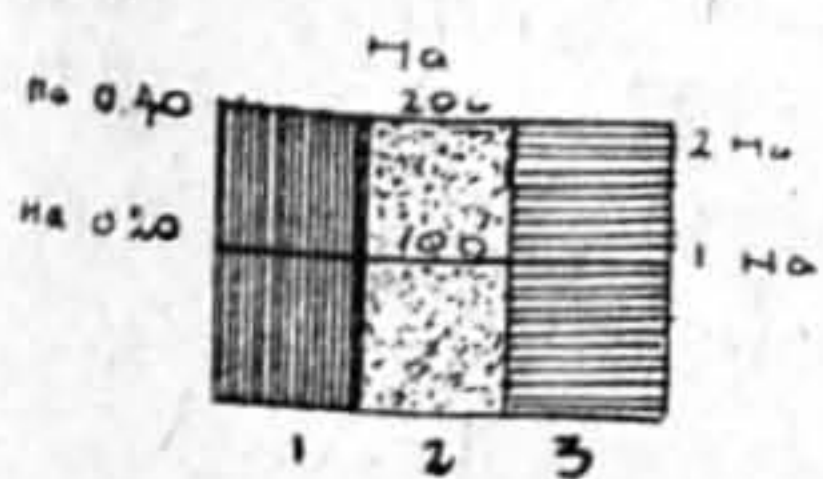
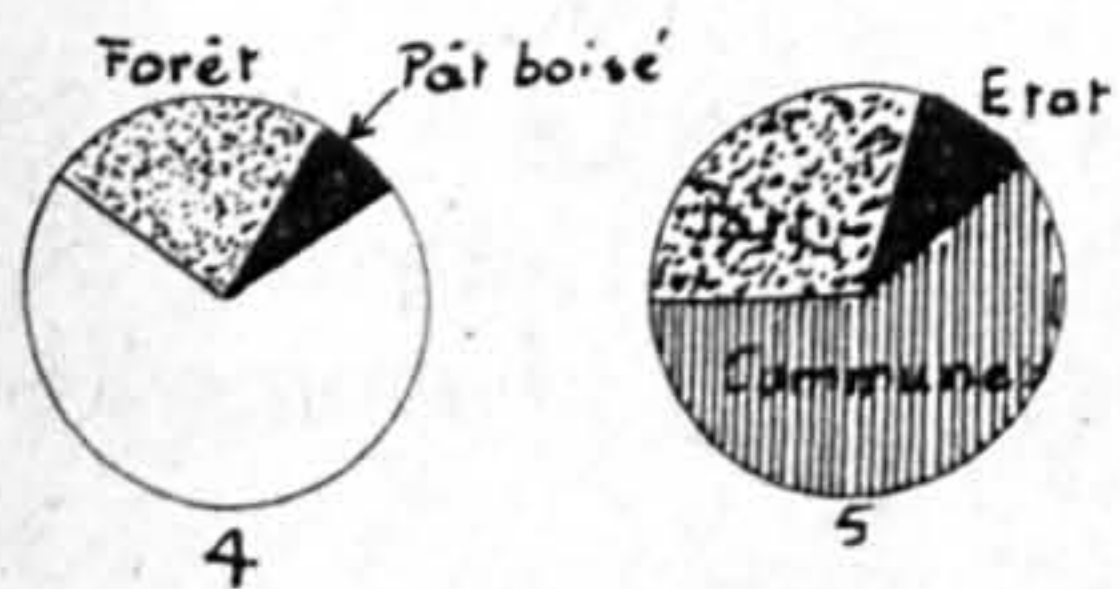
Avec des taux de boisement variant entre 5 et 20 % nous avons : Italie 18,7 % ; Grèce 18,5 % ; Lithuanie 15,5 % ; Espagne 10 % ; France 19 % ; Belgique 17 % ; Hongrie 13 % ; Danemark 8 % ; Pays-Bas 8 % ; Grande-Bretagne 5 %.

Ainsi les pays les plus fortement boisés se trouvent surtout dans le Nord et l'Est de notre continent, ceux aussi riches en montagnes, qui sont les régions les plus favorables au boisement parce que plus riches en précipitations et plus difficiles à déboiser. Dans notre pays, il en est de même et le rôle principal est joué par les forêts des Alpes et du Jura, deux régions riches en précipitations.

Les pays les plus pauvres en bois, sont par contre, ceux de la côte atlantique, à basse altitude, spécialement le Sud et l'Ouest du continent. Le vent semble ici avoir joué un rôle qui s'est ajouté aux déboisements causés par les besoins des marines d'autrefois.

Répartition de la Surface boisée par district

1. Surface boisée par habitant.
2. " " par propriétaire : forêts publiques
3. " " " " : " particulières
4. Taux de boisement (Surface couverte)
5. Répartition de la propriété boisée (Surf. couverte)



SURFACE FORESTIÈRE PAR DISTRICT

Nous avons ici trois chiffres qui présentent certaines divergences, celui de 1896 (Évolution forestière) ; 1902 (*Dictionnaire géographique de la Suisse*) et un chiffre inédit de 1914.

1896

District	Ha Surface	Forêts	surface totale Ha	Pâturages	% total forêts pâturages
		% de la surface totale		% de la surface totale	
Neuchâtel	2 791	36,1	403	5,2	41,3
Boudry	4 592	44,5	336	3,3	47,8
Val-de-Travers ...	5 067	30,5	4 057	24,4	54,9
Val-de-Ruz	3 491	27,2	2 784	21,7	48,9
Le Locle.....	2 210	15,4	4 970	34,6	50,0
La Chaux-de-Fonds	1 373	14,7	3 122	33,5	48,2
Total...	19 524	27,4	15 672	22,0	49,4

1902

Neuchâtel	2 772	35,5	402	5,1	40,6
Boudry	4 592	43,7	336	3,2	46,9
Val-de-Travers ...	5 068	30,5	4 057	24,4	54,9
Val-de-Ruz	3 072	23,9	2 783	21,7	45,6
Le Locle.....	2 209	15,4	4 970	34,5	49,9
La Chaux-de-Fonds	1 373	14,7	3 122	33,5	48,2
Total...	19 086	26,7	15 670	21,9	48,6

Il y a donc notamment au Val-de-Ruz, certaines différences, assez sensibles et difficilement explicables.

Le district le plus boisé est celui de Boudry, dont le taux de boisement est de 44,5 % (43,7 % forêts), puis Neuchâtel avec 36,1 % (35,5 %) et le Val-de-Travers (30,5 %). Les trois autres districts sont moins riches en forêts, surtout le district de La Chaux-de-Fonds (14,7 %).

Pâturage boisé : c'est l'inverse ; ce sont les districts des Montagnes qui en montrent la plus grande part, puis viennent passablement plus loin le Val-de-Ruz et le Val-de-Travers. Quant au Vignoble, la part du pâturage boisé est très réduite.

1914

District	Surface		Total Ha	Taux de boisement surf. totale (sans les lacs)			Taux de boi- sement des pâturages		Surface réduite par admi- nistrat. Ha
	Forêts Ha	Pât. réd. (surface boi- sée) Ha		Forêt %	Pâturage %	Total %	publics %	parti- culiers %	
Neuchâtel ..	2 791	323	3 114	35,8	3,9	39,7	37	47	197
Boudry	4 592	131	4 723	43,7	1,0	44,7	70	35	213
V.-de-Travers	5 067	1 456	6 523	30,5	8,8	39,3	29	47	258
V.-de-Ruz ..	3 491	626	4 117	27,3	4,8	32,1	30	32	185
Montagnes ..	3 583	2 434	6 017	15,1	10,2	25,3	45	38	219
Total...	19 524	4 970	24 494	27,4	7,0	34,4	38	39	231

Nous avons donc de grandes différences dans la part des pâturages boisés (surface réduite) suivant les districts, mais également dans le taux de boisement lui-même. Si sur l'ensemble du canton il y a peu de différences entre les pâturages publics et ceux des particuliers, on constate localement, des différences assez importantes. Au district de Boudry, les pâturages particuliers (Grand'Vy-frontière vaudoise) sont très peu boisés, mais ceux des communes (fruitière de Bevaix) fortement boisés. C'est l'inverse au Val-de-Travers, où les pâturages des communes et de l'État sont relativement peu boisés (Grande et Petite Robellaz, Verrières) seulement 29 %, tandis que les pâturages particuliers ont en moyenne un taux de boisement de 47 %. A la vérité certains de ces pâturages sont presque de la forêt et devraient être fermés au parcours. C'est d'ailleurs chose faite pour une partie de ceux-ci, qui ont été clôturés en échange de dégagements de pelouses opérés aux bons endroits. (Parcs, Place Jeannin, Charbonnières, etc.)

TAUX DE BOISEMENT PAR TERRITOIRE COMMUNAL

Les taux de boisement sont encore plus variables suivant les communes ; certaines sont pauvres en forêts, comme La Sagne (13 %) ; Ponts-de-Martel (21 %) ; Brot-Plamboz (17 %), d'autres sont très riches, Buttes (41 %) ; Noiraigue (63 %) ; Cortaillod (61 %) ; Boudry (61 %) ; Béroche (39 %), etc.

Dans les Montagnes nous avons les chiffres suivants, forêts et pâturages boisés :

Brévine	1,5 %	forêt	58 %	pâturage boisé
Chaux-du-Milieu	38 %	»	27 %	»
Cerneux-Péquignot	35 %	»	51 %	»
Bayards	30 %	»	29 %	»
Verrières	36 %	»	23 %	»

SURFACE : PAR CATÉGORIES DE PROPRIÉTAIRES

Nous donnons ci-dessous les variations de ces chiffres tout en renvoyant aux remarques précédentes sur la surface forestière du canton :

	État		Communes et corp.		Particuliers	
	Total	Ha	Ha	Total	Ha	Total
		%		%		%
1883 (forêts) . .	1 802	9,3	10 463	53,4	7 300	37,3
1896 »	1 802	9,3	10 427	53,4	7 296	37,3
1903 for. + pât.	1 904	9,5	10 715	50,4	7 326	40,1
1911	2 554	10,2	12 513	50,0	9 938	39,8
1923 Suisse for.	2 058	8,4	11 786	48,0	10 687	43,6
1926 (Früh) . .	2 411	9,8	11 804	47,8	10 454	42,3
1944 Stat. féd.	2 170	8,8	12 249	49,7	10 212	41,5

Dans le dernier chiffre sont compris 90 ha. situés en dehors du canton (Vaud, Berne, France).

Comme nous l'avons dit, nous nous baserons essentiellement sur les chiffres de 1923 (inédit), comprenant une surface totale de 24 494 ha.

dont 2 062 ha. = 8,4 % appartiennent à l'État

11 853 » = 48,4 % » aux communes et corporat.

10 579 » = 43,2 % » aux particuliers

D'une manière générale on constate donc que la surface des forêts de l'État a augmenté assez fortement en grandeur absolue, mais a, par contre, légèrement baissé en taux. Il en est de même pour les communes et corporations. Pour les particuliers, la surface a augmenté assez fortement, tandis que la part de celles-ci dans la surface totale a augmenté jusqu'en 1923, pour diminuer faiblement ensuite. Les différences entre ces diverses données s'expliquent, en grande partie, par des passages de certaines parties de pâturages à la forêt et par le cantonnement du pâturage.

Il est bon de faire quelques comparaisons avec les cantons suisses et l'ensemble de notre pays, puis avec quelques pays voisins.

Les cantons les plus riches en forêts *domaniales* (État) sont Schaffhouse avec (16 %) ; Fribourg (13 %) ; Neuchâtel vient au troisième rang, puis vient Vaud (9,2 %). Sur l'ensemble de la Suisse : 4,6 %.

Ceux qui en ont le moins sont les cantons de la Suisse primitive (Uri, Schwyz, Glaris, puis Bâle-Ville et Campagne, Grisons, Tessin et Valais, où la part des forêts cantonales n'atteint pas même 1 %.

Pour les forêts *communales*, la plus forte proportion est atteinte dans les cantons d'Uri (92,8 %) ; Obwald (92,2 %) ; Glaris (91,1 %) ; Grisons (92,2 %) ; Valais (91,1 %) ; les moins riches sont Genève (6 %) seulement, puis Lucerne et Appenzell Rh.-Ext. En Suisse nous en avons 67,5 %.

Pour les forêts *particulières*, en tête viennent Genève (92,8 %) ; Appenzell Rh.-Ext. (75,4 %) ; Lucerne (74,4 %). Les cantons qui en ont le moins sont les cantons de montagne et ceux de la Suisse centrale. En Suisse leur part est de 27,9 %.

En comparant avec les pays d'Europe, sont riches en forêts *domaniales* (1920-1930 environ) : Lithuanie (95,2 %) ; Lettonie (94,1 %) ; Esthonie (87 %) ; Yougoslavie et Finlande. Ceux qui en possèdent le moins sont la Grande-Bretagne, l'Espagne, la Hollande, l'Italie, c'est-à-dire les pays placés à basse altitude au bord de la mer et pauvres en forêts.

Sont riches en forêts *communales* : l'Espagne (95,7 %), la Belgique, la Hongrie, la Yougoslavie.

Sont riches en forêts particulières : le Portugal (95,7 %) ; la Grande-Bretagne (95,9 %) ; l'Irlande (91,6 %) ; la Hollande (87,8 %) soit surtout les pays de la côte atlantique. Ceux qui en possèdent le moins sont les héritiers partiels de l'ancienne Russie, qui viennent d'être à nouveau absorbés par leur puissant voisin.

Par district.

En 1914, on comptait 3358 propriétaires de forêts et pâturages boisés (État, communes, corporations et particuliers), pour une surface totale de 23 984 ha. (contre 24 494 ha. en 1923), ce qui provient probablement de variations dans la surface boisée des pâturages. Il en ressort que, sur l'ensemble du canton, la moyenne de surface boisée est de 7,12 ha. par propriétaire (7,30 si l'on prend les chiffres de 1923 et le même nombre de propriétaires).

En 1923, la surface boisée se répartissait de la manière suivante entre les districts et les propriétaires :

District	État,		Communes et corporations		Particuliers		Total Ha
	Ha	%	Ha	%	Ha	%	
Neuchâtel	628	20,2	1 985	63,7	501	16,1	3 114
Boudry	572	12,1	3 533	74,8	618	13,1	4 723
Val-de-Travers . .	130	1,9	2 661	40,9	3 732	57,2	6 523
Val-de-Ruz . . .	183	4,4	2 637	64,1	1 297	31,5	4 117
Locle	309	7,8	659	16,6	2 994	75,6	3 962
Chaux-de-Fonds	240	11,6	378	18,3	1 437	70,1	2 055
	2 062	8,4	11 853	48,0	10 579	43,6	24 494

En 1911, nous avons une proportion de :

	%	%	%
Neuchâtel	20,5	69,6	9,9
Boudry	5,6	77,3	17,1
Val-de-Travers	2,6	36,6	60,8
Val-de-Ruz	4,8	74,0	21,2
Montagnes	19,6	20,5	59,9
Total . . .	10,2	50,0	39,8

Pâturage et forêt (1914).

Propriétaires	Surf. totale	Forêt	%	Pâturage réduit	%
Communes, Corporations	11 422	10 664	93,4	758	6,6
État	1 980	1 849	93,4	131	6,6
Particuliers	10 582	5 486	51,8	5 096	48,2
Total . . .	23 984	17 999	75,0	5 985	25,0

BOISEMENT ET POPULATION

Il ressort de ces tableaux que nous devons distinguer dans notre canton deux régions essentiellement différentes au point de vue de la répartition des forêts et du genre de propriétaires :

1. *La zone inférieure* comprenant le Vignoble, c'est-à-dire les côtes exposées au Sud de la chaîne côtière et les versants assez rapides des pentes bordant le Val-de-Travers et le Val-de-Ruz, en laissant de côté le sommet de Chaumont et de la Montagne de Boudry.

2. *La zone supérieure* comprenant les hautes vallées à partir de la bordure des côtes du Val-de-Travers et du Val-de-Ruz et les sommets des hauts plateaux, territoires occupés en grande partie par les pâturages (boisés ou non) et les prés bois. Les forêts y sont moins fréquentes (à part la région de la Grande-Joux, Verrières, Bayards et certaines régions du Val-de-Ruz (Chézard).

Zone inférieure.

Les premières colonisations en forêt ont eu sur la répartition de la population des influences durables, car il existe encore aujourd'hui une liaison générale entre la répartition des habitants et les anciens modes de défrichement. Les régions inférieures du canton ont eu leur population groupée en communes plus ou moins importantes, avec l'obligation de l'assolement triennal ; les maisons sont groupées en agglomérations assez denses, serrées autour de l'église (village ou ville) avec ici et là (par exemple à la Béroche), le développement momentané du peuplement dispersé. Nous avons donc une culture intensive agricole et viticole, avec peu de pâturage proprement dit. Le terrain y est très fertile, et le climat favorable. L'influence adoucissante du lac se fait sentir tout le long de la chaîne côtière et partiellement dans les vallons.

C'est la zone où les forêts communales sont particulièrement importantes (Cortailod, Bevaix et Boudry n'ont presque pas de forêts particulières). Il en est de même de la côte de Chaumont, à l'exception de la partie supérieure de la montagne, qui se rattache au peuplement dispersé et de certaines zones de faible étendue, par exemple vers l'arête de Chatollion. Encore une partie de ces boisés appartenaient-ils autrefois à l'État.

Dans la région de la Béroche, on constate un phénomène particulier, la régression de la forêt, dont la limite inférieure monte plus haut que partout ailleurs dans la chaîne côtière. Le bas des forêts communales de la Béroche atteint en moyenne une altitude de 900 m. (entre 830 et 950 m.), bien qu'en dessous se trouve une

bande de forêts particulières dont la hauteur varie entre 100 et 300 m. d'altitude.

A Cortaillod, par contre, le bas de la forêt est à une altitude de 516 m. et à Bevaix à 480 m.

Nous trouvons, dans la Béroche, un peuplement dispersé analogue à celui des montagnes, mais avec le correctif suivant, c'est que, au moins autrefois, le pacage (glandage dans les forêts de chênes) est resté propriété commune, d'où le nom de Devens (forêt en défends sauf pour le glandage), forêt mélangée assez claire, utilisée pour la production du bois et l'alimentation des porcs, et où forcément, la forêt se dégrade de plus en plus. On peut dire que c'est l'apparition, dans les cultures, de la pomme de terre, qui a sauvé les forêts de chênes d'une destruction plus complète.

Les Prises, au contraire (on n'en compte pas moins de vingt sur la carte au 1 : 25 000, baptisées du nom de leur premier propriétaire), sont, comme l'a écrit Pierrehumbert : « du terrain pris en accensement du seigneur, pour être transformé en champ, domaine, etc. ». Ce terrain, pris sur l'ancienne forêt a été défriché par le premier propriétaire ; il est donc analogue au Clos ou Cernil que l'on retrouve aux Montagnes.

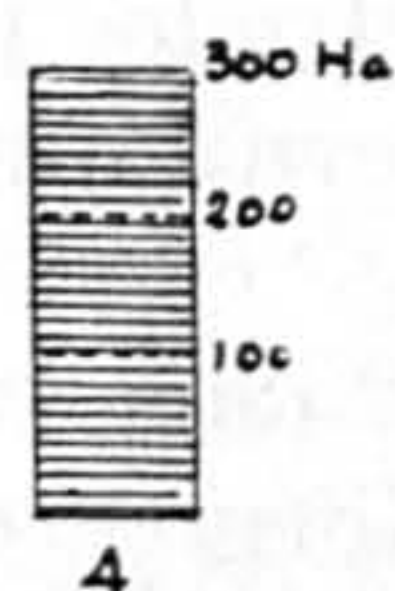
Il résulte d'un acte de 1723 qu'il existait encore à cette date, dans une bonne partie de la région entre Gorgier et les Champs Bettens, une forêt assez importante, la Pullière, d'une contenance de 200 poses = 54 ha., boisée de hêtres et chênes. Actuellement, à part la grande forêt du Devens, il n'existe plus que quelques petits bosquets de bois isolés ici et là.

Mentionnons encore le cas des communes possédant les côtes de Chaumont, et qui jusqu'après 1800 étaient propriété commune, et n'ont été partagées qu'après un âpre différend entre Neuchâtel-ville d'un côté, et les autres communes de l'autre. Des circonstances analogues existaient autrefois dans la région entre Brot-Dessous et Rochefort, où les forêts de hêtres sont actuellement réparties entre un grand nombre de propriétaires (communes), dont certaines comme Neuchâtel, Peseux, Corcelles, Colombier ou Bôle sont assez loin de ces forêts. Les discussions au sujet de ces partages remplissent deux forts volumes, et se déroulent à partir de 1819 et années suivantes. L'origine de ces biens, autrefois communs, remonte au pâturage en forêt, pratiqué autrefois, et dans lequel, au cours du partage, les surfaces ont été réparties au prorata des droits de pâturage et proportionnées au nombre de têtes de bétail pâturent.

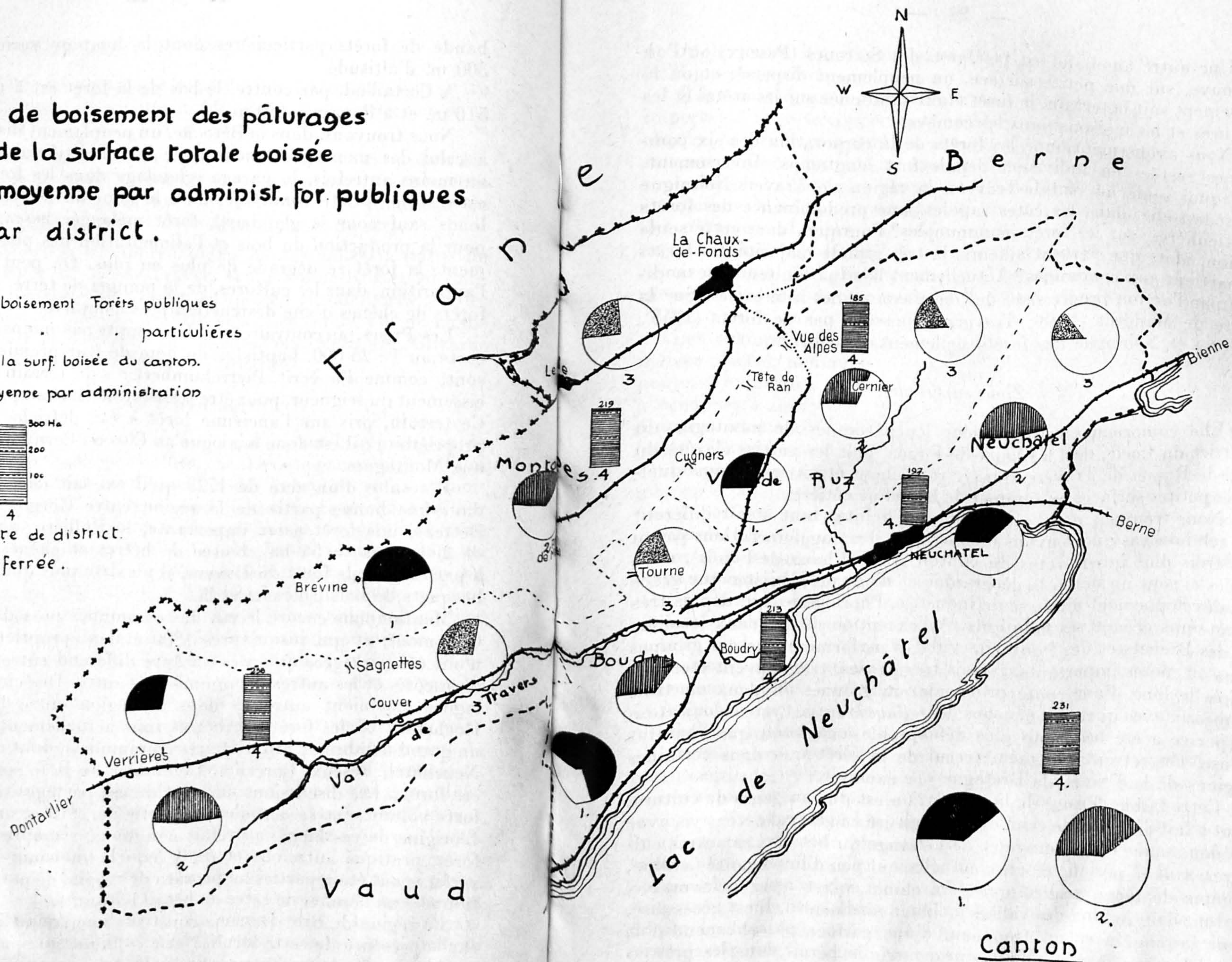
La région de Brot-Dessous constitue une anomalie géographique, car la présence de cette localité ne s'explique que par la nécessité de doubler les attelages pour escalader les pentes rapides de la Clusette.

Taux de boisement des pâturages
Part de la surface totale boisée
Surf. moyenne par administ. for. publiques
par district.

1. Taux de boisement Forêts publiques
2. " " " " particulières
3. Part de la surf. boisée du canton.
4. Surf. moyenne par administration



---- Limite de district.
+ + + Voie ferrée.



Une autre anomalie est la région des Serroues (Peseux) où l'on retrouve, sur une petite surface, un peuplement dispersé, et où le boisement suit le terrain, la forêt étant cantonnée sur les arêtes et les cultures et les maisons dans les combes.

Nous avons mentionné les forêts de la corporation des six communes restées en indivision depuis fort longtemps. Inversement, pourquoi seule au Val-de-Travers, la région de Travers-Noiraigue possède-t-elle, dans les côtes rapides, une prédominance des forêts particulières, sur les forêts communales? Pourquoi, dans cette seule région, alors que partout ailleurs, la très grande majorité des forêts appartient aux communes? Actuellement la situation tend à se modifier par l'action progressiste des deux communes intéressées. Sur la carte de Mandrot (1858), Travers ne possède pas de forêts (1945 : 75 ha.) et Noiraigue des forêts seulement à l'endroit.

Zone supérieure.

Elle comprend essentiellement les pâturages de montagne du district du Locle, de La Chaux-de-Fonds, puis les parties élevées du Val-de-Ruz et de Travers, qui s'y rattachent étroitement, puis quelques petites surfaces au sommet de la chaîne côtière.

Nous trouvons dans cette zone, un habitat tout à fait différent de celui du bas ; nous avons bien ici et là deux agglomérations parmi les trois plus importantes du canton (Locle-Chaux-de-Fonds), mais celles-ci sont un défi à la géographie et n'ont pu subsister que grâce au développement d'une seule industrie, l'horlogerie, qui depuis très longtemps occupe ses habitants. A l'exception de ces deux localités et des Brenets et des Ponts, les villages ne forment que des groupes plus ou moins importants, jamais très denses, très souvent étendus, étirés le long d'une route principale, ou groupés en deux ou trois hameaux avec quelques maisons, les *villages routes*. Cette colonisation dispersée a été beaucoup plus défavorable à la forêt, que l'habitat dense. On retrouve le même recul de la forêt que dans certaines régions de la France, la Bretagne par exemple.

Cette faible densité de la population est due au genre de culture, tout à fait différent de celui du bas, culture en général extensive, avec prédominance du pâturage et de l'élevage du bétail. Les autres cultures, sauf en période de crise actuelle, ont peu d'importance (avoine, pomme de terre, seigle, orge). Le climat y est assez défavorable, surtout dans le fond des vallées à climat continental. Il est nécessaire, pour faire pâturer un troupeau, d'une surface passablement plus grande que celle nécessaire pour nourrir le bétail dans les prairies du Vignoble ou du Val-de-Ruz, où le pâturage n'existe presque pas,

et où le jeune bétail doit passer quelques mois à la montagne (100 jours environ).

Il faut au paysan, à côté de ses champs, un pâturage plus ou moins important. Il se trouve en règle générale à proximité des maisons, chaque propriétaire ayant ses champs, sa maison, son pâturage et souvent sa forêt contigüe ou non au reste du domaine. Les pâturages sont, dans la vallée de La Chaux-du-Milieu, souvent formés de bandes étroites, de 20 à 30 m. quelquefois, et longues de 2 à 3 km. Le nombre des pâturages et alpes est estimé (Früh)¹ à 861 avec une surface de 27 444 ha. soit le 16,7 % de la surface productive du canton, représentant 11 438 pâquiers. La surface moyenne d'une alpe est la plus petite de celle de tous les cantons suisses, elle atteint en moyenne 32 ha.

Les champs défrichés sont les plus proches des maisons, elles-mêmes placées, non au fond des dépressions, mais légèrement sur la pente, et à quelques mètres au-dessus du fond de la vallée, de manière à échapper à l'air froid du marais. Le terrain y est assez souvent marneux et ne convient pas au boisement et surtout à l'épicéa (région Quartier-Cachot).

Le pâturage occupe les surfaces déjà moins fertiles, au fur et à mesure que l'on s'éloigne des habitations, et que le terrain devient plus superficiel ou trop éloigné. Le déboisement a commencé dans les parties inférieures, clairières de nature, plus faciles à transformer en cultures. Lorsque le défrichement a progressé les cultures se sont étendues aux surfaces moins privilégiées.

On a ainsi dans la région du Cachot-Chaux-du-Milieu, une gradation successive, passant des champs, au pâturage non boisé et dont le taux de boisement tend à augmenter dès que l'on s'éloigne des habitations et que l'on s'avance vers le Sud, pour se terminer par un boisement qui, tout en étant de la forêt, coupé ici et là de pelouses, n'en a pas moins le titre de pâturage boisé. Ces massifs n'ont d'ailleurs aucune ressemblance avec la forêt primitive.

Actuellement certains de ces domaines ont été démantelés, les parties agricoles ayant été rachetées par d'autres paysans, tandis que se constituaient des domaines uniquement boisés, propriété de spéculateurs, qui ont comblé les vides des pâturages, par plantation, ont fermé ces pâturages au parcours pour les laisser se reboiser complètement. Ces domaines s'accroissent régulièrement. On peut dire que depuis une cinquantaine d'années, les domaines ont diminué par suite de la fusion de certains d'entre eux (incendies de maisons, décès, départ des enfants pour la ville) ; les domaines, par contre sont rarement partagés à part quelques grosses propriétés possédant plusieurs maisons. L'importance des domaines de montagne est généralement

trop faible, pour permettre un partage des terres et faire vivre deux ménages séparés l'un de l'autre.

La forêt, par contre, est très souvent partagée entre tous les héritiers ; quelquefois il arrive que l'un d'entre eux reçoit en partage la forêt et l'autre le domaine agricole et l'on en arrive au fâcheux

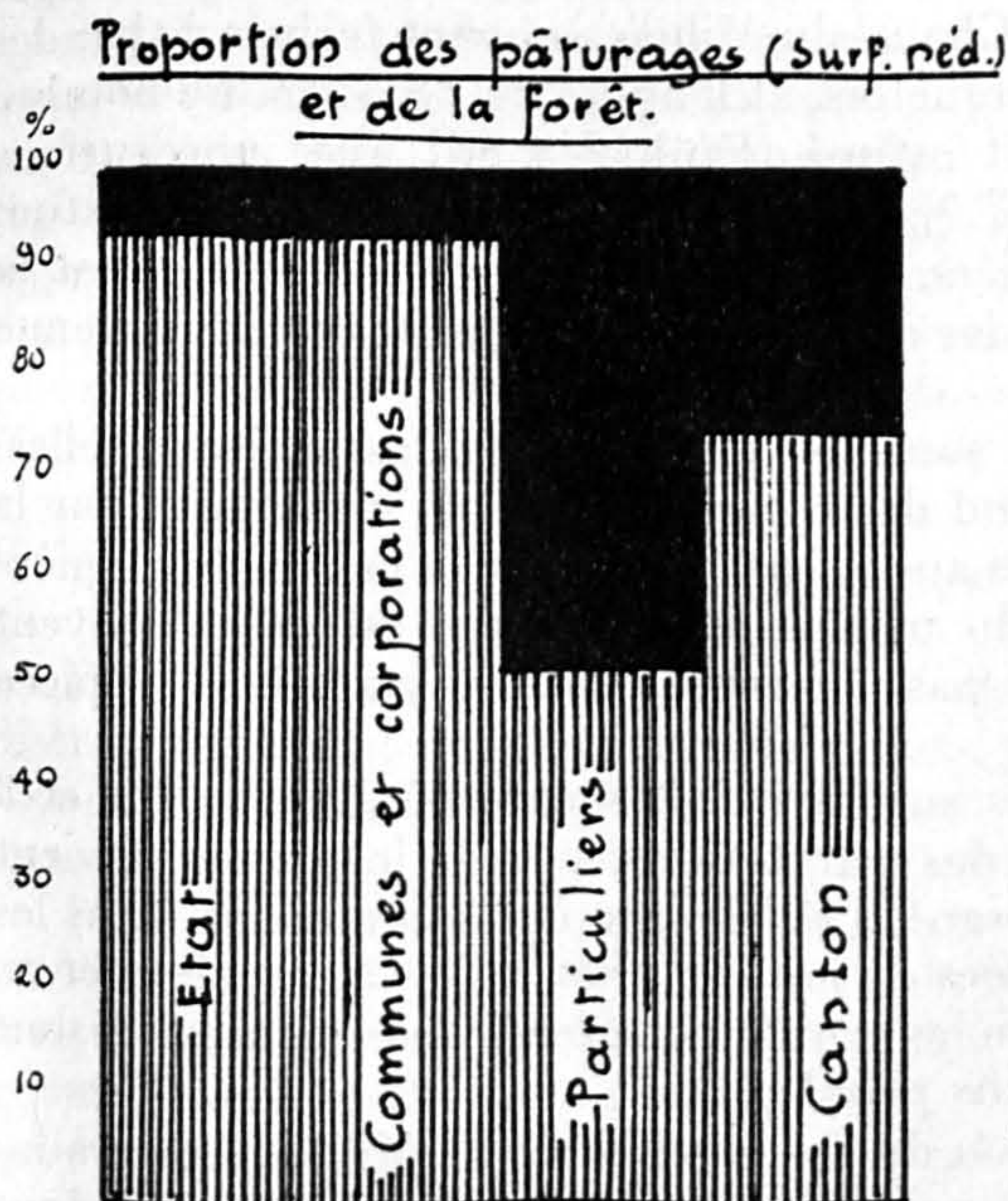
état d'un domaine de montagne ne possédant pas de forêt, ce qui est anormal, car la forêt procure à l'agriculteur de la montagne des occasions de travail qu'il ne saurait avoir, en hiver, ailleurs qu'en forêt.

On rencontre aussi des clairières isolées au milieu de forêts, ou qui étaient autrefois entourées de forêts, sur des replats dans des combes, ou des domaines plus importants, des alpages surtout, placés sur les crêtes venteuses, mais assez plates telles que Sommartel, la Tourne, Montagne

de Boudry, etc., qui bénéficient d'un climat beaucoup plus favorable, que celui des vallées (climat plus océanique avec des extrêmes moins prononcés).

Ils ont été accensés autrefois, avec l'obligation pour le propriétaire, de les clôturer pour éviter l'empiétement des troupeaux communs ou des voisins, d'où le nom de Prise, Clos, Cerneux, Cernil. Selon Chabloz, un Cernil est « une assez grande étendue de terre, mi-bois, mi-pâturage, entourée de clôtures... et où il était interdit au troupeau communal d'aller paître ». L'un d'entre eux a donné son nom au dernier de nos villages neuchâtelois, le Cerneux-Péquignot. On en retrouve une assez grande quantité, spécialement dans la région des Verrières, sous la dénomination de Cernil, suivi du nom de leur premier propriétaire.

Depuis un temps assez long déjà, une partie importante de la population de la montagne (actuellement c'est moins le cas) tra-



vaillait à l'horlogerie à domicile dans de petits ateliers familiaux, groupant deux ou trois personnes, travaillant le soir, ou entre les grosses saisons de la campagne.

La répartition des pâturages n'est pas la même partout. C'est ainsi qu'à La Sagne, par exemple, il n'y a pas, dans le centre du village, de pâturages proprement dit à proximité des habitations, ou ces derniers sont de faible étendue, contrairement à ce que l'on constate à Petit-Martel ou aux Cœudres sur territoire des Ponts-de-Martel. Le pâturage n'a pas été partagé entre les communiars, comme ce fut le cas presque partout ailleurs. Les accencissements n'ont pas été faits de la même manière et la commune a gardé la propriété de la plus grande surface des pâturages ; c'est le pâturage communal, ou plus simplement « le Communal », dont le nom se retrouve encore au Locle, sans que la chose existe encore. Ces derniers pâturages ont été reboisés dans les années 1899 à 1923, dans le but de favoriser l'alimentation en eaux de source de la commune du Locle.

Pour quelles raisons des communes comme La Sagne, Les Verrières, Les Bayards, par exemple, ont-elles conservé des grands pâturages communaux, tandis que, partout ailleurs, ils ont été partagés ? Il n'y a pourtant pas de différences sensibles dans les conditions géographiques ou économiques. Le fait que les communes de La Chaux-du-Milieu et des Ponts ne possèdent pas de forêts ou pâturages peut à la rigueur s'expliquer par la donation des forêts de la Joux à la ville de Neuchâtel, par Jeanne de Hochberg, mais pour les autres communes comme La Chaux-de-Fonds, Planchettes, Brévine, Côte-aux-Fées ? En 1858, Cerneux, Brot-Dessous, Brévine, Chaux-de-Fonds, Côte-aux-Fées, n'ont pas de forêts communales. Le mode de peuplement est certainement la raison du défaut de forêts communales dans la région de La Chaux-de-Fonds, cette dernière commune s'étant formée passablement plus tard que Le Locle. Il n'en est pas de même à La Brévine.

La grandeur des pâturages est plutôt faible, comme nous l'avons vu précédemment, c'est la surface moyenne la plus faible des moyennes cantonales. Il existe bien quelques grands domaines servant essentiellement à l'estivage du bétail, mais ces derniers sont malheureusement affermés actuellement à des syndicats d'élevage, étrangers au canton, vaudois, bernois, ou à des syndicats d'élevage du cheval.

En terminant mentionnons encore un système de boisement, dont nous n'avons pas encore parlé jusqu'ici, du fait qu'il n'était pas soumis normalement au régime forestier, les *prés bois*. Il s'agit de terrains maigres, prés en général, fauchés régulièrement (une seule coupe), boisés ici et là de buissons ou de quelques groupes

de hêtres ou sycomores, isolés, assez chétifs, et qu'on ne retrouve en quantité importante que dans les régions de la Tourne et des Monts de Buttes. Le boisement est minime, la surface des parcelles faible et plus petite que celle des pâturages. Elles fournissent une herbe courte et de peu de volume, mais riche en matières nutritives, et qui améliore les fourrages de plaine produits par les prairies richement engraisées du Vignoble. Elles appartiennent, pour la région de la Tourne, en grande partie à des agriculteurs du Vignoble.

SOURCES

1. FRÜH, *Géographie de la Suisse*.
2. FANKHAUSER, *La Suisse forestière*.
3. Div. *Über die Bedeutung des Schweizerwaldes*.
4. P. DEFFONTAINES, *L'homme et la forêt*.
5. *Dictionnaire géographique de la Suisse*.
6. *Évolution forestière du canton de Neuchâtel* (Service forestier).
7. *Statistique fédérale*.
8. *Forêts de mon pays* (divers auteurs).
9. *Wald unserer Heimat* (W. SCHAEDELIN).
10. Divers documents inédits.

UN PROBLÈME TECHNIQUE DE GÉOGRAPHIE URBAINE

LE RÉSEAU DES CANAUX-ÉGOUTS DE NEUCHÂTEL

PAR

RENÉ JAUN

Un des problèmes intéressants de la géographie humaine, est celui que pose le réseau des canalisations qui creusent le sous-sol des villes comme les galeries des taupes dans les champs. Son étude met pleinement en lumière les deux aspects antagonistes de la géographie urbaine : l'influence des conditions physiques, en l'occurrence, du relief du sol, et la réaction humaine à cette sujétion. Or, comme les villes sont les lieux de densité la plus forte, il est naturel que les solutions apportées par l'homme y seront les plus diverses et les plus complexes.

Certains réseaux parviendront même à s'affranchir totalement ou presque de toute contrainte physique : ainsi, ceux de l'électricité et du gaz ; pour ce dernier, la seule influence naturelle est la situation de l'usine au point le plus bas de la localité. Remarquons que ces réseaux sont tout récents, ils n'ont guère plus du demi-siècle. Quant aux réseaux des eaux et des égouts, plus anciens, ils subissent plus fortement l'influence du relief du sol, des conditions naturelles ; ils seront donc d'une étude plus riche, d'un caractère plus géographique que les deux premiers, qui sont pures œuvres techniques du domaine de l'ingénieur.

Une carte même schématique du réseau des canaux-égouts de la ville de Neuchâtel fait apparaître nettement les relations de ce réseau avec la configuration orographique.

La ville s'étire sur une dizaine de kilomètres le long de son lac ; elle possède ainsi un niveau de base d'accès facile pour toutes ses canalisations qui s'y déverseront soit directement, soit en empruntant les thalwegs de sa rivière ou de ruisseaux-fossiles ; aucun quartier n'est hors de la zone d'attraction du niveau de base.

Neuchâtel est essentiellement une ville de coteaux, de deux lignes parallèles de coteaux longeant le lac. La première ligne, riveraine du lac (calcaire hauterivien), est coupée en deux points : à l'extrême ouest du territoire communal par la semi-cluse de la Serrière, au centre, par celle que le Seyon post-glaciaire emprunte. La seconde ligne, en second plan (calcaire valanginien), connaît trois coupures : à l'extrême ouest, celle des gorges du Seyon, au centre, celle du Plan, à l'Est, celle de l'Ermitage ; ces deux dernières sont dues à des phénomènes d'érosion régressive. Jusqu'en 1930, la ville prenait fin à un accident tectonique : la faille (ou le décrochement) de Fontaine-André-Chemin des Mulets ; avec l'absorption de la commune de La Coudre, le territoire urbain comprend un extrême Est d'une tout autre allure, où les coteaux du premier plan sont plus vastes, plus réguliers, puisqu'ils culminent à la même altitude que ceux du second plan de l'ancien territoire communal.

A l'Ouest et à l'Est de cet ancien territoire communal, il existe au-devant des coteaux hauteriviens des formations de calcaire urgonien, qui ne dessinent un coteau que dans la section est.

Chacune des couches calcaires est séparée de celle qui lui succède par une ligne de combes : combe urgonienne, faiblement dessinée à l'Est de la ville, manquant à l'Ouest ; combe des marnes bleues hauteriviennes, au pied nord des calcaires d'Hauterive ; combe des marnes jurassiques de Purbeck, au pied nord des calcaires valanginiens. Ces combes sont dominées par des falaises ou des pentes raides pour les couches calcaires qui les surplombent, tandis que les coteaux qui les appuient ont une pente plus douce, de 45° en moyenne. Ainsi, ces combes ont un aspect caractéristique de vallées à versants dissymétriques des régions d'érosion de plissement simple.

L'érosion fluviale a remanié ce complexe régulier. La moitié ouest de la combe hauterivienne a été empruntée par un torrent dès sa sortie d'une gorge coupant l'anticlinal jurassien : le Seyon, qui a déblayé la combe de tous ses dépôts glaciaires et l'a approfondie d'autant plus fortement qu'on approche de la fin de son cours ; le Seyon parvient au lac en empruntant encore une fois une coupure du coteau hauterivien en forme de semi-cluse, aux versants réguliers et sans falaises ; il forme un cône de déjection sur lequel la ville a pris naissance et s'est développée jusqu'au début du XIX^e siècle, époque à laquelle sa croissance l'a poussée à occuper les coteaux du premier

et du second plans. L'extrême ouest de la combe hauterivienne et une petite section de sa partie centrale ont été transformées en vallées suspendues par l'érosion intensive du Seyon.

Le cours du Seyon est dessiné finalement par le principal système de canaux-égouts. Le torrent a été détourné et jeté au lac par un tunnel sous le crêt hauterivien ; il a perdu ainsi la moitié inférieure de son cours urbain, celle qui se trouvait en pleine ville. Actuellement, la section restante du Seyon — pour un tiers souterraine par suite de remplissages artificiels — est utilisée comme collecteur des canaux-égouts des coteaux voisins et de la vallée suspendue de l'extrême ouest. Heureusement que les égouts modernes ont beaucoup d'eau pour emporter les matières grasses, car, en été, le Seyon connaît souvent des étiages absolus. La partie proprement urbaine privée de son torrent, est parcourue par le principal collecteur de la ville, à section assez grande pour y permettre le passage d'un homme. Le cône de déjection lui-même est dessiné par les canalisations, mais sous forme renversée : le point de jonction des canaux étant proche du lac, et non au sommet du cône.

Par contre, il n'existe pas de système de canalisation dessinant le magnifique réseau affluent aujourd'hui transformé en nappe phréatique, qui descend les coteaux du second plan dans la partie centrale dominant le cours du Seyon.

Avant la dernière glaciation, le Seyon descendait directement au lac, prolongeant sa gorge à travers les calcaires hauteriviens. Les dépôts morainiques l'ont obligé à emprunter la combe susmentionnée et ont envoyé le thalweg de son cours à travers les coteaux hauteriviens du premier plan ; cependant ce cours préglaciaire est encore sensible à l'œil tant soit peu averti, et un système de canaux-égouts en perpétue aujourd'hui le souvenir.

Plus à l'Est, à mi-chemin du Seyon et du croisement de Fontaine-André, un magnifique système hydrographique existe, également transformé aujourd'hui en nappe phréatique. C'est le ruisseau de l'Ermitage, qui arrive sur les coteaux du second plan, puis du premier plan, par des semi-cluses ; malheureusement, celle qui entaille les coteaux hauteriviens a été abîmée par la construction d'une route, et par les puissants remblais des lignes ferrées en pleine région de voies de manœuvre. Ce complexe hydrographique se traduit sur la carte des canaux-égouts par un réseau qui le représente assez fidèlement dans ses traits fondamentaux.

Le décrochement de Fontaine-André nous amène dans la banlieue de la ville, et tout particulièrement dans une section peu bâtie à cause du relief accidenté ; le canal existant ne peut guère être considéré comme déterminé dans son tracé par l'orographie.

Par contre, au delà, dans les nouveaux territoires communaux, la situation est tout autre. Nous nous trouvons dans un quartier en plein essor, ensuite de la présence d'une importante fabrique (la Favag, appareils téléphoniques et de précision) à Monruz qui prend de plus en plus d'extension, et qui provoque le peuplement de tous les coteaux allant du lac à l'ancien village de La Coudre. Deux égouts dévalent ces coteaux de leur crête au lac, de La Coudre à Monruz ; ils empruntent purement et simplement le cours de deux ruisseaux, de ces « oueds » jurassiens, plus souvent à sec qu'en crue, canalisés et au tracé rectiligne à travers les vignes. Celui de l'Ouest, Le Sordet, a conservé même une petite section à ciel ouvert ; celui de l'Est, le ruisseau du Chable, évacue les eaux de ruissellement avec celles de vidange dans un tuyau de ciment souterrain.

Le premier coup d'œil nous donne l'idée que dans ses lignes générales, le système des canaux-égouts neuchâtelois est conditionné par le relief de la ville, et surtout par le réseau hydrographique. De ce cas particulier, on peut tirer une loi générale de la géographie urbaine ; *l'existence d'une rivière ou d'un thalweg détermine le tracé fondamental des canalisations*, loi qu'on peut appeler : loi hydrographique. Que ce soit dans le grand Paris, que ce soit à Lausanne, que ce soit dans le petit Neuchâtel, un cours d'eau est appelé à jouer le rôle de collecteur central pour tout le quartier qu'il traverse, pour toute son ancienne vallée, bouleversée souvent par le peuplement urbain. Ainsi, à Neuchâtel, le Seyon ne manque pas de remplir cette mission, même dans la section inférieure privée de sa rivière. Qu'un cours d'eau plus ou moins important devienne un gêneur dans une ville, qu'il soit condamné à être emprisonné sous une voûte de béton, enfoui sous des remplissages qui effacent sa vallée, cela est une autre question, cela est un problème de géographie urbaine, étranger à celui des canalisations.

Une étude détaillée du réseau des canaux-égouts en transforme l'aspect du tout au tout. D'une manière générale, on peut dire que *le tracé des canalisations est déterminé non par l'orographie mais par un fait humain : la route ou la rue*. Une seule exception à cela : si une rivière existe, à ciel ouvert ou sous voûte, elle joue le rôle d'exutoire pour tous les systèmes de canaux qui s'y déversent. Tel est le cas du Seyon aujourd'hui encore, et même dans la partie inférieure, la partie proprement urbaine, privée de sa rivière depuis un siècle, mais où une route a été construite sur l'emplacement du lit asséché. Je regarde cette rivière comme jouant le rôle de niveau de base secondaire pour tous les quartiers qu'elle dessert.

La Serrière, petite rivière dont le cours n'a que 600 mètres de longueur constitue un exutoire pour toute la rue que forment les

fabriques et les maisons d'habitation au fond de sa cluse. Elle joue aussi le rôle de niveau de base local.

Par contre, les systèmes de ruisseaux fossiles suivent très librement le tracé du thalweg. Ainsi, le réseau du Seyon préglaciaire dessine non pas le vallon qui se laisse deviner encore, mais les rues créées à flanc des versants ; le coude en épingle à cheveux, au milieu du cours du canal, s'explique alors aisément : la rue a dû faire un détour afin de franchir les voies ferrées par un passage sous voies.

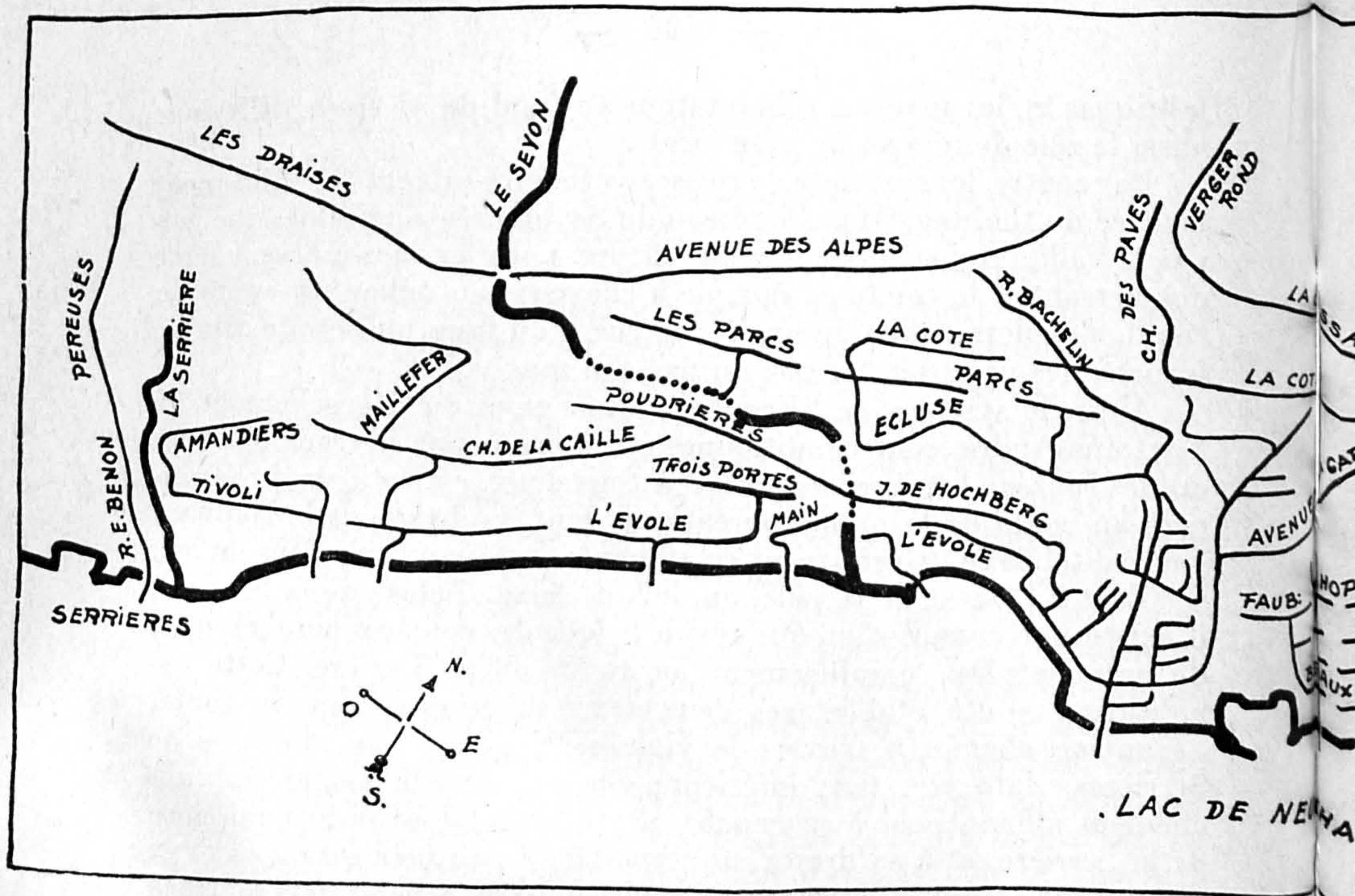
Ainsi, le système de l'Ermitage, ainsi celui du décrochement de Fontaine-André, sont conditionnés strictement par le tracé des rues ou des routes ; leur arrivée au lac, à tous deux, est totalement étrangère au cours de la nappe phréatique dont ils dessinent le thalweg. En réalité, ils se transforment en affluents de canaux riverains du lac.

Tout à l'Ouest de la ville, au delà de la semi-cluse de la Serrière, il existe une canalisation qui dévale le long des coteaux hauteriviens, du premier plan, parallèlement au ravin de la Serrière. Cette canalisation a été établie, ses deux tiers supérieurs, dans la route, — ancien chemin à travers le vignoble jadis — rue ancienne de Serrières, dans son tiers inférieur ; elle ne possède aucun embranchement affluent, car à sa gauche, il y a les falaises de la semi-cluse de la Serrière, et à sa droite, un vignoble, à peu près intact, à deux ou trois maisons près. La rue qui, à la hauteur du dernier tiers du tracé du canal termine la ville à l'Ouest, le « clos de Serrières » est à contrebas et évacue ses eaux grasses directement au lac.

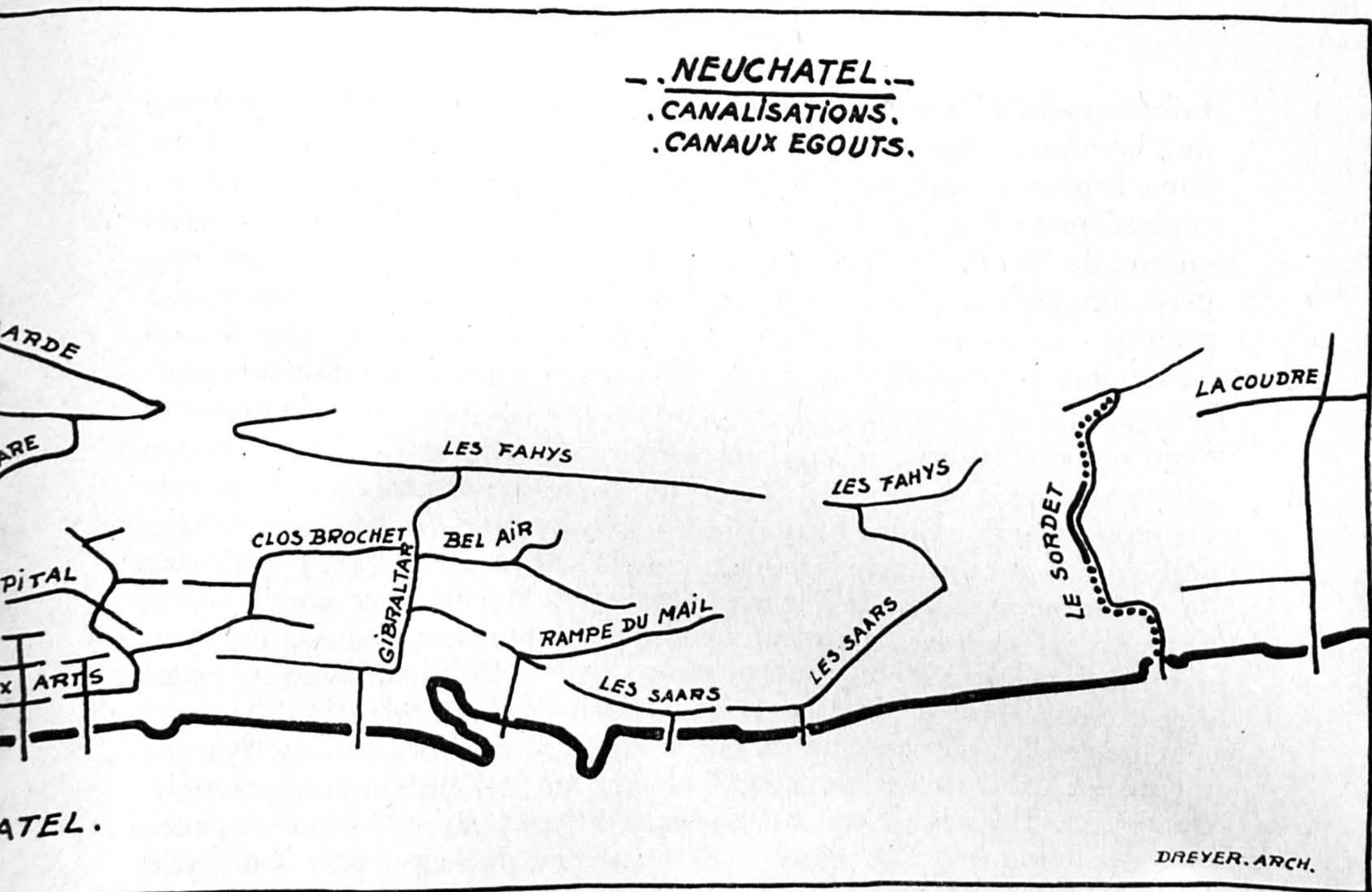
On peut qualifier cette canalisation de préventive ; elle fut installée dans un quartier privé de maisons, en prévision d'un peuplement possible futur, et pour l'évacuation des eaux de ruissellement sur une chaussée à forte pente. Ce mode de faire se retrouve souvent dans les quartiers quelque peu excentriques ; lorsqu'on construit une nouvelle rue, dans une région encore hors du peuplement urbain, on installe immédiatement toutes les canalisations nécessaires à la vie citadine : égouts, eau, gaz en prévision du peuplement futur et par économie. Ainsi, l'égout que nous étudions apparaît indépendant de toute sujétion physique : il emprunte un tracé routier, il a été installé en prévision d'une occupation des coteaux, qui ne s'est pas encore manifestée actuellement.

Il serait aisé d'énumérer nombre d'exemples de ce type ; un des plus beaux est celui qui apparaît à l'Ouest, sur les coteaux du deuxième plan et qui aboutit au Seyon sous l'arche du pont franchissant la rivière à la sortie de sa gorge ; c'est une minuscule cascade d'une eau jaune brunâtre, peu sympathique à voir et quelquefois à sentir.

Sur les coteaux, les canalisations peuvent être réparties en trois groupes. Deux d'entre eux sont strictement déterminés par le tracé



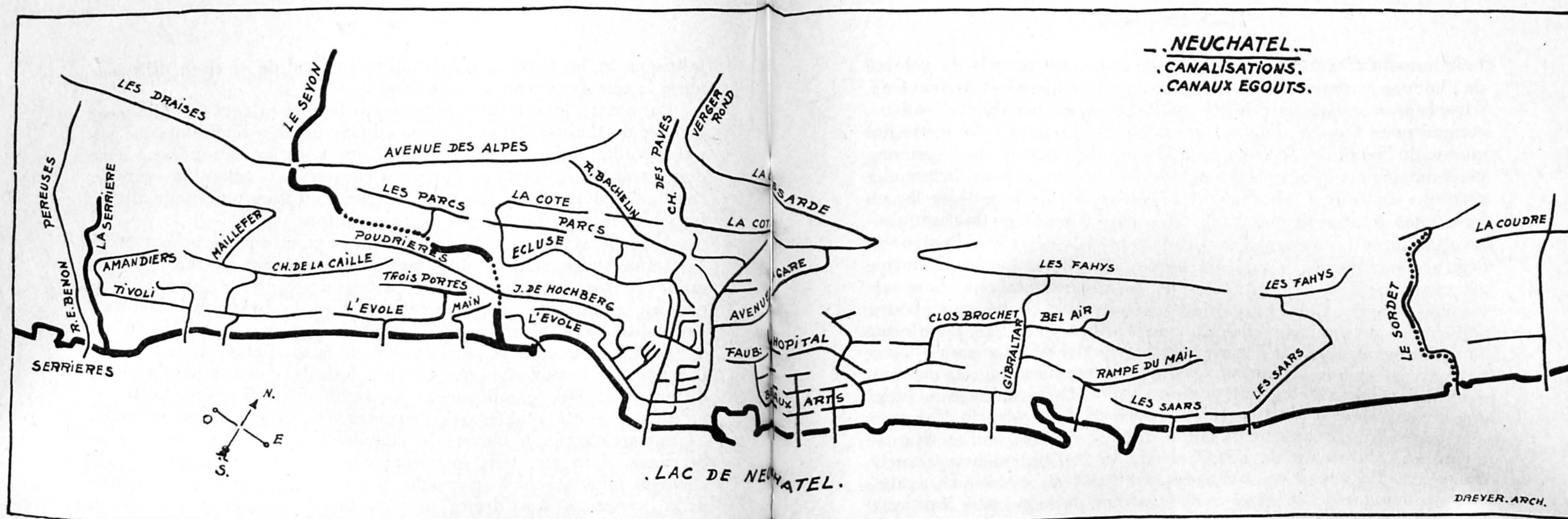
des rues ; ce sont ceux des canaux qui suivent les diagonales et les rues parallèles à l'allure générale Ouest-Est des coteaux ; mais tandis que les diagonales ont une canalisation de leur sommet à leur base, les parallèles sont fragmentés en systèmes indépendants les uns des autres. Sur les coteaux du premier plan rétrécis par le lac qui a taillé des falaises à leur pied, au peuplement plus ancien et, dans la partie centrale, plus dense, les diagonales sont dominantes et sont souvent de faible longueur. Sur les coteaux du deuxième plan, au développement plus vaste, ce sont les parallèles qui tiennent le rôle primordial, tandis que les diagonales, peu nombreuses, sont de grande envergure et dessinent un trait vigoureux tout au travers d'une section de ces coteaux. A l'Ouest, c'est l'Avenue des Alpes, de création toute récente (1920), à l'Est, c'est la Cassarde, dont la route date du milieu du XVIII^e siècle ; entre les deux, on remarque deux diagonales bien différentes d'aspect : l'une, celle de droite (Chemin des Pavés) est presque perpendiculaire ; elle dessine le tracé de l'ancienne route dite des Montagnes qui escaladait directement les coteaux, l'autre, celle de gauche de date plus récente (fin du XIX^e siècle et dans sa partie supérieure, début XX^e siècle) a un tracé nettement oblique. Par



contre, toutes deux ont ceci de particulier que leurs canalisations ne les suivent pas en une ligne ininterrompue, comme c'est le cas pour les deux grandes diagonales de l'Est et de l'Ouest mais qu'elles sont divisées en deux ou trois systèmes différents. Celle de gauche a perdu sa section finale, celle de droite se partage en deux parties d'importance inégale, et délaisse également sa section terminale, qui serait commune avec celle de sa rivale de gauche. Ce fait est dû à ce que nous sommes dans la partie de la ville au peuplement le plus dense et le plus ancien, même sur les coteaux du deuxième plan — antérieur à l'établissement du réseau des canaux-égouts.

Remarquons encore que sur les coteaux du premier plan, à l'Est, la ruelle Vaucher qui dévale directement de la gare au bord du lac représente une antique diagonale analogue à celle du Chemin des Pavés.

Le troisième groupe est celui des canalisations perpendiculaires aux coteaux. Il constitue à proprement parler celui de l'issue des systèmes appartenant à l'un ou à l'autre des deux autres groupes. Il reflète également l'influence prédominante de l'action humaine, seulement tout autrement. Dans les deux groupes précédents, les canalisations sont strictement dépendantes du tracé des rues — fac-



des rues ; ce sont ceux des canaux qui suivent les diagonales et les rues parallèles à l'allure générale Ouest-Est des coteaux ; mais tandis que les diagonales ont une canalisation de leur sommet à leur base, les parallèles sont fragmentés en systèmes indépendants les uns des autres. Sur les coteaux du premier plan rétrécis par le lac qui a taillé des falaises à leur pied, au peuplement plus ancien et, dans la partie centrale, plus dense, les diagonales sont dominantes et sont souvent de faible longueur. Sur les coteaux du deuxième plan, au développement plus vaste, ce sont les parallèles qui tiennent le rôle primordial, tandis que les diagonales, peu nombreuses, sont de grande envergure et dessinent un trait vigoureux tout au travers d'une section de ces coteaux. A l'Ouest, c'est l'Avenue des Alpes, de création toute récente (1920), à l'Est, c'est la Cassarde, dont la route date du milieu du XVIII^e siècle ; entre les deux, on remarque deux diagonales bien différentes d'aspect : l'une, celle de droite (Chemin des Pavés) est presque perpendiculaire ; elle dessine le tracé de l'ancienne route dite des Montagnes qui escaladait directement les coteaux, l'autre, celle de gauche de date plus récente (fin du XIX^e siècle et dans sa partie supérieure, début XX^e siècle) a un tracé nettement oblique. Par

contre, toutes deux ont ceci de particulier que leurs canalisations ne les suivent pas en une ligne ininterrompue, comme c'est le cas pour les deux grandes diagonales de l'Est et de l'Ouest mais qu'elles sont divisées en deux ou trois systèmes différents. Celle de gauche a perdu sa section finale, celle de droite se partage en deux parties d'importance inégale, et délaisse également sa section terminale, qui serait commune avec celle de sa rivale de gauche. Ce fait est dû à ce que nous sommes dans la partie de la ville au peuplement le plus dense et le plus ancien, même sur les coteaux du deuxième plan — antérieur à l'établissement du réseau des canaux-égouts.

Remarquons encore que sur les coteaux du premier plan, à l'Est, la ruelle Vaucher qui dévale directement de la gare au bord du lac représente une antique diagonale analogue à celle du Chemin des Pavés.

Le troisième groupe est celui des canalisations perpendiculaires aux coteaux. Il constitue à proprement parler celui de l'issue des systèmes appartenant à l'un ou à l'autre des deux autres groupes. Il reflète également l'influence prédominante de l'action humaine, seulement tout autrement. Dans les deux groupes précédents, les canalisations sont strictement dépendantes du tracé des rues — fac-

teur humain très net ; dans celui que nous envisageons, la volonté de l'homme se manifeste avec le maximum de liberté et de fantaisie. Ainsi la grande diagonale de l'Ouest, de l'Avenue des Alpes, débouche, comme nous l'avons déjà vu, sous l'arche du pont à la sortie des gorges du Seyon et forme une malodorante cascade. Les systèmes perpendiculaires ou en diagonale des coteaux, aussi bien du premier plan que du second, aboutissent à leur niveau de base — le lac ou les combes hauteriviennes — par des perpendiculaires tracées quasiment au hasard, indépendamment de toute rue ; certains d'entre eux dégringolent le coteau en compagnie d'escaliers. Le seul principe géographique respecté est celui de la ligne droite. La diagonale médiane, Comba-Borel-Boine, fait une véritable chute pour aboutir au Seyon, chute qui rappelle celle que la vallon du Tertre, transformé en vallée suspendue par l'érosion du Seyon, devait faire pour aboutir à son niveau de base. Quant aux coteaux du premier plan, ils parviennent au lac d'une façon tout aussi artificielle. Ou bien, ils aboutissent directement dans d'autres systèmes, ou bien ils dévalent au lac, sans se soucier d'une falaise de quatre à cinq mètres. Un seul mérite une mention : celui qui se déverse à proximité de l'embouchure actuelle du Seyon. Il arrivait au lac, jadis, à l'Ouest du môle qui s'avance entre le hangar des tramways et le garage de la Société Nautique. Ce môle fut édifié pour retenir les alluvions du Seyon et protéger la baie de l'Évole de tout remplissage. Les atterrissements du Seyon ont peu à peu atteint le môle et obstrué le canal, qui n'évacuait plus ses eaux grasses que par infiltration à travers ces dépôts alluvionnaires ; il a fallu, par conséquent, déplacer le canal et le faire aboutir à l'Est du môle. Or, depuis novembre 1944, les vagues ont fait franchir le môle aux cailloux apportés par le Seyon et ont créé un haut fond à l'Est de ce môle. Le problème de l'issue de ce canal-égout se posera-t-il de nouveau dans un certain nombre d'années ?

Les combes sont suivies par des canalisations ; mais cependant, la part géographique est réduite au minimum par l'action humaine, car ces canalisations, loin d'emprunter le thalweg de la combe, suivent le tracé d'une rue, légèrement à flanc de coteau. Une seule d'entre elles mérite une mention : la combe des Draizes à l'extrême ouest de la ville, transformée en vallée suspendue par le Seyon : elle aboutit à la rivière sous l'arche du pont à la sortie des gorges, dans la maçonnerie de laquelle le canal-égout dessine un œil-de-bœuf, d'où s'échappe une chute d'eau relativement volumineuse, parce qu'elle s'adjoint les eaux de la nappe phréatique de la combe, inutilisées aujourd'hui, jadis alimentant la source qui ravitaillait en eau le Château de Neuchâtel. Cet exutoire fait vis-à-vis à celui de l'Avenue des Alpes. Les autres combes sont sans histoire, bien sagement

tributaires d'un système quelconque des coteaux du second plan, voire même du premier.

Les terrains plats riverains du lac sont fort limités. A l'Ouest, ils sont étranglés entre les falaises et les rives actuelles du lac, marquées par une ligne ininterrompue de quais et ne se présentent que sous l'aspect d'une rue n'ayant des maisons qu'au pied des falaises. Cette bande resserrée a été conquise grâce à la correction des eaux des lacs subjurassiens, à la fin du siècle dernier. Une route y a été installée, bordée d'un promenoir étroit que la voie du tramway régional sépare du bord même du lac et des perrés des quais. Aucune difficulté ne se présente dans l'évacuation des eaux ménagères et grasses : les canalisations — établies par les particuliers — vont directement des maisons au lac. La solution est si simple qu'elle est sans intérêt : elle est telle que les lois naturelles la dictent. Cependant la volonté humaine s'est manifestée dans ce cas si élémentaire. Certains de ces égouts arrivaient au lac de la façon la plus économique ; tuyau trop court, que les basses eaux laissaient à découvert, voire même orifice débouchant à fleur de l'empierrement du quai ; il en résultait une puanteur désagréable, particulièrement durant la belle saison, la saison de l'étiage lacustre. Les autorités communales, au nom de l'hygiène, ont imposé aux propriétaires riverains la prolongation de ces canaux, de façon que basses eaux moyennes ne les laissassent plus à découvert.

Tout le « delta » du Seyon, ainsi que nous l'avons déjà vu appartient au système total du torrent neuchâtelois.

A l'Est du delta, un quartier a été constitué à la fin du siècle dernier par un remplissage artificiel, le quartier des Beaux-Arts. Il présente des rues en damier, et le réseau des canalisations ne fait que refléter fidèlement le dessin des rues. Le quartier étant restreint, resserré entre les coteaux et le lac, les canaux peuvent trouver la pente suffisante pour aboutir sans difficulté au lac. La volonté humaine apparaît, en cette région, la seule dominante, à l'exclusion de toute préoccupation géographique. En une section restreinte, Neuchâtel montre une solution purement urbaine du problème des canalisations.

Au delà, à l'extrême est de la ville, l'occupation des terrains riverains du lac est insignifiante, et les quelques immeubles ou villas existants ont, comme à l'Ouest, leur propre canalisation.

Tous ces égouts, diagonales, parallèles ou perpendiculaires des coteaux se groupent en systèmes, indépendants les uns des autres, mais se combinant, s'interpénétrant. Le cours préglaciaire du Seyon (Maillefer) constitue un système unique. Par contre, la majeure partie des coteaux du premier plan de l'Ouest (Poudrières, Jehanne-de-Hoch-

berg, Évole), se soude au système du Seyon à la base du cône de déjection. De même toute la partie centrale des coteaux du second plan, diagonales axiales et parallèles affluentes, est tributaire du même « delta » soit à son sommet, soit à sa base. Plus à l'Est, les ruisseaux fossiles sont ressuscités par des réseaux de canalisations : réseau de Gibraltar-Fahys, réseau des Saars-Fahys. Le nouveau quartier de La Coudre-Monruz est en pleine crise de croissance ; ces deux systèmes du Sordet et du Châble en sont encore à l'état d'épine dorsale simple ; comment se présenteront-ils à l'avenir, si le peuplement continue à couvrir de maisons les coteaux entre La Coudre et le lac ?

Un exemple prouvera combien est artificielle cette interpénétration d'un réseau côtier dans un système de base. Il y a quelque vingt ans, les canalisations desservant tous les réseaux du Clos-Brochet, étaient tributaires de celle de Gibraltar proche de son arrivée au lac, et l'on tenait pour impossible de lui donner un autre tracé. Or, l'ingénieur communal était fier d'avoir osé prolonger ce réseau à l'Ouest et de l'avoir rattaché à celui de l'Est du quartier des Beaux-Arts : le système de Gibraltar a été ainsi soulagé, son débit étant déjà assez considérable.

Également, les issues sont œuvres purement artificielles. Une fois arrivées au pied des coteaux, les canalisations se déversent dans leur niveau de base selon la plus haute fantaisie humaine, et plus ou moins directement. Un coup d'œil à la carte schématique que nous avons établie le révèle. Cela apparaît avec netteté, par exemple, pour le système de Gibraltar, pour la rampe du Mail ; le système des Saars se coude pour se rattacher à un petit réseau d'une rue parallèle au lac.

CONCLUSION

Il est difficile de départager ce qui appartient à l'influence physique ou à l'influence humaine. L'étude des canaux-égouts neuchâtelois, à ce point de vue, est tout spécialement intéressante, et ce cas particulier fait jaillir pleinement les deux lois générales de la géographie humaine et urbaine en cette question.

En premier lieu, c'est la *loi hydrographique*. Une rivière, un lac, sont appelés à jouer le rôle de collecteurs pour toute la région qu'ils drainent. Ils deviennent ainsi des niveaux de base pour toutes les canalisations qui leur sont affluentes. Qu'un cours d'eau peu important, comme le Seyon, devienne un gêneur pour la ville, qu'il soit détourné et obligé d'abandonner toute la section inférieure de son cours urbain, qu'il soit condamné à être emprisonné sous une voûte de béton, elle-même enfouie sous des remplissages, il n'en

continue pas moins à tenir son rôle de niveau de base pour toute la région avoisinante. Remarquons que les ruisseaux conséquents fossiles à flanc de coteaux n'exercent aucune attraction sur le tracé des canalisations ; par contre, les combes jouent toutes, à une ou deux petites exceptions près, leur rôle de niveau de base local, qu'elles soient empruntées par une rivière : le Seyon, qu'elles soient seulement suivies par une nappe phréatique : cours fossile de la rivière immédiatement post-glaciaire. Le lac, marquant le point bas du relief neuchâtelois, remplit le rôle de niveau de base principal ; la ville s'allongeant sur sa rive, loin de son issue et étant d'importance modeste, le bassin lacustre pouvant absorber sans inconvénient ni danger toutes les immondices que les égouts déversent, la question de fosses de décantation qui s'impose aux grandes villes, n'ayant pour exutoire qu'un fleuve ou une grosse rivière (je pense à Zurich) peut être ignoré à Neuchâtel.

En second lieu, la *loi de l'action humaine* apparaît nettement. Pour toutes les canalisations, et non seulement pour celles des égouts, le tracé des rues détermine leur propre tracé. Aujourd'hui, lorsqu'on crée une nouvelle chaussée, une future rue, on installe immédiatement les tuyaux pour les égouts, pour l'eau, pour le gaz, ainsi que les câbles électriques et téléphoniques ; dans les anciennes rues, on ouvre une tranchée pour y placer les canalisations qui manqueraient ou qui demanderaient une modernisation ; cela est compréhensible : les maisons empêchent de suivre une ligne purement géographique, en outre, les rues dessinent une nouvelle orographie.

Cela apparaît clairement en de multiples cas. Ainsi tous les canaux établis selon les diagonales ou les parallèles sur les coteaux, ainsi certains ensembles qui semblent dessiner un système hydrographique réduit à l'état de nappe phréatique aujourd'hui (Chemin des Pavés, Gibraltar), ainsi les combes actuellement sèches : partout les canalisations sont établies selon les rues et non selon le tracé orographique. L'apparence est fallacieuse : les réseaux ont l'air de ressusciter l'aspect primitif du système hydrographique, en réalité, ils ne sont soumis qu'à l'influence du tracé des rues ou des routes.

Remarquons encore que la première loi ressort uniquement du domaine des faits naturels ; elle a ainsi un caractère absolu, de nécessité inéluctable. Par contre, la deuxième souligne l'importance de l'action humaine, le caractère de possibilité que l'établissement des canalisations a en réalité ; cette loi adoucit ce que la première a de rigide, elle donne au problème des canaux-égouts une souplesse d'explication d'une richesse infinie dans son interprétation.

Une étude de ce genre ne possède pas une documentation écrite bien étendue, d'autant plus que je ne me suis pas placé à un point

de vue historique, mais que je me suis borné à tenter l'explication de l'état actuel des canalisations.

Il est évident que l'étude du terrain est nécessaire, indispensable, pour saisir la raison du tracé des canaux-égouts et de leurs relations avec les rues et les quartiers qu'ils desservent. La carte schématique que j'ai établie avec la collaboration d'un architecte permet de compléter quelque peu à la vision directe du territoire communal de Neuchâtel.

Le bureau des ingénieurs des Travaux publics de la Ville a été ma principale source de renseignements ; les commentaires des ingénieurs m'ont permis de comprendre clairement le problème au double point de vue technique et géographique.

Qu'il me soit permis de citer les noms de deux disparus : M. Victor Vittoz et M. Jean Perret, tous deux ingénieurs communaux, qui m'ont aidé à ordonner géographiquement toutes les questions techniques que posent et les routes et les multiples canalisations modernes.

Neuchâtel, avril-mai 1946.

René JAUN.

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
DE LA VILLE DE NEUCHÂTEL

RAPPORT SUR L'EXERCICE 1945

PAR

TH. DELACHAUX ET JEAN GABUS, CONSERVATEURS ¹

Le Musée d'ethnographie est en deuil. Il vient de perdre en la personne de M. Gustave Jéquier l'un de ses plus fidèles collaborateurs. On a dit ailleurs les mérites du savant et de l'homme et nous nous bornerons à esquisser ici ce qu'il a été pour nous et pour le musée. Il était le plus ancien membre de la commission dont il faisait partie depuis 1915 et dont il était le vice-président. Il y a trente-quatre ans je m'établissais en ville — c'était en 1912 — et dès lors je m'intéressai aux collections d'ethnographie. Avec la permission du distingué professeur Charles Knapp qui en était le conservateur, nous nous mîmes au travail avec M. Jéquier, plus tard aussi avec le professeur van Gennep qui professait l'ethnologie à l'université, et nous entreprîmes la revision des richesses du musée. Il s'agissait avant tout de revoir l'arrangement des salles et des vitrines, certaines sections s'étant développées à un rythme plus rapide que d'autres et les salles étant encombrées.

Gustave Jéquier était un artiste sensible et un dessinateur habile, mais il était avant tout un savant au courant des travaux de fouilles archéologiques, des méthodes de conservation et de classement des objets, ainsi que de leur présentation. C'est avec un tel maître auquel nous liait, par surcroît, une amitié de plusieurs années déjà, que j'eus le plaisir et le privilège de faire mon apprentissage de conservateur.

Nous constatons bien vite qu'un travail plus profond que celui d'un simple arrangement s'imposait. Il n'existait pas d'inventaire des collections. Malgré la lenteur qu'imposait cette méthode, le travail en devenait plus utile et plus intéressant. Petit à petit, au rythme

¹ La publication des rapports annuels du Musée d'Ethnographie dans notre *Bulletin* fut interrompue dès 1942. Nous en rédigerons un bref résumé dans notre prochain fascicule.

d'un millier par an, nous avons tenu en mains, mesuré, inscrit, numéroté tous les objets du musée, ce qui demandait parfois de longues recherches, le déchiffrement d'étiquettes devenues illisibles ; il fallait peu à peu remplir les diverses colonnes du catalogue-inventaire afin

de créer un véritable état civil à chaque pièce.

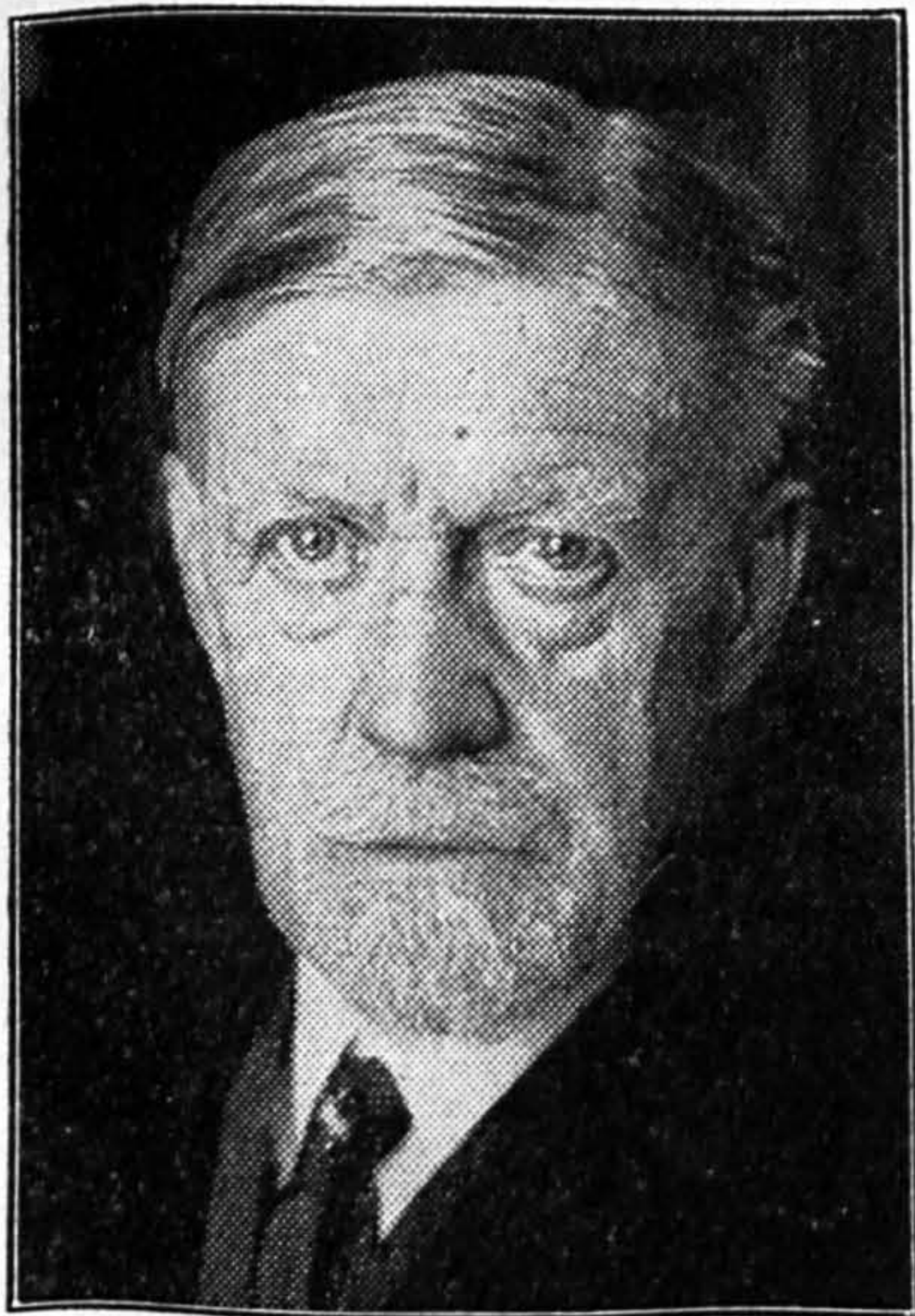
Lorsque le Musée d'histoire nous demanda de prendre les objets de l'Égypte ancienne à Saint-Nicolas, nous les avons installés dans le vestibule de l'entrée et dès lors, pendant de nombreuses années, M. Jéquier nous rapportait chaque printemps à son retour d'Égypte quelques-unes des belles pièces qui font maintenant de notre musée l'un des plus intéressants de Suisse, non pas tant par la quantité que par la qualité !

Nous nous associons donc de tout cœur aux paroles par lesquelles M. Paul Humbert termine l'article consacré au défunt et que voici : « Le nom de Gustave Jéquier res-

tera inscrit dans les annales de l'égyptologie. Puisse-t-il demeurer aussi dans celles de sa ville natale au prestige de laquelle il a noblement contribué ! » (*Feuille d'Avis* du 27 mars 1946.)

Dans le courant de l'exercice, en octobre, il y a eu des changements de personnel. Le conservateur en titre a été appelé à remplacer au Musée d'histoire naturelle le professeur O. Fuhrmann, décédé, et dont il était aussi l'assistant. La commission, sur la présentation de son président, a nommé le successeur en la personne de M. le professeur Jean Gabus, explorateur et titulaire de la chaire de géographie humaine de notre université. Il va sans dire que le conservateur sortant initiera son successeur à sa nouvelle tâche.

Pendant les mois d'été, la fréquentation du musée a été normale ; mais la longue période pendant laquelle les musées sont fermés par manque de chauffage est doublement regrettable par le fait que c'est à cette saison précisément que le public aimait à visiter nos collections et que, d'autre part, il est impossible d'y effectuer quelque travail que ce soit ! Il ne nous reste qu'à espérer des temps meilleurs dans un avenir pas trop lointain !



Nous avons eu le plaisir de recevoir le 24 novembre dernier la visite du professeur A. Steinmann de l'université de Zurich et conservateur des collections d'ethnologie, avec ses élèves, au cours d'une excursion d'études en Suisse romande. Le président de notre commission a bien voulu nous permettre d'offrir un thé à Beau-Rivage au sortir de la visite du musée, auquel il a tenu à souhaiter personnellement la bienvenue à nos hôtes. Ces sortes d'échanges de bons procédés entre villes et cantons sont faits pour nous rapprocher les uns des autres et ils sont certainement profitables à tous. On apprend à se connaître et les occasions de faire des échanges entre nos diverses collections sont facilitées.

Les expositions temporaires dans les diverses villes suisses ont pris une extension considérable et, si l'on n'en organise pas soi-même, on est sollicité d'envoyer de-ci de-là, des objets pour un temps plus ou moins long. C'est ainsi que, pendant cet exercice, le directeur du « Kunstgewerbemuseum » de la ville de Zurich nous a demandé de prêter un lot de 81 objets de nos collections de l'Afrique. Il était venu ici et, pendant quelques jours passés dans nos salles, il fit lui-même le choix. Connaissant les soins qu'on apporte à ces expositions et vu le personnel spécialisé, nous avons donné un préavis favorable à la direction des Musées qui a permis le prêt.

Un accident de route à 10 km. de Zurich a occasionné des dégâts à deux de nos pièces, dégâts réparés aussi bien que possible dans les ateliers de l'école des Arts et Métiers de Zurich. Cet incident nous montre que, malgré toutes les dispositions prises, un accident est possible et qu'en faisant voyager nos trésors, on leur fait courir des risques. J'ajouterai que pour nos musées dans lesquels le conservateur est obligé de tout faire lui-même, ces demandes lui occasionnent un supplément de temps considérable. Il y a des musées qui ne prêtent pas ; ils sont mal vus par les autres, naturellement ! mais, ont-ils tout à fait tort ?

Le Musée des arts décoratifs de Bâle a organisé en janvier une exposition de *jouets* pour laquelle j'ai été sollicité de faire un prêt. Cette fois, je n'ai rien sorti des vitrines du musée et n'ai prêté que des objets de ma collection particulière. Ils sont partis en novembre et je ne les reverrai probablement pas avant l'automne, l'exposition ayant été demandée à Berne et à Zurich !

THÉODORE DELACHAUX.

Dès octobre, j'ai repris la charge de conservateur du Musée d'ethnographie. C'est une tâche que je n'aurais pu honnêtement accepter si je n'avais eu la certitude de pouvoir continuer l'effort de mon prédécesseur avec son entière collaboration. M. Delachaux fut mon premier

maître en ethnologie et ce fut lui qui ouvrit la voie à deux jeunes gens de quinze à seize ans qui aimaient les aventures. Je veux parler de M. Charles-Émile Thiébaud, géologue, et de moi-même. Je tiens à remercier encore M. Delachaux et à rappeler tout ce que le musée lui doit : la remarquable collection d'Angola, résultat de son expédition en 1933, collection spécialisée, très complète, dont on ne peut trouver l'équivalent qu'au British Museum, la série des instruments de musique en Afrique, type de beau travail ethnographique, classement systématique, qui nous montre la voie à suivre pour faire du musée un instrument scientifique, et enfin, la présentation de nos collections faite avec ce sens des couleurs et de l'harmonie que nous devons à l'artiste. Ces dons nous ont valu encore de nombreux montages exécutés en collaboration avec M. Gustave Jéquier où l'un et l'autre dessinaient, composaient et exécutaient ensuite à l'aide de la scie et du marteau. Ce précieux travail du conservateur fut le plus souvent discret, ingrat et représente plus d'un quart de siècle de dévouement.

Que furent nos achats pendant cette dernière période ?

Dons et achats

Asie: Tapis de selle richement brodé, Perse. — Tapis rond de table, richement brodé, Recht, nord de la Perse. — Velours de Kachan. — Tapis de prière en velours de Kachan. — Toile brodée de Rhodes. II A. 506-10, achat. — Deux cadres contenant 18 médaillons brodés sur fond rouge, imitation de portraits époque Louis XIV ; les visages sont remplacés par des rosaces, XVII^e-XVIII^e siècles, don de M. Gustave Jéquier. — Une série de chablons japonais, achat.

Un meuble vitrine à 10 tiroirs contenant une collection d'objets d'art populaire japonais, objets usuels, modèles de maisons, etc., achat. — Armure de soldat japonais, don de M. Gérard Bauer. — Divers objets japonais, don de M. Robert Mayor. — 1 brique à caractères cunéiformes, don de M. Gustave Jéquier.

Égypte ancienne : 1 moulage : relief du temple de Kom-Ombo (porteuse d'offrandes, époque d'Auguste). 4 vases préhistoriques, 1 vase sphérique en albâtre, 12^e dynastie, Dahchur. — Tête de Sérapis en terre cuite gréco-romaine, pointes de flèches en silex, dons de M. Gustave Jéquier.

Bibliothèque: Une collection de cent volumes « Tour du monde », don de l'exposition scolaire permanente de Neuchâtel.

Le développement du Musée

La dernière partie de ce rapport concerne quelques projets que nous voudrions pouvoir exécuter le plus vite possible :

1. Montrer l'intérêt du musée au corps enseignant, comme matériel de démonstration dans les domaines de la géographie et de l'histoire.

2. Faire installer l'électricité dans toutes les salles ainsi qu'un relais pour le téléphone.

3. Créer des groupes, divers types d'habitat, reconstituer des scènes afin de rendre les salles plus vivantes, ceci pour répondre aux exigences du public et suivre les efforts de tous les musées d'ethnographie dans ce domaine.

4. Transformer l'ancienne salle de la commission, salle du 1^{er}, NW, en bibliothèque. Cette seconde bibliothèque devient nécessaire puisque des ouvrages de géographie ont été accueillis dans le bureau du conservateur où se donnent des cours de géographie humaine et le séminaire de géographie.

5. Agrandir le musée en construisant une aile qui prolongerait l'ancien jardin d'hiver et mettrait à disposition un auditoire pour conférences avec projections, cours et une salle d'exposition temporaire. Cette seconde salle est indispensable car elle permet de présenter régulièrement les collections des magasins et surtout des expositions itinérantes, d'entente avec les musées de Bâle, Zurich, Berne, Genève et quelques pays étrangers, la France, par exemple. Il faudrait pour cela disposer également de caisses et de panneaux d'exposition d'un format normalisé, matériel qui circulerait avec les collections partiellement mises en place et un plan de montage.

Jean GABUS.

AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE, LE 15 JUILLET 1946

CONFÉRENCE DE M. LEROI-GOURHAN

SUR

LE MUSÉE DE L'HOMME¹

Développement des collections ethnographiques françaises

M. Leroi-Gourhan, sous-directeur du Musée de l'Homme, retrace l'histoire d'un musée : l'ancien Musée du Trocadéro. Les collections d'ethnographie qui, à la fin du XIX^e siècle, étaient éparpillées entre différentes institutions, ont été rassemblées en 1875, dans les bâtiments du Palais du Trocadéro. La présentation d'alors est demeurée telle quelle jusqu'en 1926. A la suite d'un mouvement du personnel, Paul Rivet a été appelé à prendre la direction des collections ethnographiques. Il était en possession de quelque cent mille objets, représentant l'archéologie américaine, l'Afrique fournissant une part considérable, l'Asie, peu de chose. C'est Paul Rivet qui eut l'idée de transformer l'installation. A partir de 1926, le sort des collections ethnographiques françaises s'est trouvé lié à celui de l'ethnologie française. Les collections n'étaient plus simplement l'objet des promenades du dimanche, mais un instrument de travail pour les dizaines d'étudiants qui, d'année en année, allaient faire de l'ethnologie.

Or, il y a vingt ans, l'ethnologie était une espèce de luxe. Cette méconnaissance de l'ethnologie, les Français la paient assez lourdement aujourd'hui, dans leurs colonies. Peu à peu, on est arrivé à comprendre que l'ethnologie servait à quelque chose et qu'il y avait peut-être derrière le cerveau d'un nègre quelque chose qu'il était utile de savoir, si l'on voulait travailler avec lui. Entre 1926-1930, on commence seulement à créer les organismes scientifiques. L'*Institut d'Ethnologie* a ouvert ses portes à la Faculté des Lettres de Paris. Peu

¹ Le compte rendu de cette conférence fut déjà publié dans la « Feuille d'Avis de Neuchâtel » du 24. VII. 46. Nous en remercions la rédaction et le reprenons ici, complété par M. Derron, pour les besoins de notre *Bulletin*. (Réd.)

à peu, le Musée s'organisait. Les gens de cette première promotion ont presque tous acquis une position honorable dans la science : Marcel Griaule, de la Mission Dakar-Djibouti, Scheffner, le meilleur musicologue de l'ethnologie, Rivière, appelé à la direction de la presque totalité des musées français de province. Cette petite équipe, au début, a travaillé... « pour rien ». En 1934, le Musée était remis en état, et on s'intéressa à son sort. Pour la future Exposition de 1937, on procéda à la démolition du Palais du Trocadéro, en même temps qu'on établissait les plans d'un nouvel organisme.

En 1936, on avait réorganisé les salles sur des bases nouvelles, et ce travail témoignait déjà d'une certaine évolution. M. Leroi-Gourhan, rentré à Paris à la veille de la guerre, a vu le Musée complètement installé. « Nous avons eu la possibilité, dit-il, et peut-être pour la première fois, de commander ce que nous voulions et qu'on nous le donne. » Le grand problème était de montrer au public ce qu'on avait envie de lui montrer : de belles choses qui intéressent, de créer un organisme scientifique et surtout de faire en sorte que, dans deux ou trois siècles, il reste encore quelque chose du capital confié par l'État. Ce n'est pas cette dernière partie qui a créé les moindres difficultés. On a calculé très largement. Les magasins du Musée de l'Homme sont très importants. « Dix ans plus tard, nous sommes à l'étroit. Nos magasins croulent, nos salles publiques ne suffisent plus. Dans un musée, on est toujours trop à l'étroit, au bout de trois ou quatre ans. Si la nature a horreur du vide, c'est bien dans les musées ! »

L'état actuel du Musée

A l'heure actuelle, voici comment le Musée de l'Homme se présente : *la partie publique, les services scientifiques, l'Institut d'Ethnologie*, qui appartient à l'Université de Paris.

Les salles publiques ont été équipées dès 1937 avec des vitrines entièrement métalliques et munies de moyens de défense contre les parasites. On y présente, à peu près, une pièce sur six. Les autres objets reposent dans les magasins, soit qu'ils ne sont pas indispensables, soit parce que les *expositions temporaires* permettent de faire circuler lentement le matériel de réserve sous les yeux du public.

La première salle du Musée, c'est celle des expositions temporaires. Tous les trois mois, avant la guerre, on renouvelait toutes les expositions, au retour des missions, par exemple. Mentionnons, dans le domaine de l'ethnographie, celle de Madagascar, précédée de celle du Nord africain ou de l'Indo-Chine.

Le Musée proprement dit se divise en deux circuits. D'un côté

de la salle, courent, sur la gauche, de petites vitrines ; vis-à-vis, de grandes vitrines. Le visiteur a le choix entre l'un ou l'autre des deux circuits. Dans les petites vitrines, des objets et des textes expliquent, par exemple, que les Fuégiens habitent la Terre-de-Feu, qu'ils ont telle ou telle coutume. En face, sont exposées les meilleures pièces de ce pays. En somme, d'un côté, c'est le livre ; de l'autre, un album avec des légendes. M. Leroi-Gourhan présente à l'auditoire de belles photographies illustrant cette manière de présentation.

Le Musée est divisé géographiquement d'après les parties du monde. A l'entrée de chaque salle, une carte en relief donne la configuration de la partie étudiée. Puis, des séries de panneaux résument, pour le visiteur, les grandes notions sur l'ethnographie de la région. Enfin, les vitrines elles-mêmes, disposées selon les deux circuits.

« A l'expérience, poursuit le conférencier, il nous est apparu que le Musée devait choisir entre : montrer des quantités d'objets à quelques amateurs, ou faire véritablement œuvre d'enseignement, c'est-à-dire donner au public ordinaire ce dont il a besoin, des choses claires. Certes, après deux heures de visite, les gens sont fatigués. Mais nous avons la satisfaction d'avoir attiré leur regard trois ou quatre fois. »

La partie la plus difficile à organiser a été l'*anthropologie*, matière ingrate. « Il s'agissait de servir des crânes aux ouvriers du dimanche. » On connaît la réaction courante : « Tiens, à celui-ci, il manque deux dents ! » On a essayé d'améliorer la méthode d'exposition, avec quelque succès. Une vitrine d'anthropologie ne présente, par exemple, que huit crânes, alors que les locaux auraient permis d'en loger quatre-vingt-dix. Ce n'est pas le point de vue du technicien qui compte ici.

Au delà du musée public, il y a le musée scientifique. Correspondant à chacune des salles, nous trouvons un département avec laboratoire et magasin. Les grands ennemis des objets sont innombrables. Lorsque ces derniers arrivent, ils sont isolés dans un local spécial, automatiquement soumis à la désinfection. Suivent le numérotage et la réparation, avant l'acheminement vers les divers départements. Là, la question importante est celle de la *conservation*. Si on avait pu conserver les trésors des voyageurs des XVIII^e et XIX^e siècles, les musées seraient d'une extraordinaire richesse. Mais, du XVIII^e au XX^e siècle, les neuf dixièmes des objets ont été mangés par les mites, les vers ou le soleil. L'idéal d'un magasin, ce serait que tout soit sous clef, dans un milieu inapte à la vie. On a essayé d'y parvenir, mais la guerre a ralenti les efforts. On a construit des magasins obscurs, éclairés artificiellement, où la température est régulière, les rayonnages métalliques, à l'abri des parasites du bois ; les objets y sont enfermés dans des boîtes étanches.

Le travail scientifique

On ne peut pas servir à la fois le public du dimanche et l'homme de métier. Dans chacun des départements, à côté du magasin, il y a une *salle de travail*, où les spécialistes peuvent travailler à l'abri du public, dans les meilleures conditions possible. « Et maintenant, ajoute M. Leroi-Gourhan, nous avons les mains libres pour traiter les salles publiques en salles publiques. »

Le côté « conservation scientifique » amène à parler du travail ethnologique lui-même, car le Musée a trois aspects : le musée de M. Tout-le-Monde, les visiteurs du dimanche ; le musée du chercheur qui vient pour figurer un travail sur un point précis ; c'est aussi un *organisme de formation* pour les ethnologues.

Il y a, en somme, quinze ou dix-huit ans que la première promotion d'ethnologues est sortie en France, formation à laquelle appartenait l'orateur. Il y a dix ans à peine qu'à l'École Coloniale on s'est préoccupé de donner une préparation spéciale aux futurs colonisateurs, pour essayer de faire comprendre que les hommes des colonies n'étaient pas tous des sauvages, et même s'ils l'étaient, qu'il était utile de savoir les comprendre.

Le premier effort d'envergure a été fait en Afrique. Sous la direction de Monod, l'*Institut français de l'Afrique noire* a commencé à fonctionner, grâce à des subventions de plus en plus régulières. Et, peu de temps avant la libération, on a créé un *Office de la recherche scientifique coloniale*. Il patronne l'Institut français de l'Afrique noire et a fondé un institut en Afrique équatoriale.

Une douzaine d'étudiants sont spécialement entraînés pour toutes les techniques indispensables à l'ethnologue, non seulement la photographie et la prise de vues cinématographiques, mais encore l'enquête sociologique. Les jeunes sont soumis à un entraînement pratique, où les aînés leur parlent, entre autres, de la manière dont les réactions des indigènes doivent être interprétées. « Notre projet est d'élargir encore le cadre de ce centre de recherche, et nous avons déjà un étudiant belge qui travaille dans ce sens. Notre désir serait précisément que, petit à petit, les frontières s'élargissent et que les travailleurs suisses et belges dans le domaine de l'ethnologie puissent venir, de temps en temps, se pencher sur nos problèmes ».

Tels sont, en gros, le Musée de l'Homme, l'ethnologie française, son centre de formation. Ils comportent un certain nombre d'organismes accessoires ; ainsi, par exemple, une *photothèque* qui contient environ 200.000 clichés. C'est aussi un organisme d'intérêt public, puisqu'il fournit à la presse des documents intéressants.

Il y a également une *salle de conférences et de cinéma*. Chaque

mercredi, le Musée de l'Homme présente un film ethnographique commenté, ou accompagné d'audition de disques. (Musique ou danses malgaches, néo-calédoniennes ; danses françaises des provinces.) Ces séances s'adressent à un public choisi. Elles sont reprises, le dimanche, en spectacles permanents pour les visiteurs du Musée. En plus, il y a des tournées de *conférences permanentes*, dans les différentes salles, sur la préhistoire, actuellement. Les étudiants de l'Institut d'Ethnologie, à tour de rôle, accompagnent une heure les visiteurs. Ce système devrait pouvoir s'appliquer à toutes les salles. Il ne faut oublier la visite de nombreuses écoles, d'institutions diverses.

Le Musée, enfin, assume un certain nombre de publications. Du point de vue de la science pure, les *Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie* : c'est le côté de la recherche. Pour le public, on a commencé à publier des « guides », d'un caractère assez particulier. Un « guide » de musée habituel n'est pas réalisable. On pense à un Manuel sur les populations de l'Afrique, illustré de photographies. Des objets exposés dans les vitrines, il faudra faire des séries de photos à grand format, représentant les pièces les plus marquantes.

Le Musée ainsi constitue un petit univers qui a attiré autour de lui un certain nombre de sociétés savantes : l'Institut français d'Ethnologie, les Sociétés d'océanistes, d'africanistes, d'américanistes.

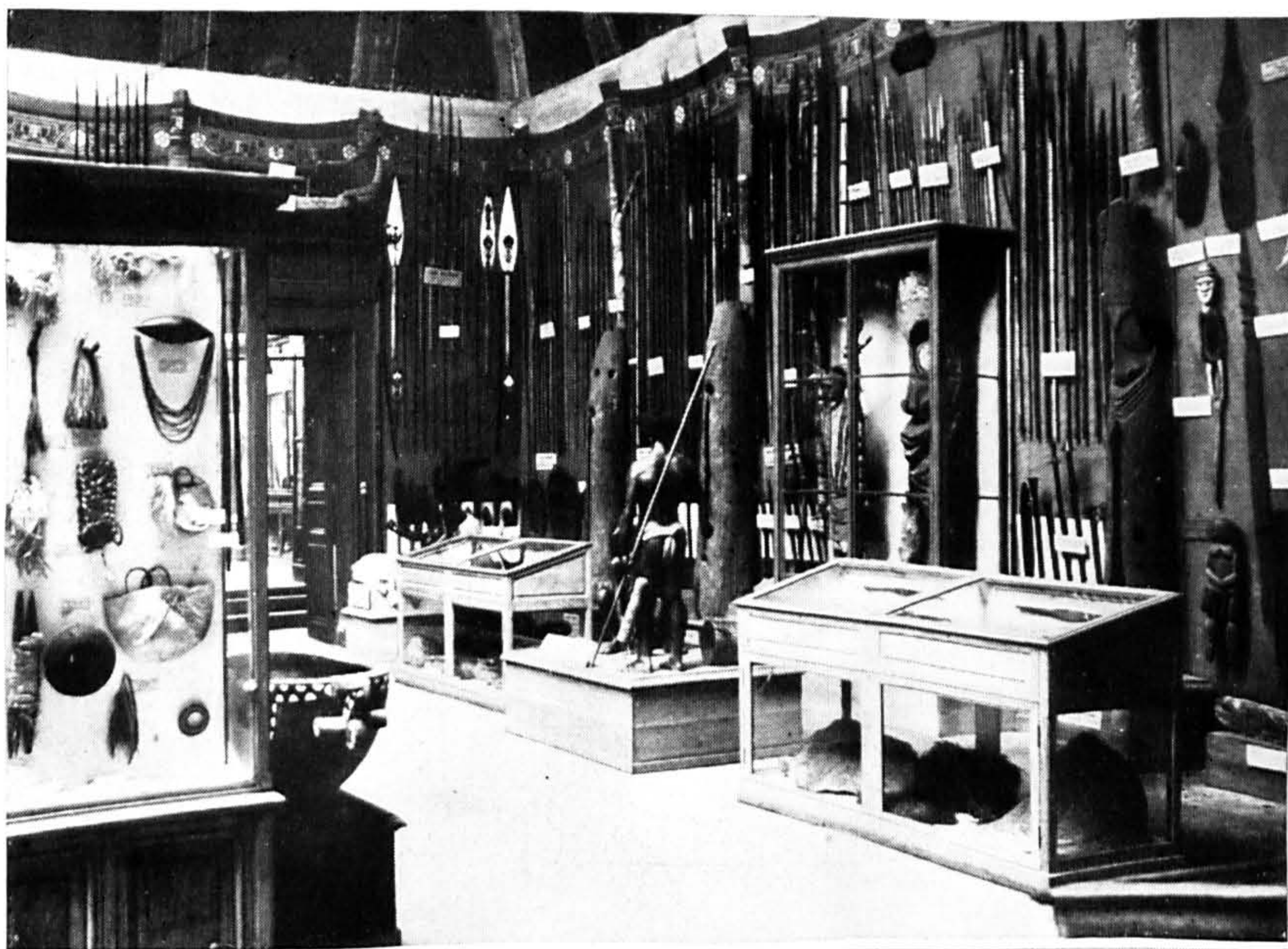
Deux questions

M. Gabus, qui avait présenté le conférencier, lui demande après son remarquable exposé, quelles sont les relations actuelles, en France, entre la géographie humaine et l'ethnologie.

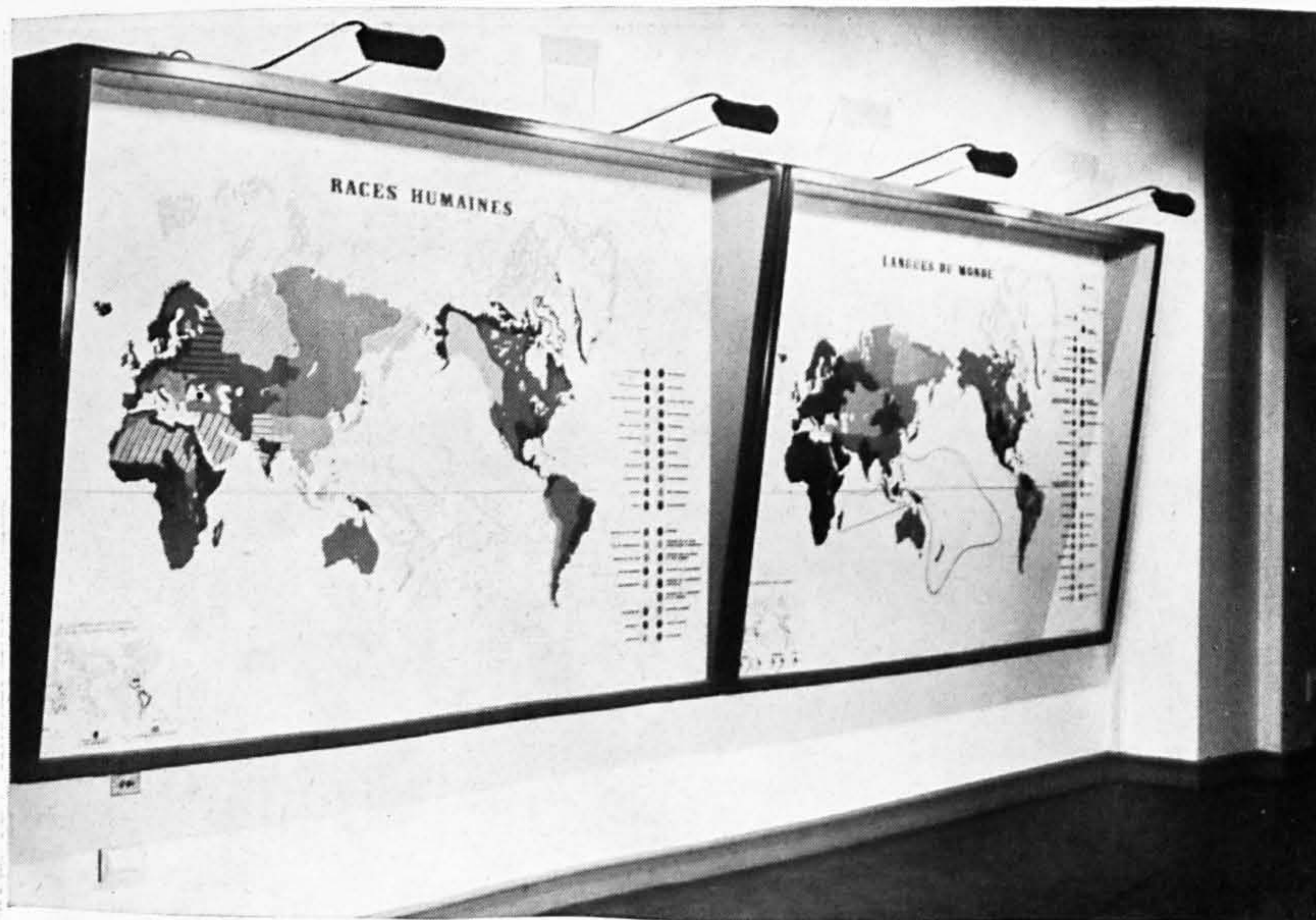
M. Leroi-Gourhan répond que ces rapports tendent heureusement à se préciser. A Lyon, la géographie humaine et l'ethnologie sont réunies dans le même institut. Le professeur Allix est très favorable à l'ethnologie. La plupart des étudiants de Lyon sont des géographes. Là, la distinction ne se fait pas entre géographes-ethnologues et ethnologues-géographes, « querelle de gens qui ne s'entendent pas très bien et brandissent le nom de leur science comme un pavillon ». Le meilleur témoignage de la disparition d'une ancienne tension, c'est l'annonce d'une revue que M. Leroi-Gourhan est en train de préparer en collaboration avec M. Deffontaines et qui s'appellera, faute de mieux : *Revue de Géographie humaine et d'Ethnologie*.

M. Gabus s'inquiète également de l'avenir de nos jeunes ethnologues, à nous qui n'avons pas de colonies, donc pas de « terrain pratique ».

Le conférencier le rassure. Il y a aujourd'hui des débouchés dans la recherche ethnologique, assez pour occuper quatre à six ethnologues



En haut : L'ancienne formule d'exposition au Musée du Trocadéro
En bas : La conception moderne au Musée de l'Homme



LES NOUVELLES MÉTHODES D'EXPOSITION

En haut : La répartition des races humaines

En bas : Les rites funéraires

par année. Il y a des perspectives dans l'enseignement. Jusqu'à la libération, l'enseignement de l'ethnologie était limitée à Paris. Aujourd'hui, il y a une chaire à Lyon, comportant deux postes. On en projette une semblable à Marseille et à Bordeaux. La licence d'études coloniales comprend un certificat d'ethnologie. Il y a toujours eu en France un ou deux ethnologues étrangers. Il serait souhaitable qu'on envisage des échanges ou des stages. Rien ne s'oppose à ce que l'un des étudiants suisses s'unisse aux travaux de leurs camarades français.

Remerciant M. Leroi-Gourhan, M. Gabus relève les leçons que nous pouvons tirer de ses conseils pour l'heureux et désirable développement de notre propre Musée d'Ethnographie.

(Notes prises à la conférence.)

DERRON.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET ETHNOLOGIQUES A OXFORD

PAR

JEAN GABUS, DÉLÉGUÉ SUISSE

Pour la première fois depuis la guerre et après le grand congrès de Copenhague en 1938, les délégués du Conseil permanent du congrès se réunissaient à Oxford du 12 au 15 avril 1946, puis à Londres jusqu'au 18 avril où ils étaient les hôtes de l'Institut Royal d'Anthropologie. Quarante-quatre délégués étaient présents et représentaient dix-huit nations que nous citons par ordre d'inscription : Espagne, Danemark, France, Angleterre, Belgique, Hollande, Suisse, Italie, Turquie, Canada, Suède, Mexique, Norvège, Irlande, Vatican, Pologne, Portugal, Tchécoslovaquie. Nous ne pouvons donner ici qu'un bref aperçu des travaux du congrès ; mais nous tenons à relever, simplement sur le plan humain, le caractère émouvant de cette rencontre où des savants de nombreuses nations pouvaient, enfin, parler librement de leurs recherches, préciser la situation des sciences anthropologiques et ethnologiques dans chaque pays, reprendre contact avec leurs collègues après sept ans de silence. Et nous pensons, pour notre part, que ce contact fut l'élément le plus important de la réunion.

Parmi les questions qui furent examinées, considérons quelques points d'organisation :

Date et lieu du prochain congrès.

Trois invitations étaient présentées pour l'année 1947, celles du Mexique, de la Tchécoslovaquie et du Portugal. La Tchécoslovaquie obtint 39 voix, le Portugal 37 et le Mexique 26. L'invitation mexicaine intéressait beaucoup les délégués qui auraient été heureux de séjourner dans un des centres les plus riches de la civilisation pré-colombienne. Mais il importait que le lieu du congrès fût accessible au plus grand nombre possible de chercheurs, y compris les étudiants.

C'est pourquoi la ville de Prague fut choisie et l'époque fixée pendant les vacances en août 1947.

Relations entre le congrès et l'U.N.E.S.C.O. (Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture.)

Sir A. Zimmern, directeur de l'U.N.E.S.C.O., parla de l'organisation et des buts de l'U.N.E.S.C.O. et exprima l'espoir d'une collaboration. « L'organisation des Nations Unies, dit-il, pourrait prêter son appui, même financier, aux travaux et recherches du Congrès. » Le comité présentera à Prague un projet de collaboration.

L'emploi du russe comme langue officielle.

A la demande des délégués de la Tchécoslovaquie, le Conseil permanent examina s'il y avait lieu de modifier l'art. 12 du Règlement général ainsi conçu : « l'allemand, l'anglais, l'espagnol, le français, l'italien peuvent également être employés pour les communications et leur publication... », en ajoutant : « le russe ». Sir John Myres, secrétaire du Conseil permanent, constata qu'une telle décision ne pouvait être prise que par le grand congrès, c'est-à-dire à Prague. Il regretta l'absence et le silence des délégués russes qui furent invités à plusieurs reprises et ne répondirent pas.

Réunion annuelle d'un petit congrès.

Certains pays comme la Belgique, la France, l'Italie, la Hollande, la Suisse, le Portugal pourraient, sans grands frais, réunir annuellement anthropologistes et ethnologues. Ces petits congrès européens faciliteraient les recherches et prépareraient mieux aussi les grands congrès échelonnés, en principe, de quatre en quatre ans. Cette suggestion sera reprise à Prague.

Communications.

Les communications étaient nombreuses et concernaient l'anthropologie, la préhistoire et l'ethnologie. Nous relevons, en ethnologie : « Study and Definition of Anthropological and Ethnological Terms » du professeur H. J. Fleure, Président de l'Institut Royal d'Anthropologie, « The Place of Anthropology and Ethnology in Education » de Sir John Myres (Oxford), « Anthropological and Ethnological Teaching in Public Education » du Dr H. Fischer (Utrecht), « Conservation of Aboriginal Peoples whose modes of life are of scientific interest » du professeur A. R. Radcliffe-Brown (Oxford). A cette occasion, le professeur E. de Jonghe, de l'Université de Bruxelles, évoqua le problème, difficile à résoudre, des pygmées nomades dans

le cadre d'une exploitation rationnelle des forêts du Congo belge.

A l'Institut Royal d'Anthropologie de Londres, les délégués parlèrent de recherches anthropologiques et ethnologiques dans leur pays respectif pendant la guerre. Le R. P. Schmidt, directeur de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Fribourg, délégué du Vatican, en profita pour remercier la Suisse qui l'accueillit, dès les événements d'Autriche.

Qu'il nous soit permis, pour terminer, de remercier les autorités de « New College » à Oxford de leur hospitalité et tout particulièrement Sir John Myres, ce « père du congrès », comme le nomment les délégués. Il créa une atmosphère de cordialité, de collaboration internationale libérée de toute passion politique, digne de l'esprit scientifique.

LES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE DE GÉOGRAPHIE

Dans le courant de l'hiver dernier, le comité de la Société neuchâtoise de géographie a étudié la possibilité de publier une collection de « Mémoires ». Des contacts ont été pris avec différents éditeurs, puis un contrat a été signé avec les éditions de la Baconnière S. A. à Boudry. Il s'agira d'ouvrages, format in-octavo, comprenant des études de géographie physique, économique et humaine, et des études ethnographiques, publiés sous la direction de MM. E. Wegmann, directeur de l'Institut de géologie, et J. Gabus, professeur de géographie à l'Université, et conservateur du Musée d'Ethnographie.

La première série de ces publications commencera dès le début de l'année prochaine par le tome 1 d'une monographie de M. Archibald Quartier, inspecteur cantonal de la chasse et de la pêche, dont nous résumons la matière :

Le lac de Neuchâtel: Monographie limnologique.

Tome 1 : Géographie physique, hydrographie et histoire du lac. — Étude des précipitations à Neuchâtel. — Hydrologie. — Limnimétrie.

Tome 2 : Température de l'air, insolation et vent à Neuchâtel. — Thermique du lac. — Hydrodynamique (étude des vagues et des courants). — Chimie du lac.

Tome 3 : Géologie et géochimie. — Botanique. — Zoologie. — Pêche et pisciculture. — Importance économique du lac (pêche, exploitation des matériaux, voie de communication, etc.).

Parmi les autres travaux en cours, citons : « Les conditions forestières du Canton de Neuchâtel par M. Nagel, inspecteur forestier, une étude de géographie humaine sur la rive droite du lac de Bienne par M. Derron, professeur à l'École de Commerce de Bienne, une étude ethnographique et linguistique des Touareg de l'Aïr par M. F. Nicolas, administrateur colonial, et une étude hydrologique géologique.

BIBLIOGRAPHIE¹

LEO AARIO, *Die Kulturlandschaft und bäuerliche Wirtschaft beiderseits des Rheintales bei St. Goar*. Mit 16 Karten und 7 Tabellen im Text, 5 Abbildungen in Tafeln. Acta Geographica 9, n° 1. Helsinki 1944. 1 broch. 106 p.

Étude de géographie agraire d'une douzaine de communes des environs de St. Goar, que l'auteur a eu l'occasion de visiter pendant un séjour à l'université de Bonn. La propriété y est petite, et particulièrement dans le vignoble, si petite que les paysans non seulement doivent chercher des ressources supplémentaires dans les villes voisines, mais sont trop pauvres pour posséder tous des chevaux et s'aident pour leurs travaux de vaches de trait ; ils manquent aussi de fumier, faute de fourrages pour nourrir davantage de bétail. La production vise surtout les besoins des paysans, et il reste peu de chose pour la vente. Le morcellement de la propriété est très prononcé. On commence à opérer des remembrements, mais l'exemple de Biebrnheim montre que les paysans n'en profitent pas et s'obstinent à répartir entre plusieurs cultures les parcelles plus grandes mises à leur disposition par l'opération. Le seul avantage de celle-ci est une augmentation de la longueur des chemins. Dans une grande partie de ces communes règne encore la contrainte de l'assolement triennal, non point légale, mais coutumière. Les villages sont construits très serrés et l'auteur rompt une lance en faveur du système des fermes isolées au milieu de domaines arrondis, comme cela existe en Finlande.

LEO AARIO, *Ein nachwärmezeitlicher Gletschervorstoss in Oberfernau in den Stubai Alpen*. Helsingin yliopiston maantietellisen laitoksen Julkaisuja (Publicationes Instituti geographici Universitatis Helsingiensis, n° 9). Helsinki 1944. 1 broch. 31 p., 6 fig., 2 phot., 2 cartes.

L'auteur a eu la chance de trouver dans la haute vallée de Fernau, qui débouche à Innsbruck, une petite tourbière qui lui a donné, par l'analyse des grains de pollen, la preuve que le glacier a eu sa plus grande extension depuis la fin de la dernière glaciation, non pas vers 1600 et vers 1850, comme on l'affirmait jusqu'ici, mais à l'époque du hêtre et du sapin, soit au début de la période subatlantique, entre 600 ans avant Jésus-Christ et l'ère chrétienne. Il est vrai que cette avancée maximum ne dépasse les suivantes que de 125 mètres.

Charles BIERMANN.

¹ Nos échanges viennent de reprendre normalement ce qui nous permettra de publier une importante bibliographie dès le prochain fascicule.

Voyageurs, lire, c'est voyager !

Connaissez-vous...

... La Collection « LES BEAUX PAYS » ?

*au format 17×23, 200 pages, papier vélin, très
nombreuses illustrations en héliogravure.*

JACOUPLY (Jacqueline), Le Poitou (2 volumes)

BAUSSAN (Charles), L'Anjou

GASCHONS (Jacques des), Le Berry

à paraître cet automne :

HANSI, L'Alsace

GROSDIDIER (M.), En Lorraine

DAUZAT (A.), L'Autriche

Les Récits de voyages du Dr F. BLANCHOD

Le dernier paru : Le beau voyage autour du monde

Broché Fr. 8.50 Relié Fr. 12.—.

Les Récits et Études de JEAN GABUS :

Fr.

L'Afrique aux trois visages. 8.—

Vie et Coutumes des Esquimaux Caribous . . 7.50

Iglous 6.50

Le dernier livre de W.-A. PRESTRE :

La Piste inconnue 7.50

Librairie

Reymond

9, Rue Saint-Honoré, Neuchâtel

IMPRIMERIE PAUL ATTINGER S.A.

FONDÉE EN 1831

*Un esprit toujours jeune
dans une maison
plus que centenaire*



NEUCHÂTEL

7, AVENUE J.-J. ROUSSEAU / TÉLÉPHONE 5 11 42

LA NEUCHATELOISE



TOUTES ASSURANCES

VIE
TRANSPORT
DÉGÂTS D'EAU
ACCIDENT ET RESP. CIVILE
BRIS DE GLACES
INCENDIE
VOL

*La Compagnie pratique l'assurance **TRANSPORT**
dans les principaux pays d'Europe et d'Outre-Mer*

Direction : NEUCHÂTEL, 16, rue du Bassin - Téléphone : 5 22 03

LIBRAIRIE F. ROUGE & C^{IE} S. A.

6, rue Haldimand

LAUSANNE

DIGOVIČ, Pero. *La Dalmatie et les problèmes de l'Adriatique.*
Un volume de 571 pages avec 4 cartes et
1 fig. 1944 Fr. 18.—

DIGOVIČ, Pero et GORANIČ, Frano. *La Haute Adriatique et les
problèmes politiques actuels.* Fiume, Istrie,
Goritie, Trieste. Un volume de 286 pages
avec 3 cartes. 1944 Fr. 7.50

GABUS, Jean. *L'Afrique aux trois visages.* Un vol. de 257 pages
avec 20 photos et 4 cartes. 1944 Fr. 8.—

GUEx, Jules. *La Montagne et ses noms.* Études de topo-
nymie alpine. Un volume de la «Collection
Alpine» de 238 pages avec 8 photos et
1 carte. Broché Fr. 10.— Relié Fr. 16.—

NEUCHÂTEL

École Supérieure de Commerce

DIPLÔME - MATURITÉ

LANGUES MODERNES

ADMINISTRATION

Rentrée : 12 septembre

Téléphone 5 13 89

Le directeur : JEAN GRIZE

